

WEEK-END Retrouvez nos pages Idées, Images, Musique, Livres, Food, Radar

PAGES
16-45

Vendredi à Kermanshah, à Téhéran et à l'aéroport de Tabriz. PHOTOS SOCIAL MEDIA VIA REUTERS, SEPAH NEWS/AFP ET SAEEDI/GETTY IMAGES

Libération

ISRAËL AUX RACINES D'UNE NOUVELLE GUERRE IRAN

L'attaque lancée par l'Etat hébreu, qui a visé des sites nucléaires dans tout le pays et décimé l'état-major militaire iranien, est inédite par son ampleur. En représailles, Téhéran a tiré vendredi soir plus d'une centaine de missiles.

PAGES 2-6

(PUBLICITÉ)

Centre
Pompidou-Metz
centrepompidou-metz.fr
#copistes

COPISTES

En collaboration exceptionnelle
avec le musée du Louvre
14.06.25 – 02.02.26

M 00175 - 614 - F: 3,70 €



EDITORIAL

Par
DOV ALFON
et **HAMDAM MOSTAFAVI**

Vraies intentions

L'attaque israélienne spectaculaire contre l'Iran, qui a commencé à 3 h 30 dans la nuit de jeudi à vendredi et continué de déferler par vagues successives hautement organisées sur le territoire iranien toute la matinée, représente d'un point de vue militaire une énorme réussite. Du point de vue politique, par contre, elle met en danger des millions de civils, y compris la population israélienne, et fait basculer le Moyen-Orient dans un embrasement que les pompiers habituels (les Etats-Unis, le Conseil de sécurité de l'ONU et les Etats avoisinants) ne

peuvent ou ne veulent plus éteindre. Ostensiblement dirigée contre les sites nucléaires iraniens, dont l'activité secrète venait d'être dénoncée quelques heures auparavant par l'Agence internationale de l'énergie atomique, l'opération israélienne avait pour vraie mission de décapiter la chaîne de commandement militaire iranienne et de paralyser son gouvernement. Parmi les généraux ciblés et tués : la garde rapprochée du Guide suprême, Ali Khamenei, à savoir le chef d'état-major des forces armées iraniennes, Mohammad Bagheri, et le commandant en chef de la puissante organisation des Gardiens de la révolution, le général Hossein Salami. Ils ont certes été immédiatement remplacés, mais Israël ne cesse depuis le 7 octobre 2023 de priver Ali Khamenei de ses hommes de confiance. Natanz, Tabriz, Chiraz – les cibles bombardées par l'aviation israélienne, ou visées par un possible commando terrestre – sont éloignées de centai-

nes de kilomètres les unes des autres, mais ont toutes été ravagées sans la moindre résistance. Le gouvernement israélien, y compris par la voix de son ambassadeur en France, a clairement déclaré qu'il ne cherchait pas à ébranler le régime, répondant ainsi à une question qui ne lui était pas posée. Une manière de laisser planer ses vraies intentions...

Donald Trump, qui a qualifié l'attaque d'*«excellente»*, semble vouloir pousser les mollahs à plier et signer un accord, alors que les négociations entamées depuis plusieurs semaines au sujet du programme nucléaire patinent. Il n'est pas certain que cette démarche radicale les fasse beaucoup avancer. Faire des concessions dans ces conditions serait, pour le Guide suprême, un aveu de faiblesse devant les Iraniens. En réalité, cette attaque conçue pour humilier les mollahs risque au contraire de les renforcer, soudant la population iranienne derrière son gouvernement, exactement comme Nétanyahou est sorti renforcé

de l'attaque du Hamas. Mais la comparaison ne s'arrête pas là. Le nom donné en fanfare à l'opération militaire israélienne, *«Eveil du lion»*, est tiré d'un verset biblique souvent cité par l'extrême droite religieuse : *«C'est un peuple qui se lève comme une lionne, Et qui se dresse comme un lion ; Il ne se couche point jusqu'à ce qu'il ait dévoré la proie, Et qu'il ait bu le sang des blessés.»* A 2 000 kilomètres de Jérusalem, le numéro 1 iranien a aussi pris des accents messianiques, critiquant la *«nature diabolique du régime sioniste»* et promettant une *«punition sévère par la volonté de Dieu»*. A Téhéran, les manifestants crient déjà vengeance. Les Iraniens restent hantés par le traumatisme de la guerre Iran-Irak et toute mort ne fait qu'alimenter la mythologie du martyre, au cœur du logiciel du régime. Dans ce conflit régional qui tend de plus en plus à rappeler une guerre de religions multi-millénaires, le sang des uns et des autres n'est pas près d'arrêter de couler. ◆

IRAN

«C'est une déclaration de guerre»

Depuis la nuit de jeudi à vendredi, Israël attaque de manière inédite le programme atomique iranien, faisant au moins 78 victimes et réduisant à néant les négociations en cours sur le nucléaire. Dans la soirée, Téhéran ripostait en tirant plus d'un centaine de missiles vers Israël.

Par
LUC MATHIEU

Des casernes, des dépôts d'armes, des bases militaires, des appartements de dignitaires, mais aussi, et surtout, des installations nucléaires. L'offensive lancée par Israël dans la nuit de jeudi à vendredi est inédite, tant par son envergure que par les sites visés. Elle a mobilisé plus de 200 avions de chasse et des drones, qui avaient été infiltrés auparavant en Iran. Ils ont frappé Téhéran, Natanz, Tabriz, Qom... Les attaques se poursuivront dans les prochains jours avec le même objectif affiché : détruire le programme nucléaire iranien. *«Une déclaration de guerre»* selon l'Iran, qui après avoir promis une riposte *«sans limites»*, a lancé vendredi soir une première vague de missiles vers Israël. Au moins une dizaine de personnes ont été blessées légèrement selon le *Haaretz*.

Pourquoi Israël a-t-il frappé maintenant ?

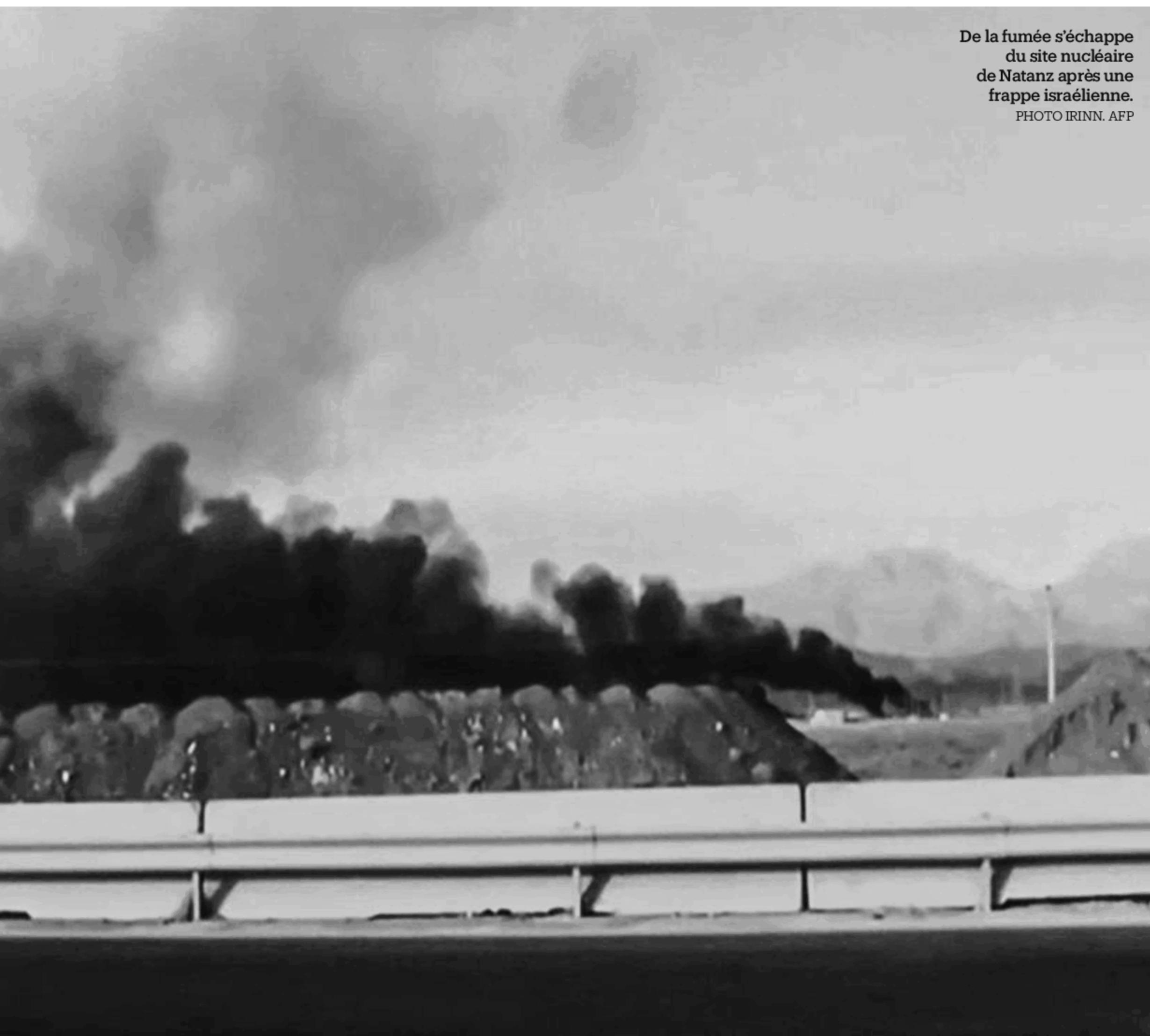
C'est le résultat d'une conjonction entre, d'une part, la faiblesse de l'Iran depuis que le Hezbollah libanais et le Hamas palestinien, deux groupes qui lui sont affiliés, ont été déci-més par la riposte israélienne aux attaques terroristes du 7 octobre 2023, et d'autre part, l'accélération de son programme nucléaire. Israël considère l'Iran comme son principal ennemi, et rejette formellement l'hypothèse qu'il puisse se doter de l'arme atomique. *«Le régime le plus dangereux ne doit en aucun cas obtenir l'arme la plus dangereuse au monde»*, a déclaré le 13 mai le ministre israélien des Affaires étrangères, Gideon Saar. La possibilité d'une bombe nucléaire iranienne, que Téhéran a toujours nié vouloir fabriquer, a été relancée le 12 juin quelques heures avant l'attaque israélienne par l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA). Réuni à Vienne, en Autriche, le Conseil des gouverneurs – son organe de direction – a adopté une résolution condamnant l'Iran pour le *«non-respect»* de ses obligations nucléaires, une première en vingt ans. L'agence *«n'est pas en mesure de ga-*

rantir que le programme nucléaire iranien est exclusivement pacifique», indique la résolution, avant de renvoyer à la compétence du Conseil de sécurité des Nations unies. Selon l'AIEA, l'Iran a considérablement augmenté ses stocks d'uranium enrichi et pourrait fabriquer onze bombes en quatre semaines. Il lui faudrait ensuite plusieurs mois pour les installer sur des missiles.

Partisan d'une action militaire depuis plusieurs mois, en dépit de la relance des négociations entre les Etats-Unis et l'Iran, Israël sait que Téhéran est dans une position de faiblesse inédite. Sur le plan intérieur, son économie est laminée par les sanctions et l'inflation, et les mouvements de protestation se succèdent. Sur le plan extérieur, le pays est aussi profondément fragilisé. Il n'est plus en état de se projeter, il ne peut que se replier sur lui-même.

Son *«axe de la résistance»*, qui fédérait plusieurs groupes et lui permettait de frapper à l'étranger sans s'impliquer directement, est décimé. Ses deux principaux membres, le Hezbollah et le Hamas, ne sont plus capables de mener des attaques significatives contre Israël. L'Iran a aussi perdu la Syrie, où la chute de Bachar al-Assad en décembre a forcé les milices de Téhéran à fuir. Autant de déboires qui limitent, espère Israël, sa capacité à riposter (lire page 5). Outre ses propres mis-





De la fumée s'échappe du site nucléaire de Natanz après une frappe israélienne.

PHOTO IRINN. AFP

siles et drones, il ne peut compter hors de ses frontières que sur des milices en Irak et les Houthis au Yémen.

Les capacités de fabriquer une arme nucléaire ont-elles été détruites ?

C'est la grande question. Quelques heures après les bombardements, Nétanyahou s'est félicité que des frappes aient visé le site de Natanz, «la principale usine d'enrichissement d'Iran», dans le centre du pays. Il a de nouveau été ciblé vendredi au matin.

Selon l'AIEA, plus de 15 000 centrifugeuses – dont les modèles IR-6, les plus avancés – y sont concentrées, sur les près de 18 000 dont dispose l'Iran. Les estimations varient mais elles seraient protégées par une couche de béton de 12 mètres d'épaisseur.

En 2023, des photos satellite ont montré la construction de tunnels, à côté des installations déjà connues. D'après l'Institut pour la science et la sécurité internationale (Isis), ils s'enfoncent à une profondeur de 78 à 145 mètres, ce qui les protège a priori des armes antibunker, et abriteraient une usine de fabrication de centrifugeuses.

Un temps épargnée, l'usine d'enrichissement d'uranium de Fordo aurait été touchée par des frappes vendredi en fin de journée, selon la presse iranienne qui rapporte au

moins deux explosions. A environ 90 kilomètres au sud-ouest de Téhéran, il abrite 2 264 centrifugeuses, enterrées dans une salle de 250 mètres de long sur 13 de large, à environ 80 mètres de profondeur sous une montagne, d'après Isis. Beaucoup plus discret que Natanz, sa construction a probablement débuté en 2002, avant d'être interrompue lors du déclenchement de la guerre en Irak et les inspections de l'AIEA.

Elle est aujourd'hui la plus avancée technologiquement. Il ne faudrait que deux à trois jours aux ingénieurs iraniens pour y obtenir 25 kilos d'uranium enrichi à 90%, le seuil militaire. En trois semaines, ils pourraient enrichir suffisamment d'uranium pour alimenter neuf bombes. Lors d'une inspection début 2023, des particules enrichies à 83,7% y avaient déjà été détectées.

Israël n'a pas attendu la nuit de jeudi à vendredi pour attaquer le programme nucléaire iranien. Il l'a fait à de multiples reprises ces vingt dernières années. L'une des opérations les plus efficaces a été de concevoir, avec l'Agence nationale de la sécurité américaine, et de diffuser un virus qui a infiltré 30 000 systèmes informatiques iraniens avec une cible principale : Natanz. L'attaque avait fait perdre un à deux ans à l'Iran. Le site a aussi subi en 2020 et 2021 des explosions assimilées à des sabotages

Suite page 4

jours, selon l'armée israélienne. Elle a d'ores et déjà infligé de lourdes pertes stratégiques à Téhéran : destruction de plusieurs bases militaires et de centres de commandement des Gardiens de la révolution, neutralisation de radars et de batteries sol-air, élimination de haut gradés et de scientifiques liés au programme nucléaire, ainsi que l'endommagement de plusieurs sites sensibles.

Pour parvenir à ces attaques d'envergure, l'armée israélienne a déployé un nombre considérable d'avions de chasse. Des images qu'elle a publiées vendredi ont montré que des F-35, F-15 et F-16 de fabrication américaine étaient impliqués dans les frappes aériennes. Avant de lancer son offensive, Tsahal avait également déployé des réservistes de différentes unités à travers le pays. Cette opération, menée sans le soutien explicite des Etats-Unis, fait suite à plusieurs années de préparation, de collecte de renseignements et de déploiement discret d'agents du Mossad sur le territoire iranien, selon une source sécuritaire interrogée par le journal israélien *Ynet*. Pour parvenir à ses fins, Israël a ainsi déployé trois systèmes simultanés : le Mossad a installé en secret des armes de précision près de sites de missiles sol-air au centre de l'Iran, qui ont tiré sur les cibles avec «une précision maximale» dès le début de l'offensive. Des véhicules dissimulés ont lancé parallèlement des attaques contre les défenses aériennes iraniennes, les neutralisant complètement pour laisser le champ libre aux avions israéliens.

Bien avant l'attaque, une base de drones explosifs avait également été établie près de Téhéran. Ces appareils ont été activés durant la nuit contre des lanceurs de missiles sol-sol sur l'un des sites majeurs menaçant directement Israël.

«Il est vraisemblable qu'une opération de ce type a été pensée depuis plusieurs années et sa planification opérationnelle a demandé des mois de préparation minutieuse, car Israël considère depuis longtemps qu'une confrontation directe avec l'Iran était à terme inévitable», analyse David Rigoulet-Roze, chercheur associé à l'Institut de relations internationales et stratégiques. Les préparatifs opérationnels s'étaient accélérés ces dernières semaines avec, semble-t-il, le déploiement en Iran d'agents du Mossad voire d'unités des forces spéciales comme les commandos Shaldag, les plus secrètes des forces spéciales de l'Etat hébreu.»

LÉA MASSEGUIN

«Rising Lion», une opération planifiée depuis des années

Les frappes de précision menées par Israël vendredi, après une préparation minutieuse, auraient été appuyées par des opérations de sabotage sur le sol iranien.

Il était environ 3 h 30 (heure locale), dans la nuit de jeudi à vendredi, lorsque près de 200 avions de combat israéliens ont décollé simultanément de plusieurs bases aériennes en direction de l'Iran, larguant plus de 330 munitions sur une centaine de cibles à travers le pays. Selon le Premier ministre, Benyamin Nétanyahou,

l'objectif était de frapper «au cœur du programme d'enrichissement iranien», estimant qu'Israël devait agir «maintenant» avant que la république islamique n'accède à l'arme nucléaire. Cette attaque, baptisée «Rising Lion», la plus massive subie par l'Iran depuis la guerre contre l'Irak dans les années 80, pourrait se prolonger sur plusieurs

Suite de la page 3 par l'AIEA. Les services israéliens ont enfin assassiné, ou fait assassiner, plusieurs physiciens de haut rang ces quinze dernières années. L'ampleur des raids de jeudi et vendredi est sans commune mesure. Il faudra des semaines voire des mois pour analyser leur impact. Mais ils comportent aussi un risque à très court terme : inciter l'Iran à se retirer du traité de non-prolifération des armes nucléaires et à relancer ensuite son programme en dehors de toute inspection. «Si tel était le cas, le programme nucléaire iranien deviendrait une menace beaucoup plus difficile à gérer qu'il ne l'est actuellement, le retrait du traité entraînant probablement une perte totale de visibilité de l'AIEA», écrit la chercheuse Darya Dolzikova du Royal United Services Institute, un think tank britannique spécialisé dans les questions de défense et de sécurité.

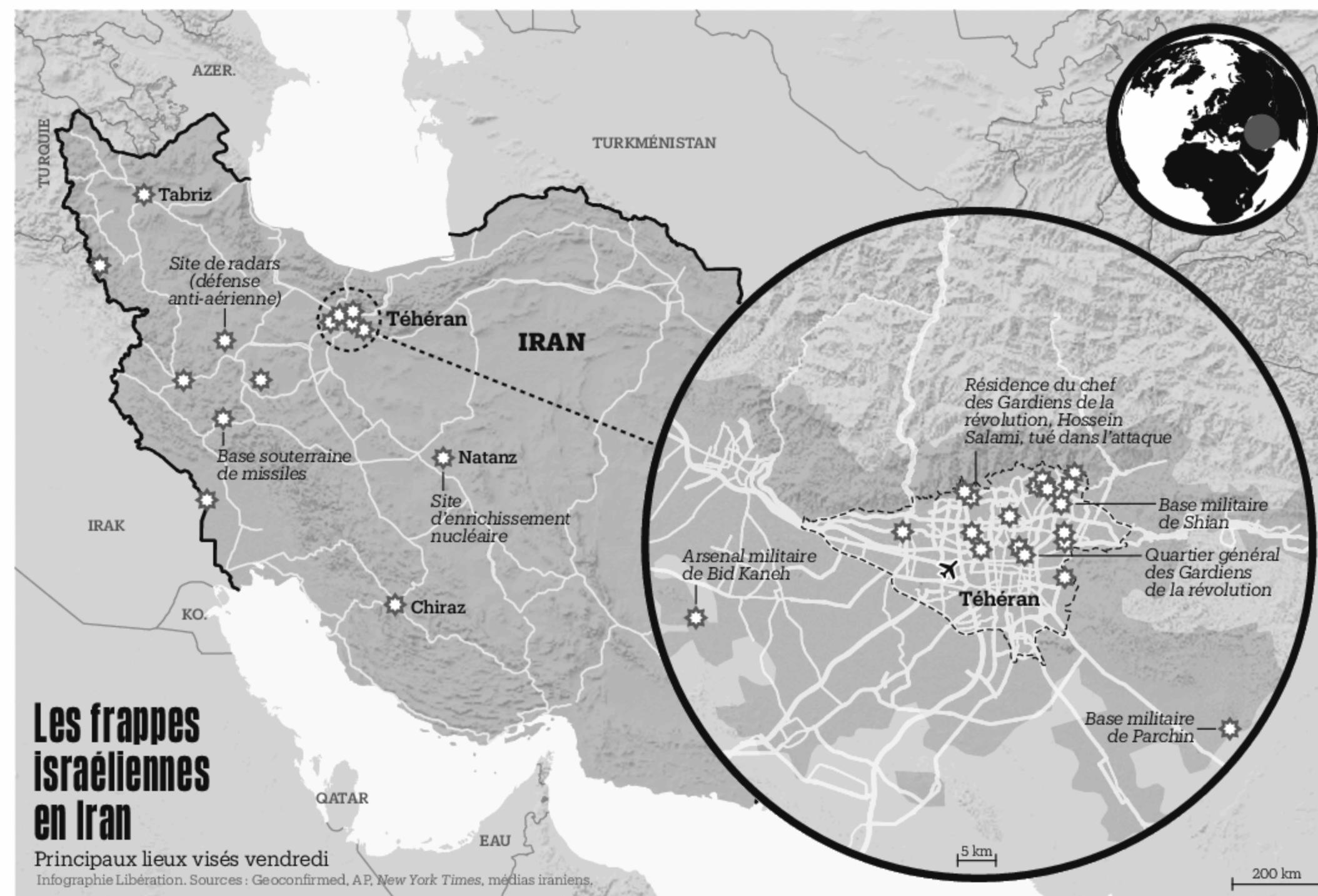
Les négociations avec les Etats-Unis peuvent-elles se poursuivre ?

La sixième session de discussions devait se dérouler ce dimanche à Oman, le sultanat faisant office de médiateur. Le président américain, Donald Trump, pousse pour qu'elles se tiennent comme prévu. «L'Iran doit conclure un accord avant qu'il ne reste plus rien et sauver ce qui était autrefois connu sous le nom d'Empire iranien [...] FAITES-LE, AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD», a-t-il posté sur son réseau Truth Social. Si Téhéran s'y résout, il faudra trouver un nouveau responsable pour chapeauter les discussions : Ali Shamkhani, un conseiller du Guide suprême iranien qui dirigeait le comité chargé des négociations, a été tué dans la nuit de jeudi à vendredi par un missile israélien qui a pulvérisé son appartement.

Entamées le 22 avril, les discussions étaient de toute façon arrivées à un point de blocage. Après des déclarations contradictoires, la Maison Blanche a finalement affirmé que l'Iran devait abandonner toute capacité d'enrichissement, y compris pour alimenter ces centrales civiles. Le plan était de créer un consortium hors d'Iran, sous l'égide des Etats-Unis et de pays de la région, dont l'Arabie Saoudite, auprès duquel Téhéran aurait pu s'approvisionner en uranium faiblement enrichi. Une option formellement rejetée par le Guide suprême, Ali Khamenei. L'Iran proposait de son côté de ne produire que de l'uranium faiblement enrichi, sous le contrôle de l'AIEA, en échange d'une levée des sanctions.

Soit un accord similaire à celui dit de Vienne, signé en 2015. L'Iran s'était alors engagé à ne pas dépasser un enrichissement de 3,67% et de limiter ses stocks à 300 kilos. En 2018, lors de son premier mandat, Donald Trump avait rompu l'accord, le qualifiant de «désastre». En mai 2019, l'Iran a commencé à restreindre l'accès à ses installations aux inspecteurs de l'AIEA. Il a ensuite relancé la production d'uranium enrichi, jusqu'à 60%, et rempli ses stocks, qui atteignent aujourd'hui près de 9 250 kilos.

En début de semaine, un diplomate au fait du dossier estimait que le retour à un accord comparable à celui de Vienne n'était pas hors de portée. «C'est avant tout un problème de relations publiques et de communication : il faut trouver un moyen pour que les deux puissent dire : "Nous avons obtenu ce que nous voulons." Il faudra du temps, mais c'est faisable.» Vendredi, quelques heures après le début de l'offensive israélienne, l'Iran a annoncé qu'il n'enverrait pas de délégation à Oman. ◀



Les frappes israéliennes en Iran

Principaux lieux visés vendredi
Infographie Libération. Sources : Geoconfirmed, AP, New York Times, médias iraniens.

Sites nucléaires, zones résidentielles... Les diverses cibles de Tsahal

L'armée de l'air israélienne a visé une centaine de cibles iraniennes dont des infrastructures nucléaires et militaires importantes, ainsi que des résidences de haut-gradés.

L'opération «Rising Lion» lancée par Israël a mobilisé 200 avions pour frapper une centaine de sites stratégiques iraniens : des infrastructures nucléaires ou militaires, mais aussi le réseau de commandement des Gardiens de la révolution. La capitale iranienne a été particulièrement touchée par l'opération israélienne. CheckNews (le service de fact-checking de Libération) y a recensé une quinzaine de frappes survenues aux alentours de 3 h 30 du matin (heure locale), principalement dans la moitié nord de la ville. Selon l'agence de presse iranienne Mehr, le bilan des frappes à Téhéran est estimé à au moins 78 morts et 329 blessés.

Parmi les cibles dans la zone de Téhéran figurent d'importants sites militaires : la base de Parchin, l'arsenal militaire de Bid Ka-

neh, la base de Shian et le quartier général des Gardiens de la révolution. Mais l'essentiel des frappes s'est concentré sur des bâtiments résidentiels, dont certains abritaient de hauts responsables militaires iraniens. Au-delà des cibles militaires, des résidences de scientifiques liés au programme nucléaire iranien ont également été touchées (*lire ci-contre*).

COMPLEXE NUCLÉAIRE DE NATANZ

C'est au centre du pays qu'Israël a frappé sa cible la plus significative : le complexe nucléaire de Natanz, réputé comme étant le plus grand site d'enrichissement d'uranium en Iran. Tsahal affirme avoir «endommagé la zone souterraine du site» et «plusieurs infrastructures essentielles». Des vidéos diffusées par la télévision iranienne et sur les réseaux sociaux montrent une épaisse fumée s'échapper du complexe, tandis que l'opérateur Airbus Defence a identifié quatre bâtiments endommagés sur des images satellites.

Vendredi, l'Agence internationale de l'énergie atomique a confirmé que Natanz avait été frappé, sans qu'aucune élévation du niveau de radiation n'y soit détectée. Elle a précisé que la centrale nucléaire civile de Bouchehr et les sites d'Ispahan et de

Fordo, utilisés pour préparer et enrichir l'uranium, «n'ont pas été touchés». Selon les médias officiels iraniens, des frappes ont aussi visé Khondab, où se trouve le réacteur de recherche IR-40 d'Arak, soupçonné de pouvoir produire du plutonium à usage militaire. Mais «les dommages causés par les attaques seraient très mineurs», a assuré le gouverneur local.

Nombre des frappes signalées par les médias iraniens ont visé des sites militaires basés dans le nord-ouest du pays, notamment dans la province de l'Azerbaïdjan oriental. Un incendie s'est déclaré, vendredi midi, à l'aéroport de Tabriz qui venait d'être attaqué par l'armée israélienne. De nombreuses vidéos sur les réseaux sociaux, dont l'une a été reprise par l'agence Mehr, montrent une épaisse fumée émaner de l'aéroport. «Le site visé serait la base aérienne militaire de Shahid Fakuri, qui abrite des avions de chasse», rapporte l'agence de presse Tasnim.

Plus tôt, le directeur de la gestion des crises de l'Azerbaïdjan oriental avait indiqué que trois sites stratégiques près de Tabriz avaient été visés dans la nuit. Des explosions ont été recensées au niveau d'un centre de recherche nucléaire et de deux bases militaires. Le bilan à Tabriz et sa

région s'élève, selon les autorités locales, à 18 morts.

SITES DE STOCKAGE DE MISSILES

Plus au sud, à Piranshahr, c'est un site de stockage de missiles balistiques qui a été attaqué. Des images géolocalisées montrent des engins en feu après les frappes de Tsahal. Encore plus au sud, dans la province de Kermanshah, une épaisse fumée s'échappait dans la matinée d'une base souterraine, creusée dans les montagnes au nord de la ville, et dédiée, elle aussi, au stockage de missiles. Là encore, c'est à partir d'une vidéo que la cible des frappes israéliennes a pu être localisée. Un peu plus à l'est, dans la province de Hamedan, près de Subashi, un radar de la défense aérienne iranienne a été pris pour cible. Une vidéo filmée à l'aube, et authentifiée, donne à voir le nuage de fumée résultant de l'explosion. Toujours à l'ouest du pays, près de Khorramabad, la capitale de la province du Lorestan, la base de missiles souterraine Imam-Ali a également été touchée dans l'après-midi. Une vidéo relayée par un média régional et la géolocalisation opérée par un spécialiste se recoupent.

Dans un communiqué, l'armée israélienne avait précisément expliqué avoir ciblé ce type d'installations militaires : «Dans le cadre de ces frappes, des dizaines de radars et de lanceurs de missiles sol-air ont été détruits.» L'Etat hébreu a annoncé que les opérations n'étaient qu'une première étape et se poursuivraient.

ELSA DE LA ROCHE SAINT-ANDRÉ, JACQUES PEZET et ENZO QUENESCOURT
Infographie ALICE CLAIR



Hossein Salami, Mohammad Bagheri, Gholam Ali Rashid et Ali Shamkhani. PHOTOS REUTERS ET AFP

Qui sont les personnes tuées dans les attaques israéliennes ?

Parmi les victimes des frappes d'Israël, on retrouve plusieurs hauts dignitaires de l'armée et physiciens nucléaires.

A près les frappes israéliennes qui ont touché une centaine de cibles militaires et nucléaires vendredi, la presse iranienne annonce au moins 78 victimes, dont des civils, parmi lesquels des enfants, et plusieurs haut gradés militaires ainsi que des scientifiques impliqués dans le programme de développement nucléaire.

Mohammad Bagheri était le chef d'état-major iranien des forces armées, c'est-à-dire le deuxième plus haut placé dans la hiérarchie militaire iranienne après le Guide suprême, l'ayatollah Ali Khamenei. Il a été remplacé dans la foulée, par décret, par Abdolahim Mousavi.

La mort de **Gholam Ali Rashid** est également confirmé. Depuis 2016, il était le commandant du quartier général central de Khatam al-Anbiya, soit le commandement combattant des forces armées iraniennes. L'agence de presse Tasnim annonce que son fils a été tué par la même frappe que lui.

Hossein Salami était le chef du corps des Gardiens de la révolution islamique,

une armée idéologique existant en parallèle des forces armées nationales. Proche du guide suprême, il était aussi connu pour ses positions anti-Israël. Dès vendredi, il a été remplacé par Mohammad Pakpour.

En outre, sur Telegram, Tsahal affirme avoir «neutralisé la plupart des dirigeants de la force aérospatiale des Gardiens», dont le commandant de l'Air Force **Amir Ali Hajizadeh**, le commandant du commandement des drones **Taher-pour** et le commandant de la défense aérienne **Davoud Shaykhian**.

Les médias iraniens annoncent par ailleurs la mort de **Ali Shamkhani**, conseiller politique de l'ayatollah Khamenei, une information confirmée par le *New York Times*. Il était l'ancien secrétaire du conseil supérieur de sécurité nationale et avait dû quitter son poste en 2023 après un scandale de corruption. Des photos de son appartement soufflé par les frappes circulent sur les réseaux sociaux.

Enfin, le général **Esmail Qaani**, chef du commandement militaire iranien, aurait également été tué dans

les frappes israéliennes vendredi soir.

Selon des annonces israéliennes ou iraniennes, au moins six physiciens nucléaires auraient été tués. L'un des premiers noms annoncés est celui de **Fereydoun Abbasi-Davani**, 66 ans, physicien et député, membre de la commission de l'énergie. Il avait été inscrit depuis 2007 dans la liste des «personnes impliquées dans les activités nucléaires ou de missiles balistiques de l'Iran» dressée par le Conseil de sécurité de l'ONU. Sous le coup de sanctions internationales du fait de son implication dans le programme nucléaire iranien, Abbasi-Davani était identifié au niveau européen comme «[fournissant] un appui au gouvernement de l'Iran [et ayant] directement participé aux activités nucléaires de l'Iran posant un risque de prolifération».

Second physicien dont la mort a été confirmée par les autorités iraniennes, **Mohammad Mehdi Tehranchi** était l'ancien responsable de l'université Azad de Téhéran. Ses publications scientifiques les plus récentes concernent surtout la recherche appliquée aux questions médicales. L'organisation Wisconsin Project on Nuclear Arms Control, entre autres sources

documentant l'histoire de la militarisation du nucléaire iranien, note qu'il était le superviseur des essais d'explosion nucléaire dans le cadre du plan militaire Amad, de 1989 à 2003.

Le troisième physicien annoncé parmi les victimes est **Abdolhamid Minochehr**, doyen de la faculté pour l'ingénierie nucléaire. Deux autres professeurs de la faculté, **Seyed Amirhossein Feqhi**, décrit dans la presse israélienne comme «spécialiste des réacteurs», et **Ahmad Reza Zolfaghari**, «professeur en génie nucléaire», ont été annoncés parmi les tués.

La sixième personne annoncée parmi les victimes est **Akbar Motlibizadeh**, directeur du Centre de recherche sur le développement des technologies avancées, rattaché à l'Organisation iranienne de l'innovation et de la recherche en matière de défense. Selon le Conseil national de la résistance iranienne, coalition d'opposition au régime de Téhéran, il est également le directeur d'une société créée en 2019 baptisée Arvin Kimia Abzar, accusée de masquer des activités de recherche en explosifs sous prétexte de travaux de forage pétrolier.

ANAI CONDOMINES et FLORIAN GOUTHIÈRE

Coup dur pour les ambitions militaires de Téhéran

Etat-major décimé, capacités aériennes et sites de missiles balistiques touchés : les modalités de la riposte de l'Iran, qui a commencé vendredi soir avec des tirs de missiles vers Israël, sont incertaines.

«Nous assistons à une amélioration remarquable de la défense aérienne du pays. Les ennemis de la nation doivent comprendre que toute violation de l'espace aérien de notre pays leur infligera des dommages considérables», assurait en mai Mohammad Bagheri, le chef d'état-major des forces armées iraniennes. Sa mort dans l'attaque israélienne de vendredi – pourtant annoncée – montre un décalage entre le discours et la capacité militaire. Et pourrait compliquer la riposte promise.

Efforts. En plus d'empêcher l'Iran de fabriquer de futures armes nucléaires, Israël avait un autre objectif : porter un coup majeur aux capacités balistiques conventionnelles iraniennes. Lors des attaques d'avril et octobre 2024, Tsahal s'était déjà appliqué à cibler les sites de construction et les bases de lancement. «Depuis, les Iraniens avaient fait de gros efforts pour reconstruire leur arsenal avec l'aide de la Chine, qui leur livrait des composants et du propérgol, et pour installer des bases souterraines. On ne connaît pas l'ampleur des dommages. Mais les dégâts les plus importants pourraient être humains : pour riposter, il faut pouvoir donner des ordres, or toute la force aérospatiale des Gardiens de la révolution a été décimée», souligne Héloïse Fayet, spécialiste de la géopolitique et des forces armées du Moyen-Orient à l'Institut français des relations internationales. L'infiltration d'agents du Mossad pourrait aussi fragiliser l'appareil militaire. Le nombre de missiles balistiques détenus par l'Iran, qui se targue d'avoir le plus grand arsenal du Moyen-Orient, était estimé à environ 3000 avant la

crise de 2024, plus des missiles de croisière et un millier de drones longue portée.

Vendredi matin, Téhéran a mené une première riposte avec l'envoi d'une centaine de drones sur Israël, quasiment tous interceptés. «En 2024, on avait assisté à une amélioration de la précision et des moyens militaires choisis par rapport aux objectifs, rappelle Clément Therme, chargé de cours à l'université Paul-Valéry de Montpellier, auteur des *Idées reçues sur l'Iran* (Cavalier Bleu, à paraître). Après l'échec de l'attaque massive de drones en avril 2024, Téhéran n'avait tiré en octobre que des missiles dans une réponse qui se voulait mesurée et dissuasive.» Vendredi soir, Téhéran a lancé une première vague de plus d'une centaine de missiles vers Israël, dont Tel-Aviv. Faute d'informations sur les destructions de ses systèmes d'armes, il est impossible de savoir si la suite de la riposte de Téhéran viendra de la mer ou du ciel, visera Israël ou les intérêts américains, sera lancée par l'Iran ou par ses alliés.

Escalade. Deux certitudes : elle ne sera pas atomique, car Téhéran ne possède pas d'arsenal militaire nucléaire, et elle est attendue de pied ferme. «Les Etats-Unis ont envoyé ces derniers mois aux Israéliens des batteries supplémentaires de défense antiaérienne Thaad. Des moyens américains sont déployés dans la zone, et ils ont évacué leurs bases au Koweït, aux Emirats arabes unis, en Irak et à Bahreïn», précise Héloïse Fayet. La Russie, elle, avait prévenu qu'en cas de conflit armé avec Israël, son soutien à l'Iran serait, au mieux, diplomatique.

Pour Clément Therme, cette escalade militaire pourrait avoir des conséquences politiques. «Depuis la révolution en 1979, la république islamique a désigné Israël comme ennemi, et défend sa propre existence, et non pas la nation. Pour la première fois, la population s'aperçoit de l'inadéquation entre les ambitions idéologiques affichées et les moyens militaires réels. La question de la survie du régime pourrait se poser.»

LAURENCE DEFRAZOUX

Donald Trump face au spectre d'une guerre qu'il voulait éviter

Officiellement menée sans soutien opérationnel de Washington, l'attaque d'Israël constitue un test pour le président américain. Qui pourrait à son tour hériter d'une guerre meurtrière au Moyen-Orient.

Tard jeudi, le secrétaire d'Etat américain, Marco Rubio, s'était fendu d'un communiqué austère, laissant le monde suspendu à la première déclaration de Donald Trump. Que dirait le Président, une fois sorti de son lit, des frappes israéliennes contre l'Iran? La réponse est tombée peu avant 6 heures, heure de Washington, sous la forme d'un message posté sur Truth Social. Dans son style habituel – brut, hâbleur et d'une simplicité sidérante compte tenu des enjeux –, le Président a lancé un ultimatum aux Iraniens: «*conclure un accord*» sur le nucléaire – ce que la Maison Blanche s'efforce d'arracher depuis des mois – ou courir le risque «*qu'il ne reste plus rien*» de leur pays.

«Il y a déjà eu trop de morts et de destructions, mais il est encore temps de faire que ce massa-

cre, y compris de prochaines attaques planifiées encore plus brutales, cesse», a-t-il déclaré. Bien que l'opération israélienne, qualifiée d'*«unilatérale* par Marco Rubio, semble s'être déroulée sans implication militaire américaine directe, Trump n'a pas fait mystère du rôle indirect et du soutien implicite de Washington – passé et à venir. «Les Etats-Unis fabriquent les équipements militaires les meilleurs et les plus meurtriers au monde, DE LOIN, Israël en possède beaucoup, et beaucoup d'autres vont encore arriver – et ils savent comment les utiliser», a-t-il mis en garde.

Signal. Joint un peu plus tard par la chaîne ABC News, il a qualifié d'*«excellente* l'attaque israélienne. Au site Axios, en général très bien informé, des sources israéliennes assurent que Tel-Aviv a agi en coordination étroite avec Washington, même si Trump s'était publiquement prononcé contre l'attaque de l'Iran. «Je ne veux pas que [les Israéliens] interviennent, car cela ferait tout capoter», avertissait encore le Président jeudi, quelques heures avant les frappes, en référence aux négociations menées avec l'Iran depuis avril. Un sixième round de pourparlers était prévu ce dimanche à Oman. Leur objectif: obtenir un

encadrement strict du programme nucléaire de Téhéran en échange d'un allègement ciblé des sanctions. Une réplique, en quelque sorte, de l'accord international conclu à Vienne en 2015, que Trump lui-même, avec le soutien très appuyé de Nétanyahou, s'était chargé de torpiller en 2018. Un choix que de nombreux experts considèrent, a posteriori, comme une erreur stratégique majeure.

Avec les frappes sur Natanz, Tabriz et Téhéran – ciblant tant les installations nucléaires que de hauts responsables militaires et scientifiques –, le fragile processus diplomatique relancé par la Maison Blanche semble s'être subitement écroulé. A Téhéran, la mort d'Ali Shamkhani, influent conseiller politique, militaire et nucléaire du Guide suprême, bien connu des cercles diplomatiques à Washington et en Europe, a été perçue comme le signal clair de la volonté d'Israël d'enterrer toute négociation. «Benyamin Nétanyahou vient de faire exploser la diplomatie de Trump avec l'Iran, observe le chercheur Ali Vaez, spécialiste de l'Iran à l'International Crisis Group. Ce que Trump fera ensuite déterminera si sa présidence sera consumée par une nouvelle guerre au Moyen-Orient ou non.» Alors qu'il s'efforce de se forger l'image d'un «faiseur de

paix», en opposition au bellicisme supposé de Joe Biden, voilà Donald Trump pris au piège d'un conflit qui, s'il n'est pas – encore – le sien, n'en porte pas moins son empreinte. Pour ses détracteurs et de nombreux experts de la région, le retrait unilatéral de l'accord de Vienne a en effet considérablement augmenté le risque d'escalade militaire avec Téhéran. «L'Iran ne serait pas aussi proche de posséder une arme nucléaire si Trump et Nétanyahou n'avaient forcé l'Amérique à sortir de l'accord, a déploré le sénateur américain démocrate Chris Murphy. Il s'agit d'un désastre que Trump et Nétanyahou ont eux-mêmes créé, et la région risque maintenant de s'enfoncer dans un nouveau conflit meurtrier.»

Périlleux. Pris au piège de ses contradictions, Donald Trump voit aussi sa réputation ternie par un conflit qu'il n'a ni voulu ni réussi à empêcher. En restant passif face à Nétanyahou, Trump a perdu en crédibilité – non seulement vis-à-vis de Téhéran, mais aussi auprès de ses alliés arabes, qui redoutent désormais une déflagration régionale. «Nous mesurerons notre succès aux batailles que nous gagnerons, mais aussi aux guerres auxquelles nous mettrons fin et, c'est peut-être le plus important, aux guerres dans lesquelles nous ne nous lancerons pas», clamait-il le 20 janvier dans son discours d'investiture. De la parole aux actes, le voici confronté au plus périlleux des tests, susceptible de redéfinir son second mandat. Et de faire définitivement voler en éclats son mirage de «faiseur de paix».

FRÉDÉRIC AUTRAN



A Téhéran, vendredi matin. PHOTO MEGHDAD MADADI.AFP

«Une averse paralyse Téhéran, alors imaginez une guerre!»

Dans la capitale iranienne, les frappes israéliennes ont exacerbé la crainte d'une guerre totale et la colère envers les dirigeants qui l'ont provoquée.

Un rugissement assourdissant déchire la nuit de Téhéran. On dirait des coups de tonnerre. Pourtant, sous le ciel étoilé de la ville, il n'y a pas un seul nuage. Puis viennent les explosions, incessantes, tonitruantes. Les habitants de la capitale se réveillent en panique. Les lumières s'allument. Les explosions proviennent du cœur des

quartiers résidentiels. Téhéran est attaquée.

Iréal. Depuis leurs balcons et leurs fenêtres, les gens regardent, incrédules. Les sirènes retentissent dans toute la ville. Le bruit des murs et des bâtiments qui s'effondrent ajoute à la terreur. Pour la première fois, la guerre entre les gouverne-

ments iranien et israélien touche profondément la vie civile. L'aube se lève. Lentement, les habitants, privés de sommeil et bouleversés, sortent dans la rue. Ils découvrent des bâtiments effondrés, des incendies épars et des routes bloquées. La peur monte avec la lumière du matin. «Le bruit qui m'a réveillé était irréel. Je n'ai jamais rien entendu de

tel», raconte Sina (1), un professeur de musique de 32 ans, vivant dans le centre de Téhéran. Pendant dix minutes, la maison a tremblé si violemment que je n'arrive toujours pas à croire que nous soyons toujours en vie. J'avais l'impression que la frappe avait touché la maison voisine.» Il marque une pause, puis ajoute: «Le mélange des chants des moineaux, du rugissement des avions de chasse, des tirs de la défense aérienne et des explosions était surréaliste.»

Effondrement. Les premières informations ont fait état de la mort de plusieurs personnalités de haut rang des forces armées iraniennes (*lire page 5*). Certaines d'entre elles étaient largement associées à des tragédies nationales, notamment la répression des manifestations «Femme, vie, liberté» et le crash du vol PS752 d'Ukraine International Airlines, abattu le 8 janvier 2020 par deux missiles iraniens, tuant 176 personnes. Leur mort a suscité des sentiments mitigés. «Je ne pleure pas ces hommes, dit Sepehr, un professeur d'anglais de 34 ans, même si ce n'est pas de la justice. Ils auraient dû être jugés par le peuple iranien.» Au diable les responsables, s'indigne Neda, 31 ans, architecte d'intérieur. Mais les bâtiments dans lesquels ils vivent abritent aussi des gens ordinaires, et ces gens-là meurent aussi.» Sa voix tremble de colère. «Je méprise les deux gouvernements, celui d'Israël et celui de la république islamique.» Elnaz, une étudiante en architecture de 24 ans, est tout aussi directe. «L'attaque de la nuit dernière a frappé directement des quartiers résidentiels. Des civils sont morts. Si cette guerre continue,

elle ne touchera pas seulement nos maisons. Elle coupera notre accès à l'eau, à l'électricité, au gaz et à Internet.» La frustration grandit face à la gestion de la crise par le gouvernement iranien. «C'est choquant, déclare Babak, 45 ans, vendeur. Les gens sont désespérés de contacter leurs familles, le pays est bombardé et le gouvernement coupe Internet!» Il poursuit: «A Téhéran, même une courte averse paralyse la circulation. Imaginez une guerre... Nous ne sommes pas prêts.» Pour Pouya, 39 ans, qui travaille dans un bureau de change, il est clair que l'objectif des frappes israéliennes est la déstabilisation politique. «Je n'ai jamais eu beaucoup d'espoir dans les récentes négociations entre l'Iran et les États-Unis, dit-il. Mais maintenant, la préoccupation, c'est l'effondrement économique. Cette économie ne peut pas supporter un autre choc. Et la population est à bout. Elle réagira forcément, et pas calmement.»

DIVAN SHIRAZI

(1) Les prénoms ont été changés par mesure de sécurité.

LIBÉ.FR

■ Emmanuel Macron, après avoir renforcé le dispositif Sentinel et reporté la conférence prévue à l'ONU sur l'Etat palestinien «pour raisons logistiques et sécuritaires», a annoncé que la France pourrait participer à la défense d'Israël. ■ Réactions à Jérusalem, perturbations du trafic aérien... Retrouvez sur Libé.fr nos articles sur l'attaque israélienne sur l'Iran.



Instagram demande une réglementation européenne exigeant la vérification de l'âge et un accord parental sur l'app store.

De nos jours, les ados peuvent télécharger toutes sortes d'applications depuis les app stores, y compris celles qui ne sont pas adaptées à leur âge. Offrir aux parents un meilleur contrôle sur ces téléchargements, directement là où se fait le téléchargement, peut contribuer à renforcer la sécurité des ados en ligne.

En savoir plus : Instagram.com/AccordParental



ETATS-UNIS

La traque des migrants s'étend aux tribunaux

A New York, Phoenix ou Los Angeles, la police de l'immigration, électrisée par la cruelle politique du chiffre de Donald Trump, orchestre des rafles aux audiences de régularisation, distillant la terreur.

Par
JULIEN GESTER
 Correspondant à New York

Le juge lui a donné rendez-vous dans plus de deux ans: «On se revoit le 28 octobre 2027, à 9 heures.» «Du matin?» a même jugé bon de clarifier la traductrice depuis l'écran où trône sa silhouette sur un fond fluo. «Oui, du matin», appuie le magistrat en roulant des yeux avec lassitude, avant d'avancer cette taquinerie: «D'ici-là, vous aurez quand même le temps de monter votre dossier.»

Demandeur d'asile, Santiago (1) opine dans un demi-sourire emprunté, avec cette voix trop forte, trop pleine d'assurance contrefaite – avec laquelle il a gauchement répondu à côté de bien des questions de la cour – pour ne pas trahir l'exact inverse: l'épaisse panique qui baigne ses yeux charbonneux. Pourtant, il a entendu le juge souligner que sa demande d'asile politique paraît substantielle, selon les critères fixés par la loi américaine, et qu'il n'aura qu'à en fournir les éléments de preuve d'ici la prochaine fois. Ce vingtenaire équato-

rien lève donc son mètre cinquante et quelques pour empocher sa convocation à cette lointaine échéance de la procédure de régularisation aux Etats-Unis – un pays où il est arrivé à pied, fin 2023, via le désert du sud de l'Arizona, et où il bénéficie depuis lors d'une liberté conditionnelle en attendant d'être reconnu ou rejeté par un système d'asile totalement saturé.

«PROIES FACILES»

Il quitte la salle d'audience comme à contrecœur, à pas lents et fébriles, les mains enfoncées dans sa veste de jean clouté. Dans le vestibule attenant, il est cueilli par un attroupement bienveillant: une avocate bénévole, un célèbre prêtre de Brooklyn militant de longue date pour les droits des sans-papiers, ainsi qu'une poignée de ces autres sympathisants qui se reliaient ces jours-ci dans les tribunaux du sud de Manhattan pour informer les demandeurs d'asile de leurs droits, recueillir leurs coordonnées, et tenter de les convoyer à bon port, jusqu'à ce qu'ils se fondent à nouveau dans la rumeur de la ville. Mais aussitôt arrivé sous la lumière

blafarde du couloir, une deuxième escorte se met en branle: les silhouettes autrement imposantes sous leurs gilets tactiques, badges et menottes, pour la plupart masquées d'un cache-nez et de verres teintés, d'agents de la police fédérale de l'immigration (ICE), postés là du matin au soir – «en quête de proies faciles», comme cinglera l'homme d'Eglise.

Quand Santiago atteint les ascenseurs, si proche de la délivrance, les gros bras exécutent alors une chorégraphie rodée, qui les interpose soudain entre le petit homme et son cortège de soutiens impuissants, empêchés de le suivre tandis qu'on l'engouffre dans la cabine, cerné, manifestement pétrifié, et embarqué vers un autre étage du bâtiment, où l'ICE a son quartier général new-yorkais, pour être placé en détention, on ne saura où, ni pour combien de temps.

Chaque journée, depuis deux semaines, est désormais émaillée à New York, Minneapolis, Phoenix ou Los Angeles de multiples variations sur cette même scène – avec ou sans heurts –, qui se répète sur le seuil et parfois jusqu'à



Après une audience au tribunal de l'immigration du centre Jacob K. Javits de New York,



Masqués et armés, les policiers ciblent les personnes sans papiers à New York, mercredi.

l'intérieur même des salles d'audience traitant d'affaires d'immigration dans les cours fédérales d'au moins une vingtaine de villes du pays.

COUP DE SANG

Sur incitation de la Maison Blanche à remplir des quotas de plus en plus élevés (les dernières directives exigent 3000 arrestations quotidiennes, quand les pics récents frisent à peine 2000), l'ICE met ainsi en œuvre cette cruelle politique du chiffre qui privilégie les cibles aisées et les lieux censés abriter les étrangers sans papiers.

L'exécutif trumpien, après avoir promis de délivrer le pays de hordes d'envahisseurs «criminels» et autres incarnations du «pire du pire», avait opéré dès son retour à Washington un tour de passe-passe rhétorique assimilant tout migrant sans visa ni statut de résident à un dangereux malfaiteur, qui ferait courir au pays et ses lois quelque péril existentiel, alors même que le séjour irrégulier aux Etats-Unis ne relève pas en droit d'une infraction pénale. Mais la chasse aux étrangers a réellement pris un tour plus

agressif encore, à la suite d'un coup de sang fin mai du haut conseiller présidentiel Stephen Miller, architecte de sa politique migratoire et principal relais à la Maison Blanche de l'extrême droite la plus xénophobe.

Selon les divers échos d'une réunion relatée par le *Wall Street Journal* et le *Washington Examiner*, celui-ci aurait intimé en hurlant aux responsables de l'ICE d'arrêter d'agir avec des précautions d'enquêteurs au peigne fin pour multiplier plutôt les coups de filets à fort rendement assuré, par exemple sur



mardi. PHOTO YUKI IWAMURA. AP



PHOTO CHARLY TRIBALLEAU. AFP

les parkings de grandes surfaces où sont recrutés des travailleurs journaliers. Soit précisément le type d'opération ayant initié peu après la vague d'indignation à la source de la crise qui embrase Los Angeles depuis le week-end dernier.

Les rafles, récemment devenues l'ordinaire des travées de tribunaux où se pressent des personnes convoquées pour l'examen d'une possible régularisation, découlent à la fois de la même logique d'intensification et d'une nouvelle approche du ministère de la Justice, consistant

à court-circuiter les lenteurs du système judiciaire plutôt que de le réformer ou d'en abonder les ressources. Pour ce faire, les représentants de l'Etat devant les juges s'emploient désormais à requérir le classement immédiat des affaires visant des demandeurs d'asile, avant tout examen sur le fond, afin de couper court aux protections judiciaires et pouvoir engager une procédure d'expulsion immédiate.

C'est là le fait de l'extension par Trump à tout le pays, et toute personne arrivée sur le territoire il y a moins de deux ans, d'une politique jusqu'alors réservée aux migrants interpellés à proximité de la frontière, juste après l'avoir franchie. Et le rejet de la demande de classement par le juge – lorsque les prévenus sont suffisamment informés pour ne pas y voir une bonne nouvelle et donc s'y opposer – ne dissuade cependant pas toujours l'ICE de placer ces derniers en détention à la sortie de l'audience. Comme ce fut donc le cas de Santiago, embarqué après que le magistrat eut écarté la demande du ministère, au titre que la «menace» encourue en cas de retour forcé à son pays d'origine serait suffisamment «crédible» pour justifier son renvoi à la case départ de ce même tribunal sous quelques mois: «*Et ce serait donc un gâchis des ressources judiciaires et de l'argent du contribuable.*» Mais les gorilles d'ICE ne l'auront pas entendu de cette oreille.

PRISONS PRIVÉES

De rares fois, le réseau informel de solidarités venu à la rescoufle en qualité d'«observateurs» parvient à s'opposer à l'interpellation, en agissant en bouclier humain, ou à encombrer suffisamment le passage pour confondre la surveillance d'agents disposant souvent d'un relais en civil dans la salle d'audience. Comme ce jeune homme, le tout dernier passé devant le juge cet après-midi-là, qui, après avoir somnolé toute la journée sur les bancs du tribunal, sut rallier un escalier en bout de couloir et en dévaler si vite les quatorze étages qu'il était déjà loin lorsque sa fuite fut apparue à l'escadron d'agents qui n'attendaient manifestement plus que de le cueillir pour boucler une journée bien remplie.

Plus tôt, on avait vu un homme haïtien, un couple de Vénézuéliens, une grand-mère jamaïcaine subir le même sort que Santiago, certains pour être relâchés quelques heures après, d'autres non. Et puis des Dominicains, des Sénégalais, des

LIBÉ.FR

A Los Angeles, les manifestations contre les rafles de sans-papiers se poursuivent malgré la répression. Les affrontements des premiers jours ont laissé place à des marches non violentes dans la deuxième ville des Etats-Unis, où Donald Trump a dépêché la garde nationale puis l'armée – décision finalement bloquée par un juge fédéral jeudi. Au fil des rues, drapeaux mexicains, guatémaltèques ou salvadoriens accompagnent les slogans contre la violente police de l'immigration ICE. Nos reportages au cœur des mobilisations à lire sur notre site.

Chinois, le plus souvent des personnes isolées, désempêtrées face à la complexité des procédures. Mais aussi des familles entières, dont on croise les proches attendant dehors en pleurs et en vain, tandis qu'ils s'évanouissent dans un trou noir adminis-

tratif, sans plus émettre de nouvelles pendant des heures, parfois des jours. Dès lors, la rumeur de ces disparitions conduit un nombre croissant de gens à se défausser devant leur convocation à une audience pourtant espérée de longue

date – au risque d'être éteintes tout espoir de régularisation, et devoir renoncer à toute vie aux Etats-Unis qui ne soit confinée dans la clandestinité. Comme cette femme que le pasteur Ruiz était venu accompagner à l'audience, et qui «n'a pas réussi à venir. Elle a fait une crise de panique en chemin.» «C'est très dur, prolonge une avocate chevronnée croisée au tribunal. Depuis mes débuts, on a toujours insisté pour que les gens se rendent à tout prix aux audiences, qu'ils ne laissent jamais leurs appréhensions les retenir, car les conséquences s'ils ne se présentent pas face au juge sont bien trop lourdes. Mais ce qui se passe dans ces tribunaux aujourd'hui est à la fois inédit et absolument

(1) Le prénom a été modifié.


colissimo

“

FIÈRE DE CÉLÉBRER LES 30 ANS DU E-COMMERCE AVEC COLISSIMO”



Véritable révolution dans les habitudes de consommation, l'e-commerce souffle ses 30 bougies. Chez Colissimo, nous soutenons le développement de petites et moyennes entreprises familiales, comme Jonak, qui sont devenues de grandes marques reconnues pour leur savoir-faire. Et nous serons toujours à leurs côtés, en France comme à l'international.

Lisa Nakam
Directrice associée de
JONAK
PARIS



LA POSTE
SOLUTIONS
BUSINESS

La Poste - SA au capital de 5 857 785 892 € - 356 000 000 RCS Paris.
Siège social : 9, rue du Colonel-Pierre-Avia - 75015 Paris. Crédit photo : Roman Jehanno - 03/2025



LIBÉ.FR

L'affaire Dreyfus au cœur d'un bras de fer militaro-mémoriel entre l'Elysée et le Parlement

La présidence voit d'un mauvais œil la proposition de loi portée par Gabriel Attal élevant l'officier, faussement accusé de trahison, au rang de «général de brigade». Voté début juin à l'Assemblée, le texte doit maintenant être débattu par les sénateurs. Son avenir est incertain.

PHOTO LUDOVIC MARIN. AFP

Sommet sur l'océan: une déclaration signée mais rien de concret

La conférence des Nations unies sur l'océan s'est achevée vendredi à Nice avec, à la clé, beaucoup d'engagements mais sans objectif chiffré. L'avancée majeure concerne la ratification du traité sur la haute mer par plus de 50 pays.

Par
JULIE RENSON MIQUEL

«Amis à mal dans les enceintes onusiennes et où la science fait l'objet d'un déni d'un certain nombre de grands Etats, nous avons voulu à Nice [...] tenter le pari d'un changement transformateur», a lancé l'ambassadeur français des pôles et océans, Olivier Poivre d'Arvor, en clôture du sommet des Nations unies sur l'océan (Unoc) vendredi. Depuis lundi, 64 chefs d'Etats et 174 délégations se sont réunis sur la Côte d'Azur pour se pencher sur la protection des écosystèmes marins et la résilience des populations qui en dépendent.

«Vains». Ce grand raout se termine par la signature d'une déclaration de Nice sans objectif chiffré, «discutée assez durement, dans un contexte tendu aux Nations unies» en amont de l'Unoc, précise l'ambassadeur tricolore. Le tout, assorti d'un texte recensant les engagements pris durant la semaine et sur lequel «la société civile va pouvoir s'appuyer pour exercer une pression légitime sur les gouvernements afin qu'ils rendent des comptes», analyse Julien Rochette, directeur du programme Océan de l'Institut du développement durable et des

relations internationales (Iddri).

L'avancée majeure de cet Unoc concerne le traité sur la haute mer, dit «BBNJ», ratifié par une cinquantaine de pays, auxquels s'ajouteront une quinzaine d'autres d'ici septembre. Ce qui devrait permettre une entrée en vigueur en 2026 de cet accord destiné à mieux protéger les eaux internationales (au-delà de 370,4 km des côtes). «C'est une victoire considérable, c'est très difficile de travailler sur l'océan quand les Etats-Unis [première puissance maritime, ndlr] sont aussi peu partis prenantes», estime Poivre d'Arvor. De quoi permettre de «convoquer la COP1 de l'océan [sur la haute mer] probablement à l'automne 2026 à New York [au siège des Nations Unies]».

«Nous avons entendu beaucoup de belles paroles ici à Nice, mais elles doivent se transformer en actions», lance la cheffe de délégation de Greenpeace International à l'Unoc, Megan Randles. Saluant les avancées sur le BBNJ, elle estime toutefois ces progrès «vains», peu d'engagements «plus tangibles» ayant été pris «pour mettre un terme à l'exploitation minière des fonds marins».

Malgré les discours engagés des présidents Macron et Lula et du secrétaire de l'ONU, António Guterres, seuls cinq pays (Luxembourg, Slovénie, îles Marshall, Chypre et Lettonie) ont rejoint ces derniers jours les 32 Etats en faveur d'un moratoire sur l'exploitation minière des fonds marins. Les membres de cette coalition minoritaire — l'Autorité internationale des fonds marins (AIFM) représente 169 pays — comptent s'opposer en l'état à l'adoption du code minier discuté depuis des années. Ce dernier n'est «pas assez robuste», justifie Poivre d'Arvor. Or, tant que ce code minier n'est

pas acté, l'exploitation commerciale des fonds marins ne peut débuter, en accord avec le droit international.

Invisibilisation. De la Colombie aux Samoa, en passant par le Royaume-Uni, le Portugal, la Grèce ou la Polynésie, plusieurs pays ont annoncé la création d'aires marines protégées (AMP) — ou un renforcement de celles existantes — via notamment l'interdiction du chalutage de fond, pratique très destructrice pour la biodiversité. Ainsi, le globe devrait être couvert d'environ 11% d'AMP après l'Unoc, contre 8,4% avant. Encore loin de l'objectif de 30% d'ici 2030 acté lors de la COP15 à Montréal, en 2022. La France, très attendue sur ce sujet, a déçu ONG et scientifiques par la faiblesse de son «plan fonds marins» dans les eaux hexagonales. Face à l'annonce forte du président de la Polynésie française, Moetai Brotherson, qui compte créer la plus grande aire marine protégée du monde (quasi 5 millions de km², dont près de 1 million en protection stricte, le plus haut niveau), la feuille de route de protection en métropole fait pâle figure en se contentant d'interdire le chalutage de fond dans 4% de ses eaux. De plus, les zones ciblées seraient déjà, en grande partie, interdites au chalutage de fond, selon les ONG.

Olivier Le Nézet, président du Comité national des pêches maritimes et des élevages marins, s'est dit, lui, satisfait des annonces tricolores



Lundi au sommet sur l'océan à Nice. PHOTO ARIE BOTBOL. HANS LUCAS. AFP

sur les AMP. «L'approche au cas par cas défendue par la France et l'Union européenne va dans le bon sens», estime celui qui est aussi à la tête du port de Lorient (Morbihan).

Autre point noir du sommet, l'absence totale de mention des énergies fossiles dans les textes finaux. Seule la décarbonation du transport mari-

time — responsable de 3% des émissions de gaz à effet de serre — d'ici 2050 est mentionnée, conséquence du système mondial de tarification du carbone voté en avril par l'Organisation maritime internationale. «Ce n'était pas l'objet de l'Unoc», balaye Olivier Poivre d'Arvor. Qui pointe les limites juridiques du sommet, dont le cadre n'est pas contraignant, et renvoie la balle à la COP30 climat de cet automne, au Brésil, où un «grand moment» sur l'océan sera organisé. Cette invisibilisation des fossiles, pourtant au cœur du réchauffement et de l'acidification de l'océan, n'est «pas surprenante» pour Julien

Rochette: «Elles cristallisent déjà les tensions dans les négociations climat.»

Désormais, les «signaux assez clairs» envoyés à Nice doivent se traduire dans les enceintes intergouvernementales compétentes, pointe le juriste de l'Iddri, en référence aux négociations sur un traité plastique qui reprennent en août à Genève, aux prochaines sessions de l'AIFM en juillet ou aux accords sur la pêche illégale de l'OMC. A défaut d'actes ambitieux, l'Unoc aura néanmoins permis de «concentrer l'attention politique et publique, observe Julien Rochette, et de susciter une émulation entre Etats». ◀

«La société civile va pouvoir [...] exercer une pression légitime sur les gouvernements afin qu'ils rendent des comptes.»

Julien Rochette

directeur du programme Océan de l'Iddri



LIBÉ.FR

La Thaïlande se rêve en leader asiatique du tourisme LGBT

Avec la légalisation du mariage pour les couples de même sexe en janvier, une première en Asie du Sud-Est, le gouvernement thaïlandais espère attirer de plus en plus de visiteurs LGBT, notamment avec des cérémonies bon marché. Mais alors que les Thaïlandais LGBT sont encore la cible de nombreuses discriminations, certains craignent un «pinkwashing». PHOTO AFP

Trains : la compagnie Trenitalia met son Paris-Marseille sur les rails

On dirait un jouet avec sa couleur rouge vif, mais c'est un vrai train grandeur nature, sagement garé sur la voie N de la gare Saint-Charles de Marseille, qui accueille les voyageurs du jour, des huiles italiennes et nationales. Les vrais usagers n'emprunteront eux la ligne qu'à partir de ce dimanche, premier départ à 5h54 de la gare de Lyon à Paris direction Lyon, puis Avignon et Aix avant l'arrivée à 9h15 à Marseille. Vendredi, le PDG France de la compagnie Trenitalia, Marco Caposciutti, est venu couper le ruban pour marquer l'arrivée de l'opérateur sur cette liaison hautement stratégique, jusqu'ici terrain de chasse exclusif de la SNCF.

Depuis la libéralisation des lignes à grande vitesse en France fin 2020, c'est la deuxième liaison strictement hexagonale ouverte par la compagnie italienne, principal concurrent du Français sur ses terres. La première, un Paris-Lyon - tirant jusqu'à Milan - ouvert en 2021, a semble-t-il tenu ses promesses, Trenitalia annonçant une croissance «de près de 40 %» du nombre de ses voyageurs entre 2023 et 2024. Pour le Paris-Marseille, quatre allers-retours du Frecciarossa (l'équivalent italien du TGV) sont pour l'heure affichés, qui s'ajoutent donc à la vingtaine déjà proposée par la SNCF sur cette ligne très rentable. Trenitalia a également annoncé son intention de se lancer, d'ici 2029, sur un Paris-Londres, autre axe très fréquenté.

Les Italiens ne sont pas les seuls à guigner le gâteau français : outre l'espagnol Renfe, plusieurs acteurs privés prévoient de se lancer. «Chacun de ces trains nous rapporte de l'argent pour moderniser notre réseau national», applaudit Matthieu Chabanel, patron de la SNCF Réseaux. Côté portefeuille, les billets ont été mis en vente à partir de 27 euros, soit légèrement en dessous du prix d'appel de la SNCF pour un TGV Inoui. Mais le tarif varie fortement en fonction de la date et des prestations. Le voyageur a le choix entre trois classes de

confort. La «standard», l'équivalent de la deuxième classe en TGV Inoui, avec siège en cuir et wifi gratuit. La «business» (à partir de 37 euros), qui donne droit à deux boissons et une collation. Et l'«executive», avec une salle de meeting qui dispose d'un écran pour projeter ses PowerPoints, d'un placard avec cintres pour les vestes de costard et même une cireuse à chaussures. Le tout à partir de 180 euros. L'objectif de Trenitalia pour cette première année est de remplir les trains entre 50 et 60%, soit 1 million de voyageurs espérés.

STÉPHANIE HAROUNYAN

Correspondante à Marseille
A lire en intégralité sur Libé.fr.

652

C'est le nombre de mouvements politiques enregistrés en France en 2025, d'après les chiffres communiqués à *Chez Pol* par la Commission nationale des comptes de campagne et des financements politiques (CNCCFP), soit 58 de plus que l'an dernier. Outre les grands noms comme le Parti socialiste, le Rassemblement national ou La France insoumise, il existe en effet une myriade de micropartis, notamment ceux fondés spécifiquement pour les municipales ou les législatives - et qui commencent souvent par «*Les Amis de*». A titre de comparaison, à la création de la CNCCFP, en 1990, il n'y en avait que 23.

Fraude fiscale Tracfin bat son record de déclarations de soupçons

L'organisme de Bercy chargé d'accueillir et traiter les déclarations de soupçons, principalement en matière de blanchiment, de fraude, plus rarement sur le financement du terrorisme, a publié vendredi son bilan annuel pour l'exercice 2024. Pour la première fois, le cap des 200 000 déclarations a été franchi. Le service de renseignement se félicite de l'écoute des banques, mais blâme le foot-business, éternel dernier de la classe. En queue de classement, on retrouve également les 75 000 avocats. RENAUD LECADRE

A lire en intégralité sur Libé.fr.



Paris Pour la baignade dans la Seine, il faudra passer un test de natation

Pour les plus aventuriers d'entre vous souhaitant goûter la douceur de la Seine cet été, n'espérez pas y plonger la tête la première sans formalités. Les trois sites de baignade parisiens ouverts du 5 juillet au 31 août seront étroitement surveillés : tous les nageurs devront passer un test préalable, ont annoncé vendredi la mairie de Paris et la Fédération française de natation (FFN). Les 27 maîtres-nageurs déployés sur les différentes zones seront chargés d'évaluer si chaque futur baigneur «est suffisamment à l'aise dans l'eau». PHOTO DENIS ALLARD



Près de 1500 personnes défilent à Nogent en mémoire de Mélanie G.

A 18 heures vendredi, le cortège s'est élancé depuis le collège Françoise-Dolto de Nogent (Haute-Marne), où travaillait Mélanie G., surveillante tuée à coups de couteau trois jours plus tôt

- meurtre pour lequel un élève de 14 ans a été mis en examen. Dans un message diffusé sur Facebook, la mairie avait invité les quelque 1500 participants à porter des vêtements colorés pour

«symboliser la joie de vivre de Mélanie». Beaucoup ont choisi de se vêtir d'un tee-shirt blanc sur lequel était imprimé le visage de la femme de 31 ans, sourire aux lèvres. La commune avait

également appelé les présents à s'abstenir de toute marque d'appartenance ou de revendication politique. PHOTO F. NASCIMBENI. AFP
Retrouvez le reportage de notre envoyée spéciale sur Libération.fr.

Amandine Buchard

La judoka veut transformer l'essai

L'athlète de 29 ans au parcours bosselé espère glaner, ce samedi, son premier or aux Mondiaux de judo, à Budapest. Avant les JO de Los Angeles, où elle rêve de se qualifier sur les tatamis... et en rugby à VII.

PROFIL

Par
ANTHONY DIAO

Si le bonheur se reconnaît au bruit qu'il fait quand il s'en va, alors il faudra un jour prêter l'oreille à ce que racontent les années Buchard. Une empreinte XXL en pointure 38, creusée depuis douze bonnes saisons par un concentré de vies et de tatouages d'1,60 m pour 52 kg. Une aura à l'abri des ombres tutélaires d'un Teddy Riner ou d'une Clarisse Agbegnenou. Championne de France senior à 17 ans, médaillée européenne à 18, médaillée mondiale à 19, Amandine Buchard soufflera le 12 juillet ses 30 bougies avec autant de balafrés au corps que d'envies au cœur, et vice-versa.

Sa trajectoire est une succession d'émotions extrêmes, allant du septième ciel au trente-sixième dessous. Au strict plan comptable, le diamant découvert à Noisy-le-Sec (Seine-Saint-Denis) puis poli aux pôles de Brétigny (Essonne) et d'Orléans est du genre rentable. Deux qualifications aux JO pour deux médailles individuelles et deux titres par équipes mixtes. Sept sélections aux Europe pour cinq podiums dont deux titres. Neuf participations aux Mondiaux pour cinq médailles, toutes en bronze. «*Si la vraie médaille d'or, elle est là, dans cette constance, dans l'excellence,*

salue l'entraîneur allemand Marko Spittka. Je ne crois pas que les gens se rendent compte.» Aux Jeux de Paris, cet ancien médaillé olympique et mondial coache la numéro 1 mondiale du moment, l'Ouzbèke Diyora Keldiyorova, tombeuse en demies de Buchard et championne olympique à l'arrivée – en pause maternité depuis. «*Je savais que la Française avait une histoire compliquée avec les JO. Comme Diyora l'avait "débarrassée" de la Japonaise Abe plus tôt dans la journée, nous savions que Buchard se retrouvait favorite face à son public. Dès la chambre d'appel nous l'avons sentie nerveuse. Appuyer dessus faisait partie de notre stratégie.»*

DOIGT POINTÉ VERS LE CIEL
L'histoire est effectivement «compliquée». Lorsqu'elle déboule au début de l'olympiade de Rio, Buchard est encore une crevette de -48 kg. Au sortir de l'été 2014, elle claque à un mois d'intervalle un premier bronze mondial senior et le titre mondial junior, dans la catégorie de poids supérieure qui plus est. Problème: le yo-yo entre deux catégories de poids n'est jamais anodin à cet âge-là. Entre mai 2015 et février 2016, Buchard va rater trois pesées en compétition. Sur le papier, c'est une faute professionnelle. Dans la réalité physiologique et mentale du sport de haut niveau, les warnings virent au fluo.

«*Je m'entraînais en sudisette [vêtements de sudation, afin d'éliminer davantage de masse, ndlr], enchaînais avec des bains brûlants, des footings, des saunas. Je mangeais une salade et ne buvais plus qu'un capuchon d'eau, et rebolote le lendemain*», nous confie-t-elle à l'époque, joues creusées et teint de sortie de mitard.

Malgré l'entêtement du staff à la faire rentrer dans la case 48 du tableau Excel des JO, le corps ne veut plus, ne peut plus. Le 25 mars 2016, Buchard arrête le massacre. Rio se fera sans elle, tant pis. Sa psychologue Meriem Salmi est catégorique: «*C'est l'Espagne ou la psychiatrie.*» L'Espagne ? Son cœur a une âme sœur à Valence depuis quelques mois. La troisième ville du pays est aussi le fief de Sugoi Uriarte. Avec sa compagne Laura Gomez, l'ancien champion d'Europe vient d'ouvrir une auberge espagnole pour judokas, qui accueille les (nombreux) «sans-dojos-fixes» du circuit, ces «petites» nations souvent composées d'une ou deux entités. C'est ici que Buchard ensoleille sa dépression cet été-là, avec le soutien indéfectible du RSC Champigny, son club d'alors. Revancharde car l'épreuve a ébranlé jusqu'à sa fibre patriotique, elle envisage même de prendre la nationalité de ses hôtes. Puis se ravise, consciente des potentiels bâtons administratifs

dans les roues. Elle préfère «*attendre et voir*». Bien lui en prend. A l'automne 2016, son retour aux affaires en -52 kg est tonitruant. Médaillée à chacune de ses sorties, elle doit cependant attendre les Mondiaux de Bakou, en septembre 2018, pour retrouver enfin un podium d'envergure, quatre ans après le premier. Cet été-là, elle épouse aussi une ancienne rivale allemande. Ce coming out –qui sera suivi, en 2021, par une participation, avec cinq autres champions, au documentaire sur le tabou de l'homosexualité dans le sport, *Faut qu'on parle*, l'éloigne de sa mère. Il s'ajoute à un non-dit douloureux entre elles depuis ce tragique soir de ses 13 ans où son père se tord la cheville à l'entraînement puis, hospitalisé, réagit mal à un anticoagulant et multiplie les complications. Il en mourra. «*Est-ce qu'elle m'en a voulu parce que c'était pour en faire avec moi qu'il s'était mis au judo ? Peut-être. Toujours est-il que dès cette*

époque-là c'est devenu compliqué entre nous», nous confiait récemment celle qui, depuis, célèbre chaque médaille un doigt pointé vers le ciel. D'où une adolescence en quête de figures de substitution, davantage portée sur les liens du sens que sur ceux du sang: «*Au moment où j'avais le plus besoin de mes parents, je n'ai eu ni l'un ni l'autre. Ou plutôt j'en avais un absent et l'autre qui me reprochait cette absence.*»

LE LIÈVRE DE LA FABLE

Numéro 1 mondiale, vainqueur de l'invincible Uta Abe en décembre 2019 au Grand Chelem d'Osaka, elle attend ses premiers «vrais» JO avec l'appétit d'un diable de Tasmanie. Las, le confinement tombe. «*J'ai cru que j'étais maudite, que les Jeux ne voulaient pas de moi.*» Insomniante, hypocondriaque, elle se concentre sur ses études et à peine déconfinée, elle s'engloutit un Grand Chelem, les Masters et les Europe. Aux Jeux de Tokyo, seule Uta





Amandine Buchard
en 2022 à Paris.

PHOTO SIMONE PEROLARI.
LEEXTRA. OPALÉ PHOTO

carnet

DÉCÈS

Paris (75)

Jean-Charles,
Marie-Anne et Gabrielle,
ses enfants,
Maud, Clara, Théodore,
Émile,
Raphaël, Octavio,
Amanda et Antonin,
ses petits-enfants,
Benjamin, son
arrière-petit-fils,

ont l'immense tristesse
de faire part du décès de

M. Bernard SARRAZIN

survenu le mardi 10 juin
2025, à Paris,
à l'âge de 92 ans.

Ses obsèques seront
célébrées en l'église
Saint-Roch, à Paris (01),
le mardi 17 juin 2025,
à 10H00.

Une messe et l'inhumation
auront lieu
en Corse à Campile,
le mercredi 18 juin 2025,
à 16H00.

Agrégé de lettres classiques,
spécialiste de Léon Bloy
et de l'humour fumiste,
auteur
de « le rire et le sacré »
Bernard Sarrasin
s'était engagé dans plusieurs
associations
dont Aux captifs
la libération, Les morts
de la rue, la Bagagerie,
Association
des Anciens Appelés
en Algérie et leurs ami.e.s.
Contre la Guerre,
et fut membre
de la Communauté
Catholique
de la Cité internationale.

Cet avis de décès fait office
de faire-part.

Libération

Vous organisez
un colloque,
un séminaire,
une conférence..

Contactez-nous

Réservations et insertions
la veille de 9h à 10h pour
une parution le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne
Forfait 10 lignes :
153 € TTC pour une parution
15,30 € TTC la ligne suppl.
abonnée et associations : -10 %

Tél. 01 87 39 80 00

Vous pouvez nous faire parvenir
vos textes par e-mail :
carnet-libre@teamedia.fr

Abe, en mission quasi mystique pour un doublé d'anthologie le même jour avec son frère Hifumi, parvient à la dompter en finale. L'olympiade de Paris ? Elle l'attaque dans la foulée, dès l'automne 2021, assumant «une sensation de vide à combler». Mauvais calcul. Tel le lièvre de la fable, elle grince bientôt du dos et donne de sérieux signes de saturation au sortir de son second titre européen, en novembre 2023 à Montpellier. «J'ai traversé cette journée avec zéro plaisir et le sentiment d'être spectatrice.» A neuf mois des Jeux, ce complexe de la valeur sûre l'étouffe. Elle breake. Troque le «je» pour le jeu. S'épanouit au five, au squash ou à la natation. Surtout, celle que ses amies d'enfance surnomment «Huche la buche» en raison de son goût pour les charges dans le plexus, renoue avec ses premiers amours rugbystiques. Aux Jeux de Paris, sa troisième place valide un seuil en dessous duquel elle ne descend plus, mais pointe aussi

un plafond de verre. «Il lui a manqué d'être totalement libérée de toute obligation de résultat, d'être totalement elle-même», estime Christophe Massina, sur la chaise de coach ce jour-là. «Qu'un potentiel comme le sien arrive sur ses 30 ans sans jamais avoir disputé de finale mondiale nous oblige, nous, Fédération, à nous remettre en question. Que lui a-t-il manqué jusqu'ici ? Qu'avons-nous raté, nous, à notre niveau ?» Le constat émane de la manager de l'équipe de France, Frédérique Jossinet.

ANTOINE DUPONT AU JUDO
Mais il y a cette soupape rugby, que sa psy et son préparateur mental appellent son «activité ressource». Une semaine après la fin des Jeux, elle officialise un pari fou : viser Los Angeles dans les deux disciplines. «C'est comme voir Antoine Dupont au judo», compare le journaliste Jean-Michel Rascol au micro de RTL. Si un Marko Spittka reste

sceptique – «à courir trop de lièvres à la fois, on risque de n'en attraper aucun» –, une ancienne rivale comme l'ex-numéro 1 mondiale roumaine Andreea Chitu veut y croire : «Son esprit sera occupé à chercher des solutions dans les deux sports, c'est toujours ça de moins à gagner sur la pression des résultats. Elle a juste à savourer le défi.» Idem pour l'Argentine Paula Pareto, championne olympique à Rio et médecin à la ville, qui diagnostique : «Tout ce qui fait du bien à la tête est positif pour le corps.»

Le PSG Judo, son employeur depuis 2021, craint trop la blessure pour la suivre sur ce pari. Le Stade français la signe pour les deux sports, lui permettant une montée en puissance à VII en alternant entre le club partenaire de Noisy-le-Grand-Marne-la-Vallée (fédérale 2) et les Pink Rockets (élite 2). «Notre rôle est de l'accompagner au mieux, de façon pragmatique, coordonnée et sereine, poursuit Jossinet. Nous

nous sommes calés sur ses besoins, ses manques et la planification globale. Chacun met de l'intelligence et de la communication pour faire en sorte que les échéances ne se télescopent pas. Amandine semble aujourd'hui bien dans ses pompes. Elle a même pris en maturité et ce n'est pas seulement lié à son âge.» Vainqueure des Grands Chelems de Géorgie et du Tadjikistan pour sa reprise au printemps, Buchard tique face à la stratégie fédérale de ne pas la sélectionner aux championnats d'Europe d'avril. «Nous lui faisons confiance, assume Jossinet. En retour elle doit nous faire confiance lorsque nous essayons une programmation nouvelle pour franchir les paliers qui lui restent.» Il faudra au moins ça. Le tirage au sort des Mondiaux de Budapest a parlé. Ce samedi, sauf imprévu, Amandine Buchard et la quadruple lauréate, Uta Abe, se rencontreront dès les huitièmes de finale – ça tombe bien : les chocs, elle connaît. ♦



LIBÉ.FR

24 Heures du Mans : montagne économique, «gouffre écologique»

La mythique course automobile, dont l'édition 2025 démarre ce samedi, est un pilier financier de la région. Certains dénoncent néanmoins une aberration environnementale, point de ralliement de touristes étrangers et culte des voitures surperformantes.

PHOTO ALESSIO MORGSESE. NURPHOTO. AFP

La Coupe du monde des clubs de foot nouvelle version à l'épreuve du réel

Ce samedi démarre la compétition dans une version remaniée par la Fifa, avec 32 équipes et un joli pactole à la clé. Mais aussi plus de matchs pour des joueurs déjà physiquement malmenés.

Par
ROMAIN MÉTAIRIE

«Une nouvelle ère pour le football», vante, ni plus ni moins, Gianni Infantino en évoquant sa dernière lubie: la Coupe du monde des clubs. Le patron de la Fifa est à l'origine de cette compétition revisitée, qui passe cette année de 7 à 32 clubs. Et sûrement à 48 pour la prochaine édition, si la présente se déroule comme souhaité. Avec toujours plus d'argent en jeu, et toujours moins de repos pour les stars des grosses écuries, qui voient leur trêve estivale réduite à peau de chagrin. Libé fait le tour des enjeux autour de ce Mondial.

A quoi ressemble la compétition ?

Jusqu'à maintenant, du moins dans sa version la plus récente, la Coupe du monde des clubs se déroulait en fin d'année sous forme d'un mini-tournoi où participait un représentant de chacune des confédérations régionales, soit sept clubs. Cette fois, c'est peu ou prou le format qui prévaut pour la Coupe du monde des nations: une épreuve désormais quadriennale à 32 équipes, réparties en huit groupes de quatre, suivie d'une phase finale classique, à élimination directe. Le tout sur un mois, du 15 juin au 13 juillet.

Douze formations européennes, six sud-américaines, cinq de la Concacaf (Confédération d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et des Caraïbes), quatre asiatiques, quatre africaines et une d'Océanie font partie des qualifiées. Parmi elles, une



Au MetLife Stadium dans le New Jersey, où s'affrontent São Paulo et Porto ce dimanche. PHOTO SUSANA VERA. REUTERS

seule française: le PSG, tout frais champion d'Europe. On retrouve aussi l'Inter Milan, le Real Madrid, l'Atlético Madrid, Manchester City, la Juventus, le Bayern Munich, ou l'Inter Miami, club de Messi et représentant du pays hôte.

Comment les Etats-Unis s'apprêtent-ils à accueillir l'événement ?

Un an avant le Mondial 2026, et trois avant les JO de Los Angeles, le pays sera scruté sur sa gestion de l'événement, qui fera office de test. D'autant que le rendez-vous s'apprête à démarrer alors que le pays vacille: d'importantes manifestations se déroulent contre la politique migratoire de Trump. L'armée a été déployée à Los Angeles, où un couvre-feu a été imposé. Et c'est là qu'évo-

luerai le PSG au premier tour. «Nous sommes très attentifs aux questions de sécurité», a voulu rassurer Infantino.

Pourquoi certaines voix s'élèvent-elles contre le tournoi ?

Un mois de compétition, ça n'est pas rien à caler dans un calendrier déjà surchargé. Prenez le PSG: la finale de la Ligue des champions a eu lieu le 31 mai. Puis certains ont enchaîné avec la «fenêtre» dédiée aux équipes nationales (du 2 au 10 juin). Et déjà l'escouade de Dembélé et des Portugais Vitinha et Nuno Mendes, vainqueurs le 8 juin de la Ligue des nations, sont de nouveau sur le pont pour le dernier rendez-vous d'une saison interminable. Pour les finalistes, il faudra attendre le 13 juillet pour prendre des vacances.

Des cadences effrénées, dénoncées par les associations de joueurs, qui posent la question de la pertinence d'un tel tournoi. L'Association mondiale des ligues de football et le syndicat mondial des joueurs (Fifpro) ont déposé une plainte auprès de la Commission européenne contre la Fifa. «La sursaturation du calendrier met en péril la sécurité et le bien-être des footballeurs et menace la viabilité économique et sociale d'importantes compétitions nationales», justifie la Fifpro.

Comment la Fifa a-t-elle imposé sa nouvelle formule ?

Avec beaucoup d'argent. Dès son arrivée à la présidence en 2016, Infantino, soucieux d'augmenter les sources de revenus tout en étendant son influence sur le football de

clubs, a voulu voir plus grand. Encore fallait-il faire accepter le projet aux fédérations et aux grands clubs. La Fifa a donc mis 1 milliard de dollars (870 millions d'euros) sur la table, à laquelle s'ajoutent des primes de participation très alléchantes (jusqu'à 38 millions de dollars). Quant au club victorieux, il pourrait empocher près de 110 millions. Pas mal pour sept matchs. Pour comparaison, le PSG a touché 148,42 millions d'euros de l'UEFA pour ses 17 matchs de Ligue des champions.

Un milliard de dollars, c'est aussi le montant déboursé par DAZN, la plateforme de streaming britannique, qui a acquis les droits de la Coupe du monde des clubs. Longtemps en manque de sponsors et de diffuseurs, la Fifa a pu compter sur son rappro-

tement avec l'Arabie Saoudite, organisateur du Mondial 2034. Le fonds souverain saoudien est entré au capital de DAZN et a pu faciliter la signature du contrat.

Une Coupe à 48 équipes en 2029 ?

Si cette édition est un succès, la Fifa organisera une consultation pour ouvrir la compétition à 48 équipes, comme pour la prochaine Coupe du monde de football en 2026. Compte tenu des *prize money* et primes en tous genres que toucheront les engagés, l'instance est mise sous pression par les grosses écuries européennes, qui aimeraient faire partie de la fête. Et à moins que la Fifa ne lève son plafond de 12 participants européens, l'expansion est le seul moyen de garantir leur présence. ▶



Musée d'Archéologie nationale
Domaine national du château
de Saint-Germain-en-Laye

13 juin 2025 ▶
09 mars 2026

Les Maîtres du Feu

L'âge du Bronze en France
2300-800 av. J.-C.



Inrap⁺

Institut national
de recherches
archéologiques
préventives

MUSÉE
D'ARCHÉOLOGIE
NATIONALE
Domaine national du château
de Saint-Germain-en-Laye



IDÉES /

Le 1^{er} mai 1925, alors que Mussolini (1883-1945) était déjà au pouvoir, un groupe d'intellectuels italiens dénonça publiquement le régime fasciste dans une lettre ouverte. Les signataires - scientifiques, philosophes, écrivains et artistes - prirent position en faveur des principes essentiels d'une société libre : l'Etat de droit, la liberté individuelle, la pensée indépendante, la culture, l'art et la science. Le défi lancé - au péril de leur sécurité personnelle - à l'imposition brutale de l'idéologie fasciste prouva que s'opposer était non seulement possible, mais nécessaire. Aujourd'hui, cent ans plus tard, la menace fasciste ressurgit - et nous devons, à notre tour, faire preuve de ce courage et la défier à nouveau.

Le fascisme est né en Italie, il y a un siècle, marquant l'avènement des dictatures modernes. En quelques années, il s'est répandu à travers l'Europe et le monde, prenant des noms différents, mais des formes similaires. Partout où il a pris le pouvoir, il a sapé la séparation des pouvoirs au profit de l'autocratie, a réduit l'opposition au silence par la violence, a pris le contrôle de la presse, a bloqué les progrès des droits des femmes et a écrasé les luttes des travailleurs pour la justice économique.

POUR LA PROTECTION DES DROITS HUMAINS

Inévitablement, il a infiltré et a dénaturé toutes les institutions consacrées aux activités scientifiques, universitaires et culturelles. Son culte de la mort a exalté l'agression impérialiste et le racisme génocidaire, déclenchant la Seconde Guerre mondiale, la Shoah, la mort de dizaines de millions de personnes, et des crimes contre l'humanité. Dans le même temps, la résistance au fascisme et aux nombreuses idéologies fascistes a ouvert la voie à l'imagination de formes alternatives d'organisation sociale et de relations internationales. Le monde issu de la Seconde Guerre mondiale - avec la charte des Nations unies, la Déclaration universelle des droits de l'homme, les fondements théoriques de l'Union européenne, et les arguments juridiques contre le colonialisme - est resté marqué par de profondes inégalités. Il a néanmoins représenté une tentative décisive d'établir un ordre juridique international : une aspiration à la démocratie et à la paix mondiales, fondée sur la protection des droits humains universels - non seulement civils et politiques, mais aussi économiques, sociaux et culturels.

Le fascisme n'a jamais disparu, mais il a été tenu à distance pendant un certain temps. Cependant, ces deux dernières décennies, nous avons assisté à une nouvelle vague de mouvements d'extrême droite, affichant souvent des traits fascistes indéniables : attaques contre les normes et les institutions démocratiques, nationalisme revigoré empreint de rhétorique raciste, pulsions autoritaires, et agressions systématiques contre les droits de celles et ceux qui ne se conforment pas à une autorité traditionnelle artificielle, enracinée dans la normativité religieuse, sexuelle et de genre.

Ces mouvements ont refait surface à tra-

vers le monde, y compris dans les démocraties les plus anciennes, où le mécontentement face à l'incapacité politique à répondre aux inégalités croissantes et à l'exclusion sociale a été exploité par de nouvelles figures autoritaires. Fidèles au vieux scénario fasciste, sous couvert d'un mandat populaire illimité, ces figures saillent l'Etat de droit national et international, s'en prenant à l'indépendance de la justice, des médias, des institutions culturelles, de l'enseignement supérieur et de la science - allant jusqu'à tenter de détruire des données essentielles et des informations scientifiques. Elles fabriquent des «faits alternatifs», inventent des «ennemis intérieurs», et instrumentalisent les questions de sécurité pour consolider leur pouvoir et celui de l'élite ultrariche, en échangeant des priviléges contre la loyauté.

Aujourd'hui, ce processus s'accélère, tandis que le dissensus est de plus en plus réprimé par des détentions arbitraires, des menaces de violence, des expulsions et une campagne incessante de désinformation et de propagande, menée avec l'aide de magnats des médias traditionnels et sociaux - certains simplement complaisants, d'autres ouvertement enthousiastes du techno-fascisme.

LES DÉMOCRATIES POUR TOUS LES PROGRÈS

Les démocraties ne sont pas parfaites : elles sont vulnérables à la désinformation et ne sont pas encore suffisamment inclusives. Mais elles offrent, par nature, un terrain fertile au progrès intellectuel et culturel et ont donc toujours la capacité de s'améliorer. Dans les sociétés démocratiques, les droits humains et les libertés peuvent s'étendre, il est possible que les arts prospèrent, que les découvertes scientifiques se multiplient et que la connaissance progresse.

Elles garantissent la liberté de contester les idées et de remettre en question les structures de pouvoir, de proposer de nouvelles théories, même culturellement inconfortables - ce qui est essentiel à l'avancement de l'humanité. Les institutions démocratiques constituent le meilleur cadre pour lutter contre les injustices sociales, et la meilleure chance de réaliser les promesses de l'après-guerre : le droit au travail, à l'éducation, à la santé, à la sécurité sociale, à la participation à la vie culturelle et scientifique, ainsi que les droits collectifs des peuples au développement, à l'autodétermination et à la paix. Sans cela, l'humanité court à la stagnation, à l'aggravation des inégalités, à l'injustice et à la catastrophe - notamment face à la menace existentielle de l'urgence climatique, que la nouvelle vague fasciste nie tout net.

Dans notre monde hyperconnecté, la démocratie ne peut exister en vase clos. De même que les démocraties nationales ont besoin d'institutions solides, la coopération internationale repose sur la mise en œuvre effective des principes démocratiques et du multilatéralisme pour réguler les relations entre nations. Elle repose sur des processus multipartites pour permettre

Manifeste contre le fascisme

«Nous appelons toutes celles et ceux qui croient en la démocratie à agir»

Il y a un siècle, chercheurs et écrivains s'opposaient à la menace fasciste de Mussolini. Cent ans plus tard, face à une nouvelle vague d'extrême droite, un collectif - dont Timothy Snyder, Carol Gilligan, Dominique Schnapper, Axel Honneth - alerte : il faut refuser toute soumission, soutenir les faits et les preuves, cultiver l'esprit critique.

Par
400 INTELLECTUELS INTERNATIONAUX



HUGUES MICOL

un fonctionnement sain de la société. L'Etat de droit doit dépasser les frontières, en assurant le respect des traités internationaux, des conventions sur les droits humains et des accords de paix.

Si les structures actuelles de gouvernance mondiale et les institutions internationales doivent être améliorées, leur démantèlement au profit d'un monde régi par la force brute, la logique transactionnelle et la puissance militaire constitue un retour à une ère de colonialisme, de souffrance et de destruction. Comme en 1925, nous – scientifiques, philosophes, écrivains, artistes et citoyens du monde – avons la responsabilité de dénoncer et de résister à la résurgence du fascisme sous toutes ses formes.

Nous appelons toutes celles et ceux qui

croient en la démocratie à agir :

- Défendez les institutions démocratiques, culturelles et éducatives ; dénoncez les abus faits aux principes démocratiques et

aux droits humains ; refusez toute soumission préventive.

– Participez à des actions collectives, localement et à l'échelle internationale ; boykottez, faites grève lorsque cela est possible ; rendez la résistance impossible à ignorer et coûteuse à réprimer.

– Soutenez les faits et les preuves ; cultivez l'esprit critique et engagez le dialogue avec vos communautés sur cette base. C'est une lutte permanente. Que nos voix, notre travail et nos principes soient un rempart contre l'autoritarisme ! Que ce message soit une déclaration renouvelée de défi ! ◀

Tribune publiée simultanément dans *Libération* et les médias suivants :

La Repubblica (Italie), *The Guardian* (Royaume-Uni), *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (Allemagne), *Scroll.in* (Inde), *Clarín* (Argentine), *Folha de S.Paulo* (Brésil), *Australian Financial Review* (Australie).

Parmi les 400 signataires :

31 Prix Nobel : Sir Richard J. Roberts (Etats-Unis), Leland Hartwell (Etats-Unis), Paul Nurse (Royaume-Uni), Barry James Marshall (Australie), Craig C. Mello (Etats-Unis), Mario R. Capecchi (Etats-Unis), Jack W. Szostak (Etats-Unis), Edvard I. Moser (Norvège), May-Britt Moser (Norvège), Sir Peter J. Ratcliffe (Royaume-Uni), Charles Rice (Etats-Unis), Harvey James Alter (Etats-Unis), Victor Ambros (Etats-Unis), Gary Ruvkun (Etats-Unis), Wolfgang Ketterle (Etats-Unis), Anthony James Leggett (Etats-Unis), John C. Mather (Etats-Unis), Brian P. Schmidt (Australie), François Englert (Belgique), Michel Mayor (Suisse), Takaaki Kajita (Japon), Giorgio Parisi (Italie), Pierre Agostini (Etats-Unis), Jean-Pierre Sauvage (France), Joachim Frank (Etats-Unis), Eric Maskin (Etats-Unis), Roger B. Myerson (Etats-Unis), Alvin E. Roth (Etats-Unis), Lars Peter Hansen (Etats-Unis), Sir Oliver Hart (Etats-Unis), Daron Acemoglu (Etats-Unis).

6 prix Pulitzer (Etats-Unis) : Garry Wills, David Levering Lewis, David Barstow, Heather Ann Thompson, David Blight, Nicole Eustace. **6 médailles CNRS (France) :** Jean Jouzel, Claire Voisin, Philippe Descola, Barbara Cassin, Valérie Masson-Delmotte, Marc Mézard.

Et aussi : Achille Mbembe, Timothy Snyder, Enzo Traverso, Avital Ronell, Axel Honneth, Simona Forti, Steven Pinker, Carol Gilligan, Elisabeth Roudinesco, Sandra Laugier, Michela Marzano, Michel Wieviorka, Dominique Schnapper, Philippe Corcuff...

IDEES/



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Un héritage lourd comme le Ritz

Bon, d'accord, la planète et son économie sont salopées. Mais qui sait si les générations futures ne s'en accommoderont pas aussi bien que les précédentes ?

Si j'ai bien compris, il y a du boulot. Malgré notre Himalaya de difficultés, on n'a pas le monopole du fiasco. Gaza, la Californie, les océans, la dette, Donald Trump, l'Ukraine, la guerre partout, la paix nulle part, on ne sait plus où donner de la catastrophe. On est, certes, bien obligés d'admettre qu'on n'est pas les plus mal

lotis, il n'empêche que la barque se charge dangereusement et l'avenir n'a plus trop la cote, pour un peu on y irait à reculons. Se réarmer, soit, mais se réarmer de courage ? Il ne faut pas trop nous en demander. On se sent peut-être un peu responsables, mais on a du mal à se sentir coupables, c'est arrivé à l'insu de notre plein gré, on ne pouvait pas

se douter que le pain qu'on mangeait était si blanc, on n'avait pas le sentiment de faire la java. Et voilà que la dette présente la facture. Mais un pays qui paie sa dette s'appauvrit. Peut-être que la conclusion à tirer est qu'on est incompté : en matière de savoir-vivre, on ne connaît que la politesse, et encore.

Vaccin mille en un. Mais il semble qu'on ne sache plus vivre qu'à crédit, ce qui est en effet plus confortable qu'à débit. Il y a bien les fameuses «générations futures» qui auront à rembourser cette dette sauf que, il faudrait savoir, si la planète devient invivable parce que là aussi la dette croît inéluctablement, viendra vite un moment où il n'y en aura plus, de générations futures. Alors, foutu pour foutu, ne gâchons pas nos dernières générations à pleurer.

Le problème, c'est que, sous Donald Trump, les Américains ne sont pas partis pour le trouver ni même le chercher, le multivaccin, le vaccin máximo, le vaccin mille en un, qui nous protégera d'un seul coup d'un seul du dérèglement climatique, de la pauvreté, de l'injustice, de la dette, de la guerre, de Donald Trump et de quelques maladies. Et quand bien même quelqu'un prétendrait l'avoir découvert, l'élixir miracle, il n'y aurait pas que les complotistes qui ne tiendraient pas volontairement la fesse pour se faire inoculer.

On blâme l'incompétence des politiques qui nous gouvernent (et de ceux qui ne nous gouvernent pas ou pas encore), il faut reconnaître que si on avait à la payer maintenant, la dette, rubis sur l'ongle, avec larmes et sueur, s'il fallait faire plus que jeter le pa-

pier dans la poubelle papier et le plastique réutilisé jusqu'à plus soif dans la poubelle plastique, s'il fallait travailler jusqu'à 100 ans et accepter de partager avec tous les réfugiés du monde...

Tunnel de l'impasse. Eh bien, on a beau aimer nos enfants et être prêts à se sacrifier pour les générations futures – en fait non, l'expérience montre que l'amour parental a de strictes limites. Et d'ailleurs on leur reconnaît plein de vertus, à ces générations futures, elles sont couvertes de talents, elles s'en sortiront et elles nous remercieront de les avoir empêchées de s'amollir dans les risibles 35 heures hebdomadaires et un confort immoral. Nos prétextes erreurs, c'est leur enseignement, notre contribution pédagogique.

L'accumulation de désastres ne serait pas loin de pousser certains au pessimisme. Que nenni. Avant, quand on avait un souhait, il fallait se tourner vers Dieu sans bien savoir comment on serait reçu. Aujourd'hui, on demande à l'IA, et la différence est qu'on a une réponse immédiate. Donc on ne change rien, le progrès est au coin du tunnel de l'impasse.

Ce sont les pessimistes radicaux qui feront une drôle de tête quand la dette aura disparu avec toutes les maladies et les guerres et tout et tout. «IA, vous qui êtes au cloud, faites que tout aille mieux». Le boulot, personne n'est forcée de se le taper soi-même, les générations décriées ont fait leur part en inventant l'IA. A moins, si j'ai bien compris, que l'intelligence artificielle soit la cerise sur le gâchis, une grosse connerie, la dernière pour la route vers le mur. ◀

HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE





Lors d'un rassemblement en soutien à l'occupation du théâtre national La Colline, après la pandémie de Covid-19. PHOTO XOSE BOUZAS. HANS LUCAS



ÉCRITURES

Par
LOLA LAFON Ecrivaine

L'étreinte pour salut

Les moins de 30 ans s'étreignent pour se saluer. Et si c'était un acte, une proposition : celle d'accueillir l'autre, de s'allier, de faire bloc ? Un antidote à la tentation du désespoir.

Cette chronique est dédiée à ces inconnu·e·s que je croise quotidiennement, à ces jeunes adultes, presque encore adolescent·e·s, des silhouettes entraperçues au gré d'une rue, sur un quai de métro, à la terrasse d'un café.

Qu'ils le sachent : ces temps-ci, ils sont un antidote à la tentation du désespoir, de l'affaissement, d'un accablant sentiment de *no future*. Et ça n'est pas leur jeunesse que je

leur envie, mais une façon d'être, un geste qu'ils et elles échangent. Si nos parents se seraient la main quand ils se retrouvaient entre ami·e·s, si nous nous sommes plié·e·s à la cérémonie de la bise, les moins de 30 ans, eux, s'étreignent pour se saluer.

Regardez-les : les voilà qui s'ouvrent les bras, qui se serrent les uns contre les autres dans un bref corps à corps, mettant fin à cette virilité surjouée des hommes qui

ne s'autorisent, pour se dire bonjour, que la bourrade, la tape sur l'épaule, ceux qui ne parviennent à montrer leur affection qu'en simulant le combat. On me dira que cet usage nouveau n'est qu'une importation étasunienne, où on se «hug» à tout va; peut-être, mais j'aime croire que s'étreindre est un acte, une proposition : celle d'accueillir l'autre, de le reconnaître proche sans forcément le connaître, de commencer par baisser les armes, avant toute chose.

La douceur de l'étreinte modifie, l'air de rien, notre décor quotidien, elle y insuffle la possibilité d'un aveu : celui du besoin de tendresse. Se serrer fort les uns contre les autres comme on s'encourage avant une épreuve, se prendre dans les bras comme on se console de grandir dans ce monde-là, un monde décousu, vociférant, indifférent.

On imagine les jeunes personnes de la Génération Z dévorées par leur téléphone portable ? Dans une étude menée en 2022, le Stanford Report, à la question «quel type de communication favorisez-vous, sms, mail, snapchat ?» les vingtaine ont répondu, en grande majorité : se voir en personne. Entendez-les se soucier les un·e·s des autres, réfléchir à employer les

pronoms qui conviennent aux un·e·s et aux autres, entendez-la, la force avec laquelle ils et elles se revendiquent fragiles. Voyez-les qui transforment leurs peines en luttes, alertant du désastre climatique, se mobilisant en masse contre les violences sexuelles, pour Gaza.

Sur Instagram, un hashtag «#grandirdansles90s» rassemble des vidéos aussi révélatrices qu'une étude sociologique : ma génération a été biberonnée au cynisme. Nous avons grandi sous l'égide de bateleurs télévisés rompus à la pratique de l'humiliation, de la raclée en direct live, sous nos applaudissements obéissants. On a porté aux nues la «provocation», confondant l'audace avec une banale stratégie d'audimat gagnant. On a porté aux nues des écrivain·e·s pratiquant la phrase-uppercut, fût-elle raciste, sexiste. On avait la hantise des «bons sentiments», leur préférant le sarcasme. On pensait en punchlines. Il fallait que ça cogne.

La douceur, on la laissait aux adoucissants senteur lavande des lessives, aux chansons guimauves des génériques de telenovelas. On se fantasmait impitoyables quand,

en réalité, on n'était que terrifiée·e·s d'être exclu·e·s de la grande course néolibérale, d'être bons derniers au concours de bites réelles ou symboliques. Etre qualifié·e·s de gentil·le·s était synonyme de bêtise, d'un manque de caractère. Etre gentil·le c'était être dominé·e. Avoir perdu. Si la trumpisation règne aujourd'hui, elle rôde depuis des décennies, l'ode à la brutalité. Voilà dans quoi on a grandi.

L'autrice Olga Tokarczuk écrit ceci : «*La tendresse est la variante la plus humble de l'amour. Elle est de ces affects qui n'apparaissent ni dans les Ecritures ni dans les Evangiles. Personne ne prête serment sur elle, nul ne s'en réclame [...]. Elle apparaît quand nous tournons un regard attentif et concentré vers l'existence de l'Autre, vers ce qui n'est pas "soi".*»

Parler de tendresse en ce moment fait-il de moi une optimiste naïve ? C'est possible, mais mon optimisme est un pari. Ce texte, je le dédie à ceux et à celles qui, dans la rue, s'étreignent tendrement comme on oppose un monde à un autre. Comme on écrit un horizon qui pourrait bien faire contagion. A ceux et à celles qui savent que l'étreinte, si elle rassure et réconforte, est aussi une façon de s'allier, de former une chaîne, un collectif, une solidarité, un bloc, une société. ◀



Verena Paravel

«Les scientifiques et les artistes ont un langage poétique commun»

Le Jeu de Paume consacre une rétrospective à l'œuvre perturbante du duo Paravel et Castaing-Taylor, croisant explorations anthropologiques et expérimentations visuelles. Cofondatrice d'un laboratoire pluridisciplinaire à Harvard, la cinéaste nous indique avoir perdu son contrat sous l'ère Trump.

Recueilli par
LELO JIMMY BATISTA

Murs d'eau, longues figures encapuchonnées, amas de poissons coagulés en gros grumeaux d'où surgit parfois un œil hagard et fou, glissant tous en tas visqueux sur le pont d'un bateau qui avance vers nulle part en reversant dans l'océan des litres et des litres de sang, pourchassé par des mouettes qui paraissent moins voler que tomber, depuis loin, très haut, vers cet enfer bouillonnant. En revoyant *Leviathan*, documentaire qui a fait découvrir au monde le cinéma de Verena Paravel et Lucien Castaing-Taylor en 2012, on se demande comment ce film n'est pas devenu un marqueur du cinéma contemporain. Quatre-vingt-sept minutes dignes des passages les plus éprouvants de *Moby Dick* (le film a été tourné dans les eaux où naviguait le *Pequod* du roman de Melville, au large de New Bedford dans le Massachusetts), qui mêlent radicalité esthétique, inventivité technique (utilisation non orthodoxe de caméras miniature GoPro), constat écopolitique brutal et profonde remise en question de notre environnement.

Film à la fois étouffant et transcendant, qui entamera l'œuvre de ce duo unique d'anthropologues enseignant à Harvard, aux Etats-Unis, et refusant de choisir entre science

et cinéma (ils évoluent au sein du Sensory Ethnography Lab (SEL) créée par Castaing-Taylor en 2006 dans le but d'associer anthropologie et arts visuels) pour emprunter une voie nouvelle, n'appartenant qu'à eux. Qui se prolongera sur trois autres documentaires très au-delà du réel : *somniloquies* (2017), voyage aux tréfonds de l'inconscient de Dion McGregor, compositeur qui parlait en dormant, racontant ses rêves en temps réel ; le traumatisant *Caniba* (2018), portrait à même la peau du cannibale Issei Sagawa, qui a tué et mangé une étudiante hollandaise à Paris en 1981 ; et *De Humanis Corporis Fabrica* (2023), auscultation inouïe du milieu hospitalier, qui des explorations quasicosmiques de l'urètre aux blagues navrantes de chirurgiens, racontait de multiples fragilités – celles des corps, des soignants, des institutions et de nos manières de les penser. Les quatre films, réunis ce mois-ci dans un coffret blu-ray, sont également au cœur d'une vaste rétrospective au musée du Jeu de paume à Paris, qui commence cette semaine.

«C'est sur la droite, à côté d'une statue de Sigmund Freud avec de gros seins.» Dès le texto d'instructions de Verena Paravel, on est comme dans leurs films. Entre l'ultra réel et la dimension nouvelle, inédite, dont on ignorait tout – celle où Freud fait au bas mot un 115D. Paravel nous reçoit chezelle dans le XI^e arrondissement de Paris, quelques marches au-dessus



Extrait de
Leviathan (2012).
PHOTOS VERENA
PARAVEL ET LUCIEN
CASTAING-TAYLOR

sus de cette impossible statue, profitant d'un court moment de disponibilité. Elle revient du Mexique où elle a enchaîné deux festivals et part à Bruxelles pour participer à un troisième. Avant de revenir à Paris pour la rétrospective du Jeu de Paume, où elle présentera plusieurs films et installations, parfois entourée de proches (*«des gens que j'aime, qui m'aident à penser»*) parmi lesquels la réalisatrice Alice Diop, la psychanalyste et philosophe Mathilde Girard et le musicologue Peter Szendy. Période dense, agitée. Incertaine aussi. Entre ces événements dispersés, l'anthropo-cinéaste avance sur de nouveaux projets qu'elle mène seule – Lucien Castaing-Taylor ayant voulu marquer une pause côté cinéma – et dans un contexte nouveau aussi, marqué par les mesures destructives du second mandat Trump aux Etats Unis.

Vos films reposent sur un équilibre entre science et cinéma, recherche et expression, hyperréalité et monde inaccessible.

Tous sont, pour moi, des réponses à une seule et même question: «Comment faire un film qui permette au spectateur de se penser de façon différente?»

Ils évoquent, chacun à leur manière, l'«umwelt», concept développé par le zoologue Jakob von Uexküll au début du XX^e siècle. Cette idée qu'on vit tous, humains et animaux, dans une bulle sensorielle, un univers perceptif propre.

IMAGES/

De *Humani Corporis Fabrica* (2023).

Complètement. Accéder à ces univers perceptifs nous permet de comprendre comment tous les êtres sont reliés entre eux. Je viens de revoir *Leviathan* dans un festival au Mexique, et on y était déjà complètement: le film cherche à penser au-delà de nous, dans une écologie, un écosystème qui nous incorpore mais qui est plus grand que nous. Pendant le tournage, vivre avec les poissons m'a permis de penser différemment les hommes; vivre avec les hommes m'a permis de penser différemment la prédateur.

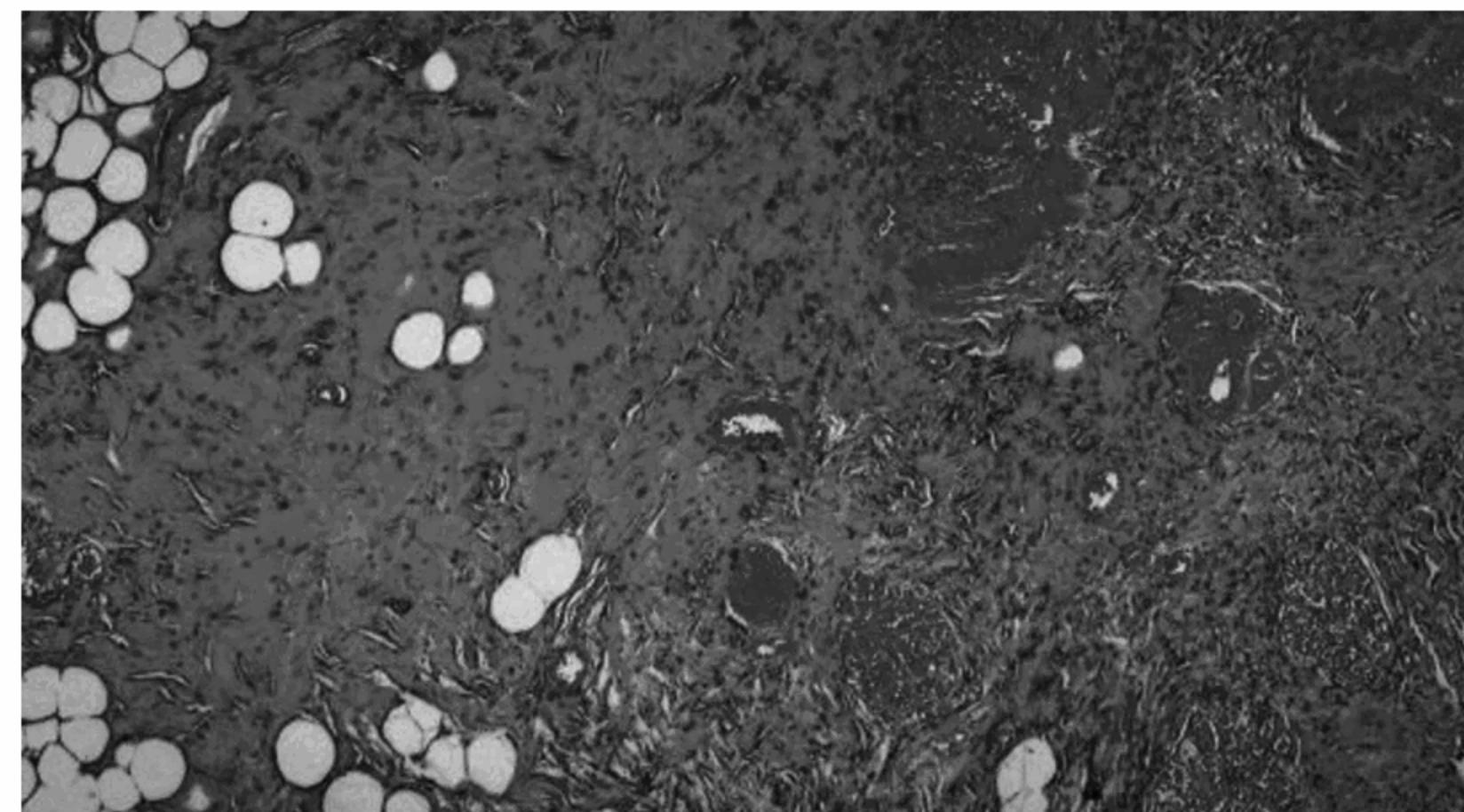
Vous avez souvent dit ne pas vouloir choisir entre science et art. Contrairement à ce qu'on peut penser, ce sont deux mondes assez semblables.

Les scientifiques et les artistes ont effectivement un rapport au monde qui n'est pas si éloigné et même un langage poétique commun. Ils sont

constamment dans l'expérimentation, alors que les universitaires sont, eux, dans un carcan plus rigide. Dans nos films, Lucien et moi ne cherchons jamais à donner d'explication. On est moins dans le sens que dans l'être. On fait du cinéma, mais comme des anthropologues: on choisit un terrain et y va pour apprendre. Dans *Leviathan*, on ne monte pas sur un bateau pour montrer ou

dire quelque chose: on y va pour apprendre. On n'impose rien.

Une particularité que vous permet votre statut d'enseignants à Harvard. Avec le gouvernement Trump et ses incursions dans le milieu universitaire, on imagine que ça risque de compliquer les choses.



Pour moi, très clairement: mon contrat n'a pas été renouvelé. Il se termine cet été. Et la situation ne devrait pas changer tant que les Etats-

Unis ne changeront pas non plus. Lucien, lui, veut faire une pause côté cinéma. Je développe donc actuellement de nouveaux projets seul et dans un contexte différent. Cela dit, le SEL existe toujours, puisque ce qui en fait l'identité c'est Lucien, moi et nos étu-

dants et collaborateurs. Il peut tout à fait continuer à se développer en dehors d'Harvard.

Le Jeu de Paume diffusera justement plusieurs films qui en sont issus, comme *Expedition Content* d'Ernst Karel et Veronika Kusumaryati. Vous y évoquerez aussi, lors d'une table ronde

avec des artistes et psychanalystes, deux de vos projets en cours.

Le premier est un film sur la psychanalyse dont un extrait sera diffusé au cours de la retrospective. Je m'y intéresserai à une forme encore balbutiante de la pratique à laquelle réfléchit un groupe de praticiens, qui veulent débarrasser la psychanalyse de tout un bagage sexiste, colonialiste, raciste, hyper masculin et hétérosexuel, et sont inspirés notamment par le texte *Je suis un monstre*, de Paul B. Preciado [aussi chroniqueur à Libération, ndlr]. J'ai recréé un cabinet d'analyste dans le nord de la France, à côté de Bayeul, dans une étable, où l'analyste est un âne et les patients des gens des fermes environnantes qui viennent donc parler à cet «âne-analyste». Sur le papier, ça peut avoir l'air d'une farce, mais c'est d'une force incroyable. Humainement et politiquement. La parole,

l'écoute, la confiance – tout change radicalement [pour en avoir vu plusieurs extraits, on confirme: c'est du jamais-vu].

C'est un film que vous avez prévu de développer sur un temps long. Contrairement au second, qui est davantage porté par une forme d'urgence.

Oui, il s'agit d'un film animalier mais hors des grammaires filmiques habituelles du genre. Je voulais continuer à étudier l'interconnexion des êtres vivants, les manières de s'ouvrir davantage au monde, mais avec une forme d'humilité visuelle et une approche basée sur le son, l'acoustique. Je filme des biologistes qui travaillent avec des instruments permettant d'écouter le monde au-delà de ce qu'on peut biologiquement entendre: le son des très petits insectes, le bruit des fourmis, des poissons qui communiquent, des araignées qui se déplacent sur leur toile.

De la même manière qu'on avait utilisé des GoPro sur *Leviathan* ou des caméras conçues pour la Formule 1 dans *De Humani Corporis Fabrica*, j'utilise dans ce film des caméras de chasse. Pour tout aplatis, tout égaler. Faire des scientifiques des êtres parmi les autres et rediriger l'attention vers l'écoute de ces sons. Qui font partie intégrante de ce monde dans lequel on vit. Et qui pourtant nous échappent complètement. ♦

LE CINÉMA DE VERENA PARAVEL ET LUCIEN CASTAING-TAYLOR, UNE ÉCOUTE DU MONDE

Au Jeu de Paume, à Paris (VIII^e), du 10 au 22 juin.
LEVIATHAN, SOMNILOQUIES, CANIBA, DE HUMANI CORPORIS FABRICA de VERENA PARAVEL & LUCIEN CASTAING-TAYLOR, coffret 4 blu-ray (Potemkine)



Somniloquies (2017) est un voyage aux tréfonds de l'inconscient.



Cinéma/ Widerberg revient en salles, c'est Bo

Pionnier d'une «Nouvelle Vague» suédoise longtemps restée dans l'ombre du totem Bergman, le cinéaste fait l'objet d'une rétrospective en salles et d'un documentaire.

Al'origine de ce qu'on appellera le nouveau cinéma suédois émergeant à l'aube des années 60, un geste fondateur : tuer le père. Sans doute était-ce une question de survie : on ne peut s'épanouir à l'ombre d'un géant – et en Suède durant ces années-là, il en était un qui prenait toute la lumière. Evoquait-on le cinéma suédois à l'international, qu'un nom, un seul, revenait sur toutes les lèvres : celui d'Ingmar Bergman. Tant pis pour les autres, éclipsés, réduits à l'insignifiance. Jusqu'à ce qu'un jeune frondeur éreinte la statue du commandeur et le culte qui lui était rendu. Son nom : Bo Widerberg (1930-1997), alors écrivain, critique de cinéma, et qui,

avant de passer lui-même derrière la caméra, lançait en 1962 un pavé dans la mare dans un recueil d'articles mordants, épingleant la médiocrité rampante des productions commerciales d'alors – parangon d'académisme inutile et inapte à rendre compte de la réalité effervescente du pays – autant que la figure écrasante de l'illustre aîné, dont la sensualité de *Monika* ou de *Jeux d'été* l'avait séduit, mais auquel il reprochait désormais l'orientation métaphysique d'un cinéma devenu trop «vertical», car selon lui essentiellement préoccupé de transcendance et de religion dans les milieux bourgeois. Marotte qu'il jugeait rétive aux frémissements de l'époque, ses mouvements sociaux, sa jeunesse impatiente. «*Chez Bergman, on ne voit jamais personne travailler*», ironisait-il lors d'une interview télévisée.

Caméra embarquée

Comme les tenants de la Nouvelle Vague, dont le pamphlet de Truffaut, *Une certaine*



Amour 65 (1965). PHOTO MALAVIDA



Le Péché suédois (1963) PHOTO MALAVIDA



Adalen '31 (1969)

Elvira Madigan (1967).

PHOTO MALAVIDA

tendance du cinéma français, publié dans les *Cahiers du cinéma* en 1954 aura valeur de manifeste (et inspiré les textes de Widerberg), le jeune suédois entendait bien dépoüssier ces vieilles lunes par une démarche plus immanente et «horizontale», en prise directe sur la vie, afin d'embrasser les élans de liberté et de modernité qui soufflaient sur le cinéma un peu partout dans le monde – de Godard en France à Antonioni en Italie, de Forman en Tchécoslovaquie à Oshima au Japon ou Cassavetes aux Etats-Unis, pour n'en citer qu'une poignée. Cet esprit de fronde, Widerberg ne s'en départira jamais. En témoigne la rétrospective en salles (onze de ses films et un documentaire inédit, *Being Bo Widerberg*, de Jon Asp et Mattias Nohrborg), portée par l'éditeur Malavida – dont il faut saluer la belle constance à tenter d'arracher à l'oubli cette œuvre vibrante.

Après un premier court-métrage, *le Petit garçon et le Cerf-volant*, encore empreint de l'influence truffaldienne des *400 Coups*, *le Péché suédois* (1963) porte déjà la marque de ce cinéma de la marge : l'art de marier romance (sans le mensonge romantique) et chronique sociale (sans épaisser le trait misérabiliste). Avec sa caméra embarquée dans un quartier populaire de Malmö – ville natale du cinéaste – il décline le quotidien d'une jeune fille de 20 ans éprise de liberté (Inger Taube, joli clone suédois d'Anna Karina), entre petits boulot (qu'elle ne garde jamais plus de quelques jours) et amours irrésolues. De quoi sont faits ses jours et ses nuits ? Travailleur (peu), marcher (beaucoup), rencontrer des hommes, au cinéma, dans la rue, au dancing, le sexe vite fait dans une voiture ou dans l'inconfort d'une cage d'escalier – pendant que ses parents, à la maison, s'abrutissent devant la télé. Tomber enceinte sans garder le père ni en faire un drame. Rien de bien folichon, mais quelques éclats de grâce, le soleil aveuglant se reflétant sur les vitres des immeubles, ou les longs regards amoureux échangés avec Björn, jeune bourgeois tourmenté (Thommy Berggren, un charme hallucinant), dans une médiathèque, en écoutant du Vivaldi, le casque sur les oreilles.

Tout en plans anguleux, privilégiant les ruptures abruptes, les moments de creux et un

montage volontiers elliptique que souligne la partition jazz, les audaces formelles marquées par une certaine coquetterie godardienne s'irriguent du brouet de la vie, un effet d'impro et de vérité documentaire – les déambulations au petit bonheur – qui finalement évoquent davantage le «free cinema» britannique d'un Karel Reisz par exemple.

Le Quartier du corbeau, magnifique deuxième opus, également tourné à Malmö, poursuit dans cette veine alliant poésie graphique et préoccupations sociales, auxquelles s'adjoint ici un aspect autobiographique. L'expérimentation formelle cède le pas à une vision autrement plus âpre mais humaniste de cette banlieue prolétaire, assez proche du néoréalisme italien. Les aspirations déçues d'Anders (Thommy Berggren, décidément génial) – qui se voulait écrivain, moins pour s'extraire de son milieu que pour s'en faire le peintre attentif –, semblent lestées du poids du déterminisme qui s'échappe à entraver ses rêves : son roman ne sera pas publié, et la fille dans les bras de laquelle il s'était consolé est enceinte. Quand le sort s'acharne, une seule échappatoire : la fuite.

L'envers du rêve américain

Fuir, s'échapper, partir : un motif récurrent dans le cinéma de Widerberg qui n'aura cessé de mettre en perspective les paradoxes d'une liberté acquise en somme par nécessité, pour échapper aux affres de la création d'un cinéaste en pleine crise existentielle (*Amour 65*, hommage étrange au *Huit et demi* de Fellini et au *Shadows* de Cassavetes). Ou pour s'abstraire des carcans d'une société trop corsetée : dans *Elvira Madigan*, somptuosité romanesque aux lumineux éclats impressionnistes, ce sera la cavale d'une jolie funambule et d'un officier déserteur, ayant abandonné elle le cirque, et lui l'armée, femme et enfants pour vivre d'amour et d'eau fraîche. Ici aussi le romantisme se prend la réalité en pleine face : l'amour n'ayant jamais nourri personne, la fable vire au sordide, vendre ses charmes, grappiller pousses et racines à quatre pattes dans les sous-bois, l'estomac vide, mais ne jamais renoncer. La liberté au péril de la vie, tel sera le prix à payer également pour *Joe Hill*, l'immigrant suédois, fraîchement débarqué à Ellis Island, et futur chantre du syndicalisme américain. Pour sa seule réalisation aux Etats-Unis, Widerberg emprunte à l'Amérique ses grands récits itinérants, celle des hobos et des laissés-pour-compte traversant le pays en suivant la ligne de chemin de fer qu'ils empruntent en passagers clandestins. La première partie dans les bas-fonds new-yorkais, où croupissent à même le caniveau tous les loqueteux de la Grande Dépression, montre l'envers du rêve américain avec une noirceur rarement égalée, la suite, sorte de road movie pédestre nourri des influx du Nouvel Hollywood, annonce la grâce cosmique d'un Malick (*les Moissons du ciel*) et la mélancolie d'un Cimino.

Restituer la réalité dans toute sa complexité fait aussi le prix d'un cinéma, qui toujours préférera le chaos de la nuance aux dogmatismes de tous poils, et ce, quels que soient les genres qu'il abordera, le film historique : les grandes grèves de 1931 qui aboutiront à la naissance de la social-démocratie à la sué-

doise dans *Adalen 31*, œuvre-monde aux accents renoiriens d'une justesse éblouissante. Le drame intimiste : *la Beauté des choses*, récit d'initiation, où il s'agit de s'affranchir d'une relation toxique et prédatrice. Le polar urbain nerveux et désenchanté : *Un flic sur le toit*, chef-d'œuvre absolu alliant l'humanité d'un Maigret à la sécheresse d'une mise en scène redoutablement efficace, ponctuée de scènes d'action spectaculaires, un peu comme si Pialat avait tourné *Dirty Harry*. Le thriller paranoïaque cocasse (l'excellent *l'Homme de Marjorie*) ou la plaisante fable sportive (*Tom*

Foot, un gamin de 6 ans surdoué du ballon rond, engagé dans l'équipe nationale de football). Bref toutes les palettes d'une œuvre audacieuse, sensible et parfois dérangeante, à redécouvrir encore et encore.

NATHALIE DRAY

BO WIDERBERG, L'ESSENTIEL

Rétrospective en onze films.

Au cinéma depuis le 11 juin.

BEING BO WIDERBERG

Documentaire de JON ASP et MATTIAS NOHRBORG. Au cinéma le 2 juillet.



ircam
Centre
Pompidou



HEINER GOEBBELS

Everything That Happened and Would Happen

18 → 20.06.2025

Grande Halle



libération



PHOTO MALAVIDA

IMAGES/

La Maison européenne de la photographie retrace, dans une large rétrospective, l'œuvre pléthorique de l'infatigable photoreporter morte en 2023.

En admettant que certaines existences sont plus remplies que d'autres, envisageons celle de Marie-Laure de Decker comme un acmé, à l'exemple de 1973, entre autres jalons : cette année-là, la jeune photographe (26 ans) part en reportage au Yémen (du Nord et du Sud) puis en Ethiopie, où elle couvre une rencontre entre Georges Pompidou, alors président de la République, et l'empereur Hailé Sélassié. Ensuite, direction le Sénégal et la Mauritanie, où elle témoigne d'une terrible sécheresse au Sahel. De retour en Europe, elle tape l'incruste dans des maisons closes en Allemagne; pose un regard forcément solidaire sur la Foire aux femmes, rassemblement militant à Vincennes initié par le MLF (*featuring Simone de Beauvoir, poing levé*); paraphe, de la rédaction très artisanale à l'imprimerie, l'acte de naissance de *Libération*, un journal gauchiste animé des meilleures intentions (*«Peuple, prends la parole et garde la»*); inventorie les réserves d'or de la Banque de France et documente la vie d'une léproserie en Grèce.

Double déclik

L'histoire ne dit pas si Marie-Laure de Decker profita du mois d'août pour faire une coupure. Ce qu'on sait, en revanche, c'est qu'à l'automne, elle file au Japon, où il s'agit cette fois de dénoncer la catastrophe écologique d'une pollution industrielle au mercure, ainsi que d'accompagner à Tokyo Valéry Giscard d'Estaing, qui n'est encore «que» ministre de l'Economie et des Finances (l'occasion d'établir une relation qui lui permettra, l'année d'après, de signer un de ses plus célèbres clichés, montrant ce même Giscard assis dans un fauteuil devant une télé, dévoilant son visage de nouveau chef de la nation). Pénultième étape d'un périple qui, entre novembre et décembre, conduira la photographe en Jordanie, où poussent des camps de réfugiés palestiniens, peuplés d'enfants déjà engloutis dans un chaos qui se transformera en martyre un demi-siècle plus tard.

Ancienne étudiante en arts plastiques et mannequin, grandie en partie dans un village de Côte-d'Ivoire où son père travaille dans une mine



Deneuve assoupie, dans les années 1980. PHOTOS M.-L. DE DECKER



Des membres du Front de libération nationale du Tchad, en 1976.

Expo/ Marie-Laure de Decker, éprise directe sur le monde

d'or (sa mère étant issue de la bourgeoisie lyonnaise), Marie-Laure de Decker aura deux décliks : le documentaire de Pierre Schoendoerffer *la Section Anderson*, qui suit des soldats américains au Vietnam, et la figure tutélaire de Gilles Caron, photoreporter mort à 30 ans au Cambodge, en 1970. En découlera ce souhait d'intégrer l'illustre agence Gamma, à une époque où, comme elle le racontait avec causticité, on concevait surtout la présence d'une femme dans les locaux en lien avec une activité ménagère. En 1973, Marie-Laure de Decker fait pourtant bien partie de la maison, depuis plus d'un an, *Newsweek* ou le *New York Times* relayant ces reportages qui rythmeront son quotidien de bourlingueuse un quart de siècle durant. Un jour au Tchad où, avec Raymond Depardon, elle parvient à rencontrer l'archéologue Françoise Claustre, otage française déte-

nue par des rebelles Toubous avec qui elle tissera des liens d'amitié indéfectibles. Un autre en Afrique du Sud où, en plein apartheid, elle fait face aux cortèges vindicatifs d'une population noire asservie comme aux milices blanches repues de haine suprémaciste. Jamais sensationnaliste, le regard veille à ne porter aucun jugement sur des semblables croisés au fond d'une mine, sur un marché kolkhozien ou, pour la touche people (Catherine Deneuve assoupie), à l'arrière d'une voiture.

Divorce photographique

L'histoire ne se terminera pourtant pas bien : victime d'un grave accident de la route en 2007, Marie-Laure de Decker disparaît, retranchée dans sa grande maison du Tarn. De même qu'une autre blessure, non moins profonde, l'affecte quelques années plus tard à l'occasion d'un divorce houleux avec

Gamma, devenue Gamma-Rapho, après quarante années de vie commune. Un conflit juridique au long cours sur la question de la propriété des photographies, durant lequel elle cherche vainement à récupérer ses clichés, que l'agence assure ne pas retrouver, avant que la plaignante ne soit condamnée à verser 10000 euros de frais de justice ! Ceci expliquant en bonne partie cela, le souvenir de Marie-Laure de Decker avait fini par s'estomper. La Maison européenne de la photographie, qui lui consacre à Paris la présente rétrospective, lui avait bien déjà ouvert ses portes en 2001, mais c'est son partenaire de cimaise, l'Anglais Don McCullin, manitou du reportage de guerre, qui avait capté la lumière. Maîtresse des lieux aujourd'hui, l'aventurière raconte en presque trois cents images une croisade charitable que beaucoup découvriront deux ans après son décès

à Toulouse en juillet 2023. Marie-Laure de Decker a eu deux fils, dont l'aîné, Pablo Saavedra de Decker, apparaît aujourd'hui en première ligne : «*Nous sommes tous témoins de la catastrophe civilisationnelle qui menace et je crois qu'il faut créer des entités féminines susceptibles de redonner force et courage, notamment aux jeunes générations. Or, si le parcours de Marie-Laure n'a pas vocation à changer le cours de l'histoire, je suis néanmoins convaincu qu'il peut apporter une pierre à l'édifice*», clame celui qui, depuis le début des années 2020, a mis en sourdine son activité de DJ pour devenir gardien du temple maternel.

GILLES RENAULT

**MARIE-LAURE DE DECKER,
L'IMAGE COMME ENGAGEMENT**
A la Maison européenne de la photographie (75004) jusqu'au 28 septembre.

Série/ «Stick», un père le long des golfs clairs



Owen Wilson et Peter Dager. APPLE TV+

Owen Wilson, épaulé par Marc Maron, incarne un ex-joueur de golf déchu, en quête de retour en grâce dans le sillage d'un jeune prodige. Une série toute en sensibilité, presque trop subtile pour son propre bien.

Le golf a le vent dans les voiles: *Happy Gilmore* ressuscite en juin sur Netflix en vue d'une suite diffusée cet été, Will Ferrell tourne sa propre série comique pour la même écurie (*Golf*, pas encore datée), et voilà qu'Owen Wilson passe à son tour sur le green. Si l'acteur n'avait pas encore vraiment franchi le pas de la série télé (excepté un passage chez Marvel dans *Loki* – il faut bien vivre), c'est qu'on suppose qu'il en a refusé beaucoup. *Stick* a en effet quelque chose du projet de cœur: sur des prémisses assez conventionnelles, la série fait rapidement montre d'un supplément de sentimentalité, d'une douceur particulière qui la place en possible successeure de *Ted Lasso*.

au rayon de la fiction rassérénante en milieu sportif, pétrie de perfectionnisme moral et d'optimisme accidenté. Pryce «Stick» Cahill est un ancien pro tombé dans l'oubli et les dettes après une décompensation nerveuse en plein tournoi consécutif à la mort de son fils. Reconverti quinze ans plus tard dans les petites arnaques et la vente d'équipement, il n'a plus pour lui que son masque de *hustler* débonnaire à la petite semaine, et l'amitié fidèle d'un veuf acariâtre (joué par l'humoriste Marc Maron). Lorsqu'il croise la route d'un mystérieux prodige sorti de nulle part, au swing aussi chirurgical que puissant, il le convainc de le coacher sur le circuit amateur: faire de cet ado revêche et peu enclin à se laisser discipliner le «prochain Tiger» sera son ultime va-tout, en plus d'une tentative plus ou moins inconsciente de recomposer la paternité dont il a été privé.

Si la série attrape d'abord par son élégance, équilibrant en toute fluidité les jouissances de la combine et les pesanteurs du deuil, c'est le caractère conséquent de son écriture qui frappe ensuite: la rigueur avec laquelle elle s'applique à respecter les incommu-

cations et les ruptures véritables de ses personnages, sans céder à la tentation des leviers artificiels pour résoudre les empêchements de l'intrigue, ou plutôt en les laissant se dénouer d'eux-mêmes à une vitesse naturelle.

La comédie du conflit intergénérationnel que *Stick* devient forcément (trois boomers et deux zoomers à bord d'un camping-car sillonnant le Sud américain d'un tournoi à l'autre) ne s'autorise pas le luxe du mot juste, que Pryce ne trouve jamais, ou rarement. Il y a du James L. Brooks (à l'école duquel Wilson est déjà passé avec *Comment savoir*) dans cette manière de s'infliger des personnages presque trop bornés pour peupler une fiction, parce qu'ils sont précisément ceux qui méritent le plus d'en habiter une. Comme pour Brooks également, *Stick* est d'une sophistication si discrète qu'elle peut la rendre quasi indiscernable d'un soap sans qualité, ce qui lui refusera peut-être la reconnaissance (la brièveté des épisodes est aussi en cause). Souhaitons-lui de nous donner tort.

THÉO RIBETON

STICK sur Apple TV+

bien~~vale~~
internationale
design
saint-étienne

13^e édition
22 mai – 6 juillet 2025

ressource(s)
présager demain

biennale-design.com



Pierrette Bloch dans son atelier, en 2002. PHOTO A. RZEPKA

Expo / Pierrette Bloch, l'entichée des taches

Le Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne consacre une rétrospective de l'artiste (1928-2017), virtuose d'une œuvre abstraite et minimalisté élaborée grâce à une gestuelle répétitive.

Avant d'aligner, cahin-caha, des taches d'encre sur des papiers blancs tout frissonnantes, avant donc d'inventer un minimalisme sériel sensuel, humide et indocile, Pierrette Bloch en a bavé. Les premières salles de la rétrospective au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne déroulent, hargnades, ses débuts poussifs : des toiles qui misent tout sur un mélange tachiste de vert et de noir délavés. Pierrette Bloch se tient là dans la palette terne de son époque, l'après-guerre, et dans sa gestuelle, au pire brouillonne, au mieux, débridée. Ce qui bride la jeune artiste suisse (1928-2017) pourtant, c'est cet ami influent qu'elle n'admirait que trop, Pierre Soulages, qui lui bouche toute perspective sur le noir. Ils resteront toute leur vie de bons amis.

Mais Pierrette cessera de peindre sur toile pour tracer son œuvre, à elle, au noir et, malgré tout, en «peinture par d'autres moyens», suivant le titre de l'exposition stéphanoise.

Qui arrive là, elle aussi, par un truchement singulier. L'ayant-droit (moral, et non pas financier) de l'œuvre de l'artiste, David Quéré, à l'initiative cette exposition, a rencontré Pierrette Bloch dans des conditions rocambolesques, (une affaire de baby-sitting du côté de Narbonne) alors qu'il était adolescent dans les années 1970, et elle d'un âge mûr. Depuis, ils n'ont cessé de se voir et d'échanger, devenant, lui, un physicien émérite, prof à Polytechnique, spécialiste a-t-on lu après-coup du «temps d'impact des gouttes rebondissant sur une surface». Coïncidence ou pas, le travail de Pierrette Bloch

prend l'apparence de gouttes ordonnées qui inondent la feuille de papier.

Mais, avant cela, avant 1973, avant de faire pleuvoir, elle écope. Sur isorel, ces panneaux rudimentaires, marron clair, utilisés sur les chantiers du BTP, bien plus tôt que dans les ateliers d'artistes, elle colle des bandes de papiers noir, blanc ou rouge, composant des abstractions friables, aux plis nombreux. On dirait que l'artiste maçonner au scotch, qu'elle colmate des trous et bouche des fissures. Mais, sans empêcher les papiers de se retrousser, de rebiquer, de froncer le nez. Ces pièces sont incapables de se tenir plates, repassées, propres et collées serrées. En bas, les lamelles de papier s'éliminent et le temps passant, on se dit qu'elles ont jauni au contact de l'isorel. Sauf que leurs teintes étaient déjà passées, leur texture déjà fileuse.

Imparfait. Pierrette Bloch œuvre à partir de bouts de papiers découpés ou déchirés, et souvent inadéquats : trop légers ou trop absorbants, ils réagissent n'importe comment à l'encre qu'elle y applique et qui ne manque pas de faire des pâtes. On dirait qu'elle a tout prévu pour que cela paraîsse imparfait (c'est réussi, ça saute aux yeux) et que ce soit même inadmissible. «Allez voir à l'atelier, avait-elle coutume de lancer à ceux et celles qui s'enquièrent de sa production, j'y ai fait quelque chose d'absolument invendable!» Le travail consistait donc à se mettre des bâtons dans les roues. Ainsi pouvait-il avancer, sans nécessairement être parachevé. Immanquablement insatisfaite, Pierrette Bloch montre peu, range ses travaux dans les tiroirs, les jette, ou, à la limite, en découpe un pan, taché de grosses gouttes noires irrégulières pour les épingle sur une toile bleu cobalt, leur offrant de justesse une rémission.

Qu'est-ce qu'on rate quand se répète pourtant sempiternellement le même geste simple ? Qu'est-ce qui fait pencher cette ligne et dévier tout l'ordonnancement ? Comment le rattraper, rectifier le tir, sans repentir ? L'œuvre ne cache rien de ces écarts de conduite ni de son obséssif et

IMAGES/

Plus le temps passe, plus Pierrette Bloch se risque à densifier les taches qui deviennent minuscules.

tenace objectif (aligner les points). Elle s'en amuse plus qu'elle ne s'en désespère. Surtout elle avance, gravit la pente, remplit l'espace, la page, en continuant à y semer ses petits cailloux d'encre jusqu'au bord droit, en bas. «J'avance, expliqua-t-elle pour une fois, dans un carrefour, en route vers un autre carrefour. Je suis engoncée dans quelque chose qui est ce qui a précédé ce qui va suivre, et que je ne connais pas.»

Plus le temps passe, plus Pierrette Bloch se risque à densifier les taches qui deviennent minuscules. Ses pattes de mouche essaient et créent un effet d'optique : l'ensemble forme une nuée mouvante, un essaim divaguant. Boucles, points, trets : ses motifs sont dérisoires et presque primitifs. Ils balbutient l'écriture. Ces formes hésitantes, babil scriptural, elle en dresse l'inventaire deux ans avant sa mort, dans un ensemble de 25 des-

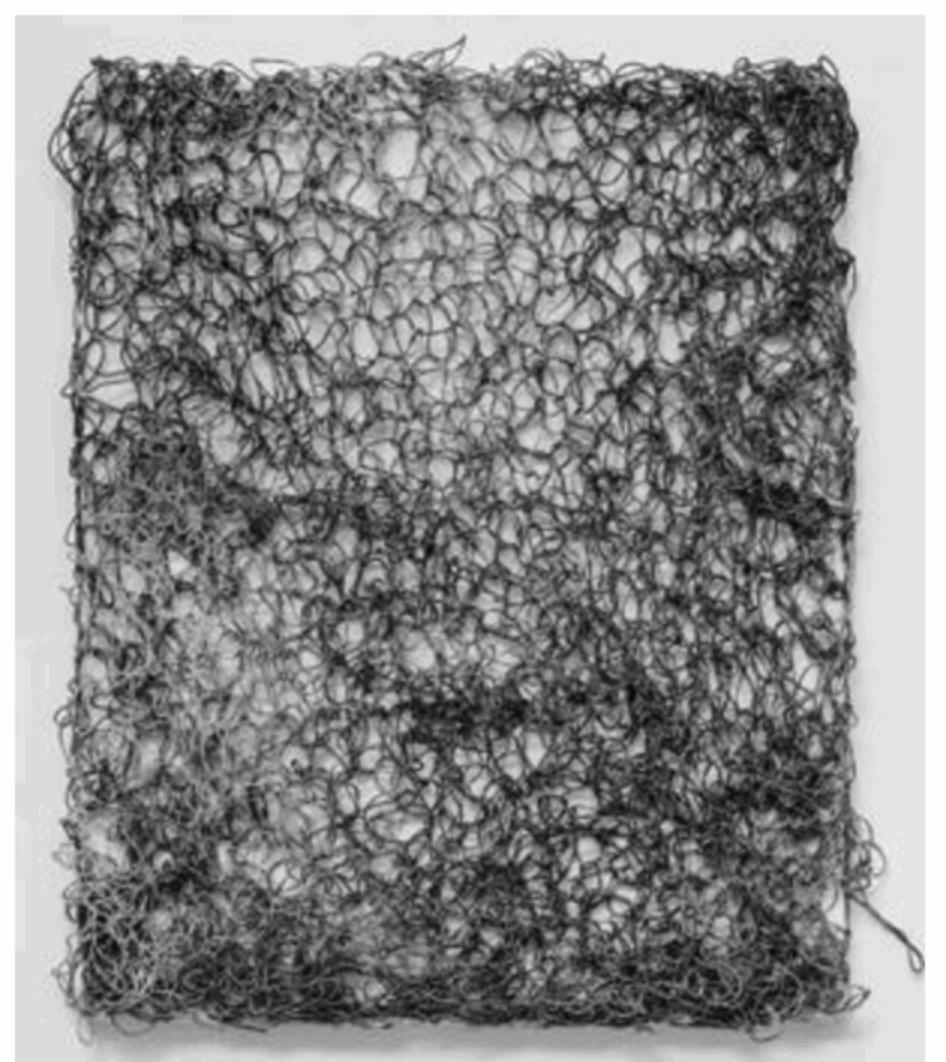
sins au pastel. Avant de rejoindre le silence et le noir dans une magnifique gravure au noir profond, percés de minuscules points d'un blanc immaculé (celui de la feuille laissé en réserve) dessinant une ligne d'horizon intermittente.

Maillage. En parallèle, elle invente une manière de faire tableau en tressant des cordes, des ficelles et bientôt des fils de chanvre. Un maillage qu'elle coud ensuite sur un panneau de feutre. Un tableau-tricot bouclé et hirsute (les fils rebiquent), dont la délicatesse est encore surpassée par ces fils de crin de cheval enroulés tout au long d'une corde tendue au mur entre deux épingle. Ça ne tient à presque rien. Cela revient à lier le crin à l'écriture, le poil à la peinture (sans pinceau), le minimalisme (boucles après boucles et c'est tout) au vertige. «Je grappille, je dérive, je n'avais rien prévu», lâcha Pierrette Bloch. Traçant avec ces lignes et nuées, encrées noir, des trajectoires de vie, la sienne, les nôtres, qui filent, droit, mais un peu de traviole.

JUDICAËL LAVRADOR

**PIERRETTE BLOCH,
LA PEINTURE PAR
D'AUTRES MOYENS**

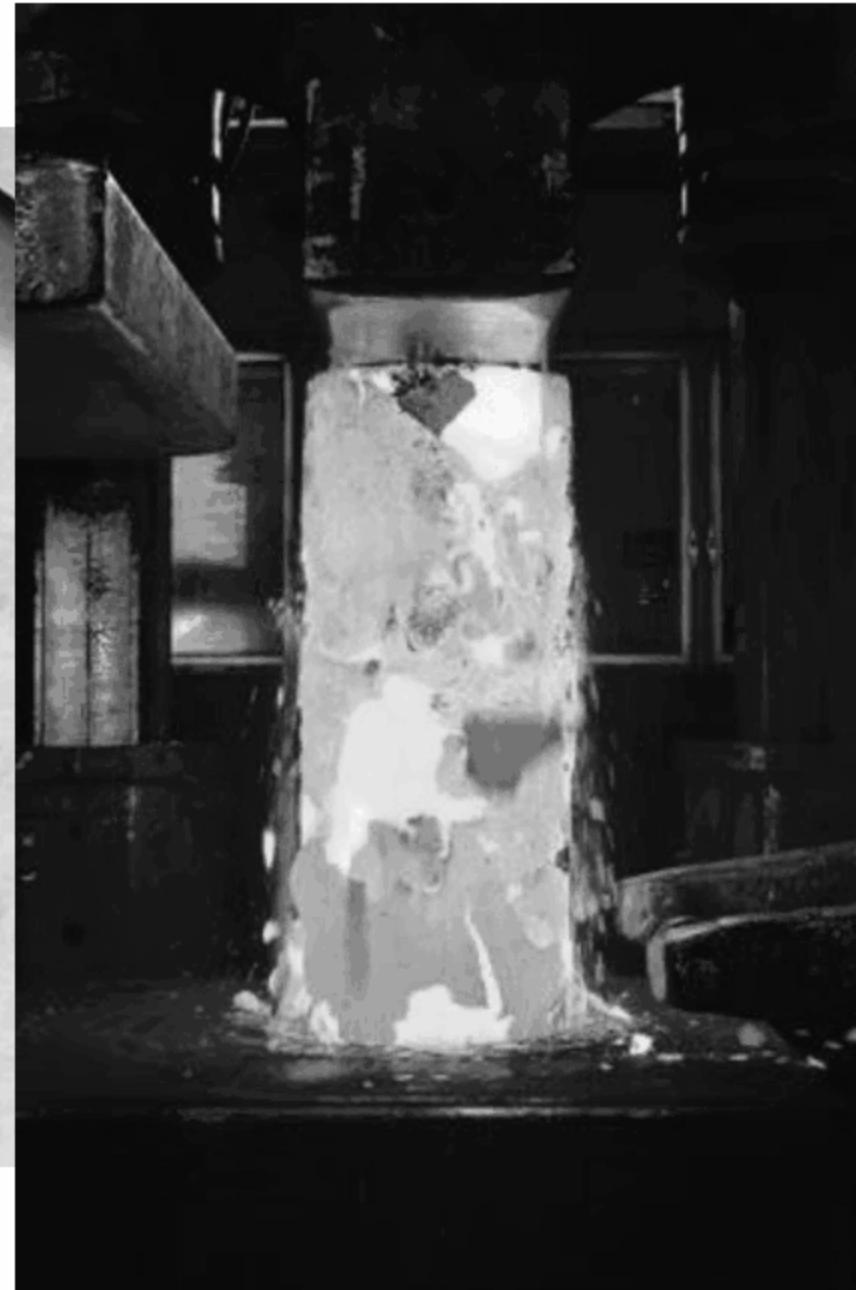
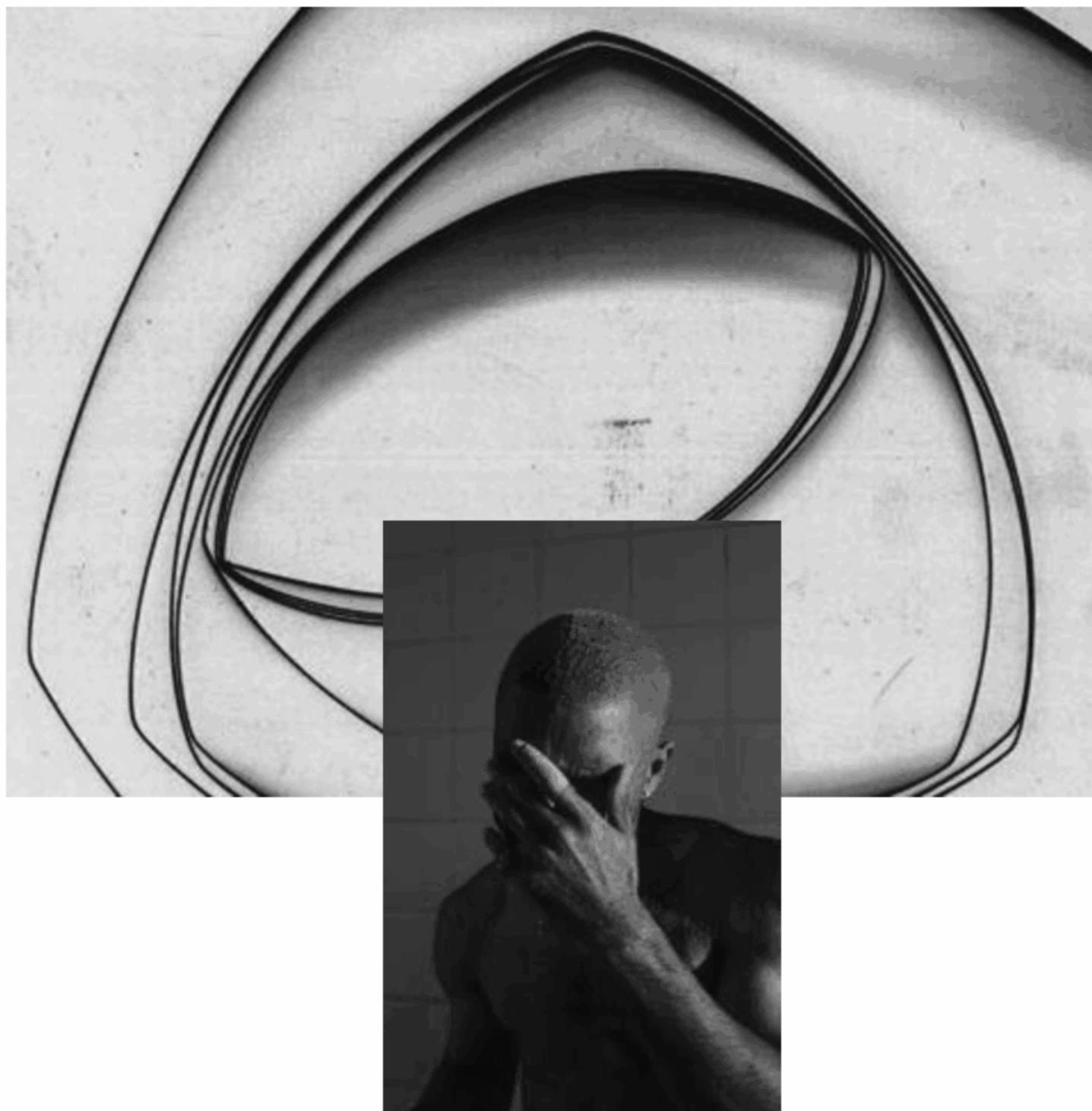
Au Musée d'art moderne et contemporain Saint-Etienne Métropole, jusqu'au 21 septembre.



Maille de chanvre tricoté (1980). PHOTO G. COPITET. ADAGP

WOLFGANG TILLMANS

RIEN NE NOUS Y PRÉPARAIT – TOUT NOUS Y PRÉPARAIT
EXPOSITION 13.06→22.09.2025



Wolfgang Tillmans, Panoramabild, links: 2007 -Frank in the shower, 2015 - Stauchen eines Blocks
auf einer Freiformschneidepresse, Düsseldorf, Remscheid, d, 2024 - © Wolfgang Tillmans
Conception : Zoo, designers graphiques - Maquette : Direction de la communication et du numérique

 Centre Pompidou

MUSIQUE /

L'hyperpop, ça a hyper marché

Créature outrancière de la culture Internet, terme devenu fourre-tout, mode éphémère par excellence, le micro-genre apparu en Grande-Bretagne il y a une dizaine d'années a incité une génération d'artistes à se lancer dans le grand bain.

Par PASCAL BERTIN

Ou'il est loin le temps où l'histoire de la musique se déclinait en quelques genres essentiels : rock, soul, punk, techno, rap... Voilà un moment que nous sommes entrées au royaume des sous-genres et des microtendances : chillwave, vaporwave, wonky, bloophouse, future bass..., qui à défaut de simplifier notre perception des mutations du paysage sonore, ne font que brouiller les pistes. Il faudrait sans doute une thèse pour comprendre d'où vient cette inflation langagière. Est-elle un des symptômes de cette peur du vide qui nous saisit à l'heure des réseaux sociaux, de l'hyperconsommation et de la culture kleenex ? Pour compliquer encore l'équation, bien souvent aucun artiste ne souhaite même se réclamer d'une de

ces étiquettes. Pas bête puisque surfer sur ces modes éphémères signifierait être englouti sous la marée suivante. Parmi les vocables récents et cités à tout bout de champ, l'hyperpop est un cas de figure emblématique.

PC Music, label de référence

Circulant de manière souterraine depuis une dizaine d'années, le terme est censé avoir été porté à l'attention du grand public par la Britannique Charli XCX avec son album *Brat* l'an dernier, bien qu'elle ait elle-même réfuté le terme sur les réseaux sociaux. Et quid des artistes de la scène émergente française – Eloi, Oklou, Miki, Yoa, Théa, Vickie Cherie... – qui ont toutes quelque chose d'hyperpop, au moins dans un paragraphe de leur biogra-

phie, mais n'ont que peu musicalement en commun ?

L'hyperpop prend sa source au début des années 2010 quand débarque une vague d'artistes britanniques qui abordent les musiques électro à revers des tendances plutôt sombres du moment. Fondé par le producteur londonien A.G. Cook, le label indépendant PC Music édite toute une clique d'artistes parmi lesquels lui-même mais aussi Danny L Harle, Hannah Diamond et GFOTY (pour Girlfriend of the Year) qui partagent tous un goût pour les productions faites à la maison. Signes distinctifs : des voix traquées, des mélodies synthétiques simplistes, des effets addictifs qui renvoient à la rave music, aux BO de jeux vidéo et à la muzak japonaise, ainsi qu'une esthétique aux couleurs criardes inspirée des usages du monde numérique.

Interviewée aux Eurockéennes de Belfort 2018, la productrice écossaise SOPHIE, figure phare du genre et membre de l'écurie PC Music, disparue accidentellement trois ans plus tard, en avait livré sa définition tout en se défendant d'en porter les couleurs. «Mon challenge a toujours été de réunir expérimental et pop grand public. Ça s'est fait tout aussi naturellement que lorsque j'écoutais en même temps de la pop super léchée et l'exigeant groupe électronique Autechre, deux expériences différentes auxquelles j'accorde la même importance. Cela correspond juste à ce que je suis tout en expliquant ma musique.» Effectivement, son tube *Immaterial* sonne comme une reprise d'un succès de l'eurodance à la *Barbie Girl* mais qu'auraient saccagé une bande de freaks. S'il n'y a aucune contre-in-

dication sur l'emballage, attention car les morceaux hyperpop s'écoulent comme on avale des bonbons saturés de sucre et de colorants avec un vrai risque d'indigestion en cas d'excès.

Le genre se répand sur Internet suscitant la curiosité de Victoria Hespel, alias Vickie Cherie, ex-moitié du duo The Pirouettes aujourd'hui en solo et passée seule à la production. «Quand je suis tombée sur les compilations de PC Music, ça m'a fait l'effet d'une révélation. Broken Flowers et In My Dreams de Danny Harle sont les deux titres qui m'ont vraiment bluffée. Ils m'ont permis de comprendre qu'il est possible de produire à la maison, en mode bedroom des compos évidentes à l'écoute.» Victoria suit à l'époque des études de photographie et de vidéo aux Arts décoratifs et incarne typique-



Victoria Hespel, alias Vickie Cherie, productrice et figure de l'hyperpop à



la française. PHOTO LOUISE DESNOS

ment une génération perméable à l'hyperpop. Tout comme Clothilde, aujourd'hui productrice et DJ sous le nom Legit Girl DJ, récemment programmée au festival Nuits Sonores à Lyon, qui avait aussi cédé à l'hyperpop il y a dix ans sur les bancs d'une école d'art.

Son régressif et plus intellectualisé

«Quand on a découvert le clip de Hey QT de QT avec des copines de l'école, on a été surprises car ça sonnait hyper abrasif. Puis, au fil des écoutes, j'ai adoré d'autant que je l'ai perçu comme une suite logique de la pop que j'aimais ado, Yelle, Justice ou Gorillaz. Un son régressif parce que proche de ce que j'écoutais enfant mais avec plus de moyens de production et plus intellectualisé. La dimension satirique m'a aussi sé-

«Une voix modifiée à l'autotune sur une grosse production électronique, cela renforce la confiance pour oser se mettre en scène devant un public.»

Legit Girl DJ
Productrice et DJ

duite: en interview, A.G. Cook disait par exemple qu'au sein de PC Music, les artistes étaient traités comme s'ils étaient déjà des pop stars.»

Désormais partie dans une autre direction musicale avec son electro pop délicate chantée, comme en témoigne son nouvel album *Cherie on Top*, Vickie Cherie a vécu l'hyperpop comme une ouverture de son champ des possibles dont on peut retrouver trace sur d'anciens morceaux comme *Arnica Montana*. Une évolution comparable à celle de Legit Girl DJ, qui mélange désormais allègrement pop, dance, techno et gabber dans ses sets, après avoir monté un label indépendant, Last Love Records, dédié à l'hyperpop underground française.

L'hyperpop les a donc aidées, elles et leur génération, à oser franchir le pas de la création. «En 2020, j'étais en dernière année d'études et j'écrivais mon mémoire pendant le confinement, raconte Legit Girl DJ. J'écoutais déjà Charlie XCX et cette année-là, elle préparait son album How I'm Feeling Now tout en gardant une relation avec son public malgré le confinement. Je regardais ses lives Instagram et ses réunions sur Zoom où on pouvait la rejoindre et donner son avis sur ses morceaux.

Ce processus m'a montré que produire était possible sans forcément beaucoup de moyens. Et que la pop n'était pas obligatoirement un territoire inaccessible incarné par des stars comme Britney Spears que j'écoutais depuis que j'étais toute petite. Comprendre qu'on peut être légitime tout en produisant dans sa chambre m'a donné envie de faire de la musique.»

La jeune génération, en outre, se retrouve dans l'hyperpop car elle décalque les usages d'Internet et des réseaux sociaux. «J'ai grandi avec ces avatars qu'il fallait se créer sur des outils comme MSN et les jeux en ligne, poursuit Legit Girl DJ. Une grande part de l'identité de ma génération s'est ainsi construite dans la scission entre le soi et son avatar.»

C'est ce qu'ont fait aussi les artistes de PC Music en transformant leurs vrais noms, une manière d'échapper un peu au monde réel. D'ailleurs, les pseudos qu'ils se sont choisis, A.G. Cook ou Charlie XCX, ressemblent à des noms qu'on utilise sur les forums. En tant qu'artiste, je ne souhaitais pas utiliser mon nom pour ne pas donner accès à ma vraie vie. J'ai donc cherché à cristalliser certains aspects de ma personnalité dans un alias d'artiste, comme si je m'étais cloné dans un personnage en y mettant tout ce dont j'avais besoin pour réussir dans la musique.»

La création d'un avatar par principe

Outre la garantie de protection, l'invention d'un alter ego, un des principes de l'hyperpop, débride la création. «Derrière un masque artistique et social, explique Legit Girl DJ, il est beaucoup plus simple d'afficher sa vulnérabilité, surtout pour moi qui suis très introvertie. Quand tu chantes de la musique folk sentimentale, tu parles de toi sans rien pour te cacher. Alors qu'une voix modifiée à l'autotune sur une grosse production électronique qui attire toute l'attention, cela renforce la confiance pour oser se mettre en scène devant un public.»

La déformation des voix contribue à rendre la question du genre accessoire et a permis à nombre d'artistes de la communauté LGBTQ+ de trouver un terrain d'expression de se sentir plus libres. Cette volonté de sincérité et d'inclusivité séduit un jeune public enthousiaste qui se reconnaît dans cette musique, ses codes et les figures de son âge. «Dans les soirées hyperpop à la Marbrerie ou au Chinois à Montreuil, la tranche d'âge tournait au début autour de 25 à 30 ans mais a baissé aujourd'hui aux 15-25 ans, soit le public qui commence à sortir et qui découvre la fête. Le mouvement est assez inclusif parce qu'il n'y a pas besoin d'une culture musicale extrêmement large. Mélodies et paroles sont souvent faciles à retenir. J'ai vu des artistes jouer un morceau pour la première fois et le public le reprendre alors qu'il le découvrait. Ce n'est pas une sphère très snob, contrairement à beaucoup d'autres dans la musique électronique.»

Après y avoir fait leurs armes dans des petites salles et avoir établi un nom, la génération d'artistes issue de l'hyperpop suscite désormais l'attention des programmateurs de salles. Un signe qui ne trompe pas: de Oklou à Vickie Cherie, nombre de ces visages encore méconnus du grand public mais déjà bien identifiés par les professionnels du secteur seront à l'affiche des festivals de l'été.»

LE COFFRET

Kompakt 500^e



KOMPAKT 500
(KOMPAKT)

C'est l'histoire d'un petit label techno allemand qui est devenu grand. Fondé en 1993 à Cologne par les jeunes Wolfgang Voigt, Michael Mayer, Jürgen Paape et Jörg Burger, Kompakt est une anomalie dans le paysage électronique. Devenu un petit «empire» réunissant sous une même bannière production de disques, distribution, shop ou encore agence de booking, Kompakt appartenait au club très fermé des labels électroniques ayant passé sans trop de dégâts le cap des 30 ans, en dépit des crises du disque et des modes musicales mouvantes. Fidèle au «son de Cologne», un équilibre subtil entre techno révéuse, pop mélancolique et ambient, le label célèbre aujourd'hui sa 500^e référence avec un plantureux coffret vinyles réunissant sur cinq disques de 50 titres, édités pour l'occasion - plus un si-xième disque compilant entre autres 50 boucles et un mix réalisé avec les 50 boucles — accompagnés d'un livre de 144 pages retracant toute l'histoire du label. Le témoignage d'une époque où techno rimait aussi avec élégance. A suivre.

BENOÎT CARRETIER



SAMEDI 23 AOÛT

JUSTICE
JAMIE XX
JORJA SMITH
ARTEMAS
DABEULL * LUIDJI
BUSHI * JACOTÉNE
KABEAUSHÉ * JOHN MAUS
LA LOM * NONAME * ODEAL
SLOW FICTION
SOPHIE SOLIVEAU
CRÉATION FUTUR COMPOSÉ : THE PSYCHOTIC MONKS & GUESTS

MUSIQUE/



LA POCHETTE

Jay-Jay Johanson «Que personne d'autre ne puisse le faire à ma place»

Avec son quinzième album, le chanteur suédois livre une exploration sonore de l'intime, entre pop, jazz et trip-hop, ouvrant ainsi la porte de son imaginaire à ses auditeurs. Cela méritait bien quelques explications de l'artiste.

Le concept. «J'ai su très tôt que je désirais appeler mon nouvel album *Backstage* car la meilleure façon de réaliser quelque chose d'unique, c'est que ce soit aussi intime et privé que possible. Que personne d'autre ne puisse le faire à ma place. La zone backstage est un endroit où les gens ne sont généralement jamais invités, mais à laquelle justement je voulais faire accéder mes auditeurs. Mon téléphone est rempli de photos de backstage et j'ai d'abord regardé ces images comme une potentielle pochette du disque. Mais j'avais l'impression qu'aucune d'entre elles n'était peut-être assez bonne.»



JAY-JAY JOHANSON BACKSTAGE (29 Music)

Le lieu. «J'aime cette vue sur cour qui me semble extrêmement britannique et même très londonienne avec un sac Sainsbury orange au milieu et une boîte à thé sur le rebord de la fenêtre. Le Royaume-Uni a toujours eu une énorme influence sur mon travail, et c'est l'endroit où je voyageais toujours quand j'étais enfant. Plus tard, je suis allé à Londres pour acheter des disques, des vêtements, pour sortir en club et visiter des galeries d'art. Ce qui vous influence ado, c'est pour la vie.»

L'interprétation. «Plus je regarde cette photo et plus j'aime le fait d'être caché, d'être dans un recoin privé correspondant à cette idée de backstage. J'aime l'ambiance générale où, contrairement à d'autres pochettes, je ne suis pas au centre de l'attention. La mélancolie et la tristesse ont toujours été présentes dans mon travail et montrer cela avec une image, ce n'est pas facile. Mais j'ai senti que cette photo rimait bien avec la solitude qu'on peut ressentir en écoutant l'album.»

Recueilli par PATRICE BARDOT

YOU MAN

J'ai dit

Le duo d'activiste électronique nordiste se réinvente avec une pépite house nerveuse tubesque et en français. Dans un monde idéal, ça devrait effectuer une belle percée sur les dancefloors estivaux. Fingers crossed.

AVEE MANA

Wired

Le rock excité, en mode power pop, de ces Marseillais excelle dans la construction d'un mur guitaristique qui n'oublie jamais la force des mélodies. On conseille également la face B *Idiot Punk*. Tout aussi addictif.

ON Y CROIT



QUIQUE CABANILLAS

Buscabulla Made in Nuyork

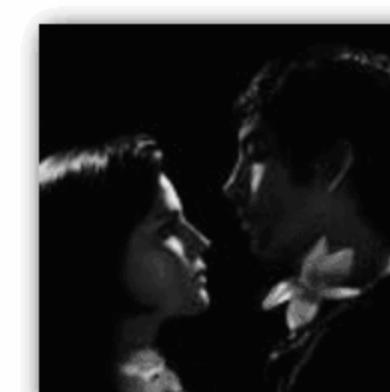
Le second album du duo new-yorkais originaire de Puerto Rico embrasse avec générosité les influences latino-américaines de leur double culture.

La musique latine poursuit sa conquête des charts mondiaux en déployant une créativité délurée. C'est particulièrement le cas du reggaeton, originaire de Puerto Rico comme le sont Raquel Berrios et Luis Alfredo del Valle. Réunis sous le nom de Buscabulla, ils furent même invités par leur concitoyen et superstar du genre, Bad Bunny, sur le phénoménal *Un verano sin ti* en 2022. Cette collaboration aiguillera probablement quelques millions d'auditeurs vers *Se amaba así*, deuxième album seulement du duo pourtant actif depuis une décennie. Mais les échos du reggaeton y sont accessoires. S'y entendent plutôt de multiples influences latino-américaines exhumées du siècle dernier, ainsi que des fusions fomentées par la diaspora *nuyorican* dont les quadragénaires, basés à Brooklyn, sont les continuateurs. Buscabulla revendique de combiner son extraction

caribéenne avec les tendances globalisées, une double culture mise en scène dans *Mi marido*, introduit par un extrait du boléro *Se vende un corazón* (1999) de Paquitín Soto avant de se transformer en un R'n'B dernier cri.

En ouverture, *El camino* ranime le romantisme rock des années 80 (Mecano en Espagne, Soda Stereo en Argentine, Legião Urbana au Brésil) tandis que *Divino tesoro* sonne comme un cha-cha-cha cosmique. Plus loin, *De lejito* détourne les timbales de la salsa, alors que *Te fuiste* adopte les codes electropop du moment. Le tout repose sur un lit de synthétiseurs dont les textures évoquent celles du producteur El Guincho, sur *El mal querer* de Rosalía par exemple. Raquel Berrios interprète la majorité des titres, dont les paroles racontent les affres de son couple d'une voix vaporeuse forçant sur le drama. Même si des trous d'air (*Elempuje* et *Mortal* chantés par Luis Alfredo) menacent son équilibre sur le fil du bon et du mauvais goût, *Se amaba así*, aussi kitsch que raffiné, diffuse un venin qui étourdit au fil des écoutes. Ainsi Buscabulla ajoute-t-il son charme troublant au filon étincelant que constitue la pop latine.

ÉRIC DELHAYE



BUSCABULLA
SE AMABA ASÍ (Domino)

Vous aimerez aussi

GUSTAVO CERATI

BOCANADA (1999)

Chanteur du groupe argentin Soda Stereo jusqu'en 1997, il a entamé une carrière solo à succès avec cet album de rock aux influences électroniques. Son décès prématûr en 2014 a choqué le pays.

EL GUINCHO

POP NEGRO (2010)

Le producteur espagnol excelle sur son troisième album hors cadre, sorte de synth-pop tropicale et moi-tié dansante, clinquante comme un look fluo des années 80. Forcément, Rosalía l'a recruté.

CATRIEL & PACO AMOROSO

BAÑO MARÍA (2024)

Le duo argentin, découvert grâce à un Tiny Desk, dynamite pop latine, jazz-funk, rap et electro avec une malice irrésistible. Leur récent EP *Papota*, leurs clips, leurs concerts... tout est génial.

FLORA FISCHBACH

Comme Jean Reno

Un best of années 80. L'acteur se livre à un featuring détonnant pendant que la chanteuse, grande adoratrice d'explosions synthétiques vintage, s'éclate. On attend le clip signé Luc Besson. On plaît.

PHOTONS

Plier

Le projet électronique du pianiste et claviériste Gauthier Toux entre dans une nouvelle transe avec un track subtil que l'on peut qualifier de techno instrumentale organique. Ce qui n'empêche pas la danse bien sûr.

OXIA

Presence

Le vétéran de la glorieuse scène de Grenoble revient avec une merveille de deep techno entraînante, émouvante et hypnotique. Qui a dit que les machines ne savaient pas pleurer ? On parie que Laurent Garnier va le jouer.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](#) en partenariat avec Tsugi radio

CHATEAU CYRIL/ABACA

**CASQUE T'ÉCOUTES ?**

Pauline Clément

Comédienne

«J'aime autant les Parcels pour leur look que pour leur musique»

On a rarement, voire jamais, accueilli de pensionnaires de la Comédie-Française dans cette rubrique. Une première avec cette talentueuse actrice qui est à l'affiche depuis le 11 juin de *Vacances forcées* avec Auré Atika et Clovis Cornillac.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente ?

C'était le CD des 2Be3, mais surtout, pour le poster qui allait avec !

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

Une plateforme de streaming et des enceintes avec des bonnes basses.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

J'ai un genre d'hypersensibilité auditive, par exemple dans le métro si quelqu'un mastique, déglutit, ou renifle en boucle, ça peut me rendre folle. Alors partout avec moi j'ai mes écouteurs à suppression de bruit, je mets Dua Lipa, je ferme les yeux et tout va mieux.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?

C'est dans ce genre de cas que mes amis rient de moi car sans aucune originalité, je cherche une playlist «travailler en musique».

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Je suis fan de très jeunes chanteurs qui chantent en couple sur leur propre histoire d'amour !

Le disque pour survivre sur une île déserte ?

Les musiques de la comédie musicale *Hamilton : An American Musical* pour me sentir un peu en

groupe, même seule sur mon île.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encastrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Un album des Parcels, pour leurs looks ! J'aime autant leur style que leur musique. J'éprouve une nostalgie dès que l'un d'eux se coupe les cheveux ou la moustache !

Un disque que vous aimez entendre à vos funérailles ?

Prudence, *La nuit n'en finit plus...* Mais ce serait peut-être un peu trop noir. Ou une musique super joyeuse ? K. Maro, *Femme Like U*, juste comme ça pour mettre l'ambiance.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Le must, c'est d'entendre en live une musique que j'ai écoute en boucle ! Et que je peux faire «ahhh» dès la première note

Votre plus beau souvenir de concert ?

La dernière date de Juliette Armanet, qui a chanté en se baladant partout dans le public, elle a littéralement mis le feu à la salle. Elle a fini le concert par une chanson pour remercier son équipe après les 150 dates de tournées passées ensemble.

Votre musique de film préférée ?

J'adore les musiques des films de Sofia Coppola, particulièrement dans *Something. I'll Try Anything* Once des Strokes. J'ai regardé dix fois la bande-annonce pour entendre cette musique sur les images de Sofia Coppola.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Blippi avec mon fils. Quelle bonne idée a eu ce chanteur de faire des chansons sur les tracteurs, sur les trains, et sur les camions de pompiers, bref, même moi qui suis blasée de parler véhicules, j'ai fini par m'y attacher !

Le morceau qui vous rend folle de rage ?

Quand j'écoute une chanson de Britney Spears, dont j'étais fan adolescente, je suis bouleversée par son histoire. C'est la première jeune fille à avoir vendu autant de disques. Elle a collaboré à tous ses clips. C'était vraiment une artiste et son entourage l'a brisée. Personne ne l'a protégée.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Feel Good de Charlotte Cardin. Il y a un petit côté bordélique, doux/nerveux dans cette chanson qui me correspond bien en ce moment.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

Je voudrais faire un duo avec Orelsan. Je trouve ça tellement bien écrit, ça me parle si personnellement que je suis toujours étonnée en concert en voyant des milliers de gens chanter toutes les paroles. Je me demande : «Mais comment ça peut parler personnellement à autant de gens ?»

Le morceau qui vous fait toujours pleurer ?

Léo Ferré, *Avec le temps*. Recueilli par

PATRICE BARDOT

SES TITRES FÉTICHES

SYLVIE VARTAN

Je tombe amoureuse (1986)

THE STROKES

Someday (2001)

Yael Naim *She Said* (2015)

AGENDA

Cap sur la campagne normande pour la neuvième édition du **Biches festival**. Un cadre bucolique et une programmation majoritairement électronique, même si quelques groupes de rock se glissent entre les machines. Rendez-vous samedi avec, entre autres, Ben PLG, les ébouriffants Astérotypie, Jean, Boston Bun ou encore KasbaH. Le lendemain, clôture en beauté avec Kiddy Smile, Flore Benguigui et Toni-que & Man.

Samedi et dimanche à Rai (Orne), Ferme de Rai.

«More Women on Stage», clamait en 2022 un sticker plaqué sur la basse de Lola

Frichet (membre de Pogo Car Crash Control). Depuis, une association éponyme est née, et le festival **More Women on Stage** fête ce week-end sa quatrième édition à Petit Bain, avec deux soirées 100 % dévoilées à des artistes féminines venues d'horizon divers : Adé, M (h) aol, Grandmas House, Akira et le Sabbat, Mon Cher Guy et Twin Blade se partagent la scène ce samedi soir. Mais MWOS, ce sont aussi des masterclass, des tables rondes, du tatouage...

Ce soir à Paris, Petit Bain.

Changement de format pour les soirées **Marat-thon** ! qui déclinent désor-

mais leur format original en version mensuelle et non plus annuelle. Premier témoignage de cette mue ce soir, toujours autour du concept de faire cohabiter dans une même soirée musique électronique produite par des machines et musique répétitive produite par des instruments acoustiques, en compagnie de Dylan Dylan et de son live entre bass music et house, d'un live des pianistes dancefloor de Cabaret Contemporain, d'un DJ set de l'Allemand délicat Apparatus et d'un live de pièces de Steve Reich par l'Ensemble Links. Beau programme.

Ce soir à Paris, Badaboum.

Festival des arts de la rue LES RUGISSANTES

11>13 juillet
2025

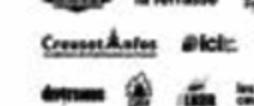


Le Creusot
EN BOURGOGNE

lesbeauxbagages.fr

@lesrugissantes

© Séverine Sén



LIVRES /

Gaston Leroux

Tout feu tout âme

Nouvelle parution d'un roman d'aventures échevelé et oublié du père de Rouletabille, dans lequel un bourgeois de Paris est hanté par un criminel du temps de Louis XV.

Par
MATHIEU LINDON

Certes, parmi les personnages créés par Gaston Leroux (né en 1868 et mort en 1927), la postérité accorde une moindre place à Théophraste Longuet qu'à Joseph Rouletabille ou Chéri-Bibi, et la *Double Vie* de celui-là n'atteint pas la notoriété du *Mystère de la chambre jaune*, le *Parfum de la dame en noir* ou le *Fantôme de l'Opéra* que ce roman précède tous chronologiquement. Mais la postérité a des manques, surtout quand elle fait face à un ovni littéraire, puisque la *Double Vie de Théophraste Longuet* est à la fois un roman d'aventures, un roman policier, un roman d'horreur et, dans les adjectifs en -ique, un roman fantastique, historique, comique, tragique, satirique, utopique, ironique et politique. Il y a donc de quoi faire pour le lecteur, comme le montrent des titres de chapitres : «Où l'on découvre que ce pauvre Théophraste est encore plus à plaindre que les événements du dernier chapitre n'ont pu le faire supposer», «Un joyeux ossuaire», «Etrange attitude d'un train qui fait du cent dix à l'heure», «Je te dois mon doigt!», «Où la catastrophe, qui semblait devoir s'expliquer, dé-

vient plus inexplicable encore». Jean-Luc Buard cite dans sa préface une critique de décembre 1903 de *Revue spirite*, alors que le roman paraissait dans le quotidien *le Matin*, évoquant «M. Gaston Leroux» et «les sensationnelles et stupéfiantes aventures de son invraisemblable héros, Théophraste Longuet».

LE LIVRE COMME «UN ROMAN-CONCOURS»

Théophraste Longuet est aussi vraisemblable qu'invraisemblable et ses aventures aussi épouvantables pour lui que joyeuses pour le lecteur. L'intrigue se déroule en 1899 et, comme écrirait Gaston Leroux qui ne lésinait pas sur les italiennes et en précurseur de qui on sait, *en même temps* deux siècles plus tôt. Théophraste Longuet fut «un honnête marchand de timbres en caoutchouc» qu'une simple visite à la Conciergerie va «plonger dans une consternation prodigieuse». Il s'avère que vit en lui l'âme de Cartouche qui n'est nullement le sympathique bandit incarné par Jean-Paul Belmondo dans le film de Philippe de Broca de 1962, mais un assassin épouvantable aux cent cinquante victimes. Pour un bourgeois «qui n'avait jamais cru qu'aux timbres en caoutchouc», le choc est rude. Sauf que: «Voilà bien le bourgeois de Paris; il est plein de bon

sens, mais quand il exagère, rien ne lui coûte.» Quatre-vingts pages plus loin: «Ainsi en va-t-il du bourgeois parisien d'aujourd'hui qui commence par s'épouvanter d'un rien et qui finit par rire de tout.» (Théophraste Longuet est cependant plus épouvanté que rieur.) Ce parcours est à sa manière celui du roman. Il s'intitulait *le Chercheur de trésors* dans *le Matin* qui organisait un jeu (Jean-Luc Buard définit aussi le roman comme «un roman-concours»). En 1904, le titre est *la Double Vie de Théophraste*

Longuet parce que Gaston Leroux donne libre cours à sa fantaisie dé-sinvolte et, aux deux tiers du roman, se désintéresse du trésor. Un personnage le découvre mais meurt sans avoir rien révélé à personne, et ça passe à la trappe. «L'auteur de ces lignes ose dire au lecteur qu'il ne le croit pas d'esprit si bas, ni d'imagination si pauvre qu'il ne puisse s'intéresser qu'à une aventure de trésors; la véritable aventure, c'est l'âme de Théophraste.» Quand Théophraste-Cartouche subit un abominable supplice, il est aussi pré-

cisé qu'il ne faut pas prendre «l'auteur de ces lignes» pour un de ces écrivains qui «recueillent avec un soin jaloux tout ce que peut inventer le Malheur; ils ne laissent perdre aucun gémissement; au besoin, ils apprendraient à la Douleur à enfanter». Suit la description de la torture. Au contraire, un personnage s'exprimant de manière fleurie, il y a une note de bas de page: «J'iens absolument à faire remarquer que je cite textuellement M. Le camus et que je ne suis pour rien dans le déroulement harmonieux de





«L'auteur de ces lignes tient à s'excuser auprès du lecteur pour la rapidité des derniers événements.»

dèle pensa que la nature ne l'avait pas pourvue de si rares trésors pour les enfouir; elle les prodigua.» «C'est une histoire historique» est un commentaire en note de Gaston Leroux. De fait, il y a aussi du vrai. Autre note, à propos du comte de Charolais qui «décrochait à coups de carabine les couvreurs sur les toits. A la suite d'un de ces derniers crimes, qui avait ému même le garde des Sceaux, Louis XV dit à ce monstre, prince du sang: "Je viens de signer votre grâce, mais voici, en blanc, la grâce de celui qui vous tuera".» L'histoire se trouve déjà chez le marquis de Sade (dans la *Philosophie dans le boudoir*) qui la tient vraisemblablement de la *Chronique de la Régence* d'Edmond Jean François Barbier. Parellement, «l'auteur de ces lignes» n'a pas inventé le concert dans les catacombes auquel assiste Théophraste Longuet quand il revient sous la terre ferme. On ne peut pas en dire autant du séjour souterrain du héros où il rencontre le peuple sans yeux des Talpa qui vit une vie sociale et sexuelle idéale dans une société sans personnages officiels, «ni Dieu ni maire».

«CANARDS NATURELS»

La documentation de Gaston Leroux sert aussi à stimuler encore sa propre imagination, et pas que dans ses romans. Il fut avocat avant de se retrouver chroniqueur judiciaire puis, son talent journalistique faisant, reporter au *Matin*. Voici comment, en 1976, Le Livre de poche présentait l'auteur, en tête d'un *Rouletabille*: «*Ses reportages (expédition arctique du Suédois Nordenskjöld, troubles de 1905 en Russie, etc.) lui valent une grande réputation que ruine son goût prononcé pour la mystification. Il doit renoncer à son métier.*» Si, pour la carrière journalistique de Gaston Leroux, la roche Tarpéienne fut proche du Capitole, pour sa carrière littéraire le Capitole fut proche de la roche Tarpéienne puisque *le Mystère de la chambre jaune* triompha dès 1907 en feuilleton. Il est d'ailleurs inattendu de voir *la Double Vie de Théophraste Longuet*, roman si extravagant, annoncer la si stricte *Chambre jaune* par l'inter-

Gaston Leroux fait paraître en feuilleton son Chercheur de trésors en 1903. PHOTO12

ces phrases un peu excessives.» Plus tard, «l'auteur de ces lignes tient à s'excuser auprès du lecteur pour la rapidité des derniers événements», mais la vérité le réclame. «*Dans les chapitres qui vont suivre, nous prendrons notre temps pour faire de la littérature.*»

Et puis, question trésors, tous ne sont pas faits de vil argent. Gaston Leroux remonte via Cartouche à la Régence et au duc d'Orléans, amateur de la Fillion, ses «formes admirables», sa «figure ravissante». «Dès l'âge de quinze ans, cette beauté mo-

médiaire de cet élément rigoureux entre tous : la raison.

«Mais qu'est-ce que la Raison dans un cerveau qui ne sait par où la prendre? C'est un merveilleux instrument à la portée d'un manchot! Monsieur Longuet, ne détournez point ainsi la tête d'un air boudeur; je vous le dis: Vous ne savez par quel bout prendre votre raison!» L'apprendre sera l'apanage de Rouletabille. Dialogue au tribunal à la fin de *la Chambre jaune*: «— Qu'est-ce que vous entendez par "le bon bout de votre raison"? — Eh! m'sieur le président, la raison a deux bouts: le bon et le mauvais. Il n'y en a qu'un sur lequel vous puissiez vous appuyer avec solidité: c'est le bon!» Est aussi résolue dans *la Double Vie* une intrigue semblable à celle à laquelle Sherlock Holmes ou un alias a été confronté dans une de ses nouvelles dites «extracanoniques» d'Arthur Conan Doyle que la Pléiade vient de publier («la Disparition du train spécial» date de 1898). «Monsieur Longuet, le train a disparu [...] parce que vous étiez sourd et enrhumé», explique de façon convaincante son compagnon des catacombes au héros.

Tel Claude Lévi-Strauss les voyages, «je hais le fantastique» prétend le narrateur de *la Double Vie de Théophraste Longuet* à qui on ne peut cependant pas faire une entière confiance. Gaston Leroux s'en donne à cœur joie aussi bien dans l'intrigue elle-même que dans son écriture. Il imagine au fil des pages un «silence de brute», une «trahison du 1^{er} avril», une nature adultère, mais droite» ainsi qu'un ami chez qui «la fourberie de l'amant [...] ne pouvait contredire en rien le dévouement de l'ami», une bouche pas «assez large pour contenir le rire» s'emparant de son propriétaire, les «inconvénients de la chirurgie psychique», un «petit bras jaune», «un petit chat violet» qui «rerereronronna», «une odeur de lumière», des «canards naturels», un «martyr de la tare héréditaire», une chemise à la propreté assassine et une révolution personnelle «auprès de laquelle les bouleversements sociaux de 1793 sont de petits jouets de peuples en enfance». Gaston Leroux écrivain a aussi toujours un petit mot désagréable envers ses anciens confrères. «S'il faut s'effrayer de tout ce que racontent les journaux, nous avons de la terreur sur la planche», dit Théophraste Longuet, «éternellement cocu», en tête du chapitre «la Revanche du veau». Et, pour tous les bricoleurs de la métémpsychose, le romancier dévoile «un principe absolu qui préside à la manœuvre des âmes réincarnées, et qui est celui-ci: ne point s'occuper de la mise en mouvement avant d'être sûr de son cran d'arrêt». ◆

GASTON LEROUX
LA DOUBLE VIE
DE THÉOPHRASTE LONGUET
L'Arbre vengeur
366 pp., 28 €.



Un laboratoire de l'œuvre à venir Des personnages d'un livre à l'autre

Il n'y a pas que «la Raison» et son «bon bout» pour commencer dans *la Double Vie de Théophraste Longuet* et poursuivre leur chemin dans l'œuvre de Gaston Leroux. Deux personnages connaissent une semblable destinée. Le commissaire de police Mifroid, dont le portefeuille n'a pas fait de vieux os dans sa poche et qui accompagne Théophraste Longuet dans les catacombes, est en charge de résoudre l'affaire du *Fantôme de l'Opéra* (qui commence à paraître en 1909) que les éditions du Patrimoine viennent de rééditer (362 pp., 19,90 €).

Qu'on s'entende bien: le patrimonial n'est pas Gaston Leroux mais le lieu dont on commémore ainsi les 150 ans (ouverture le 5 janvier 1875). «Sans l'*Opéra de Charles Garnier*, il ne resterait, ne vous en déplaise, qu'une histoire relativement banale», écrit Gérard Fontaine dans sa préface. Dans le chapitre «le Commissaire de police, le vicomte et le Persan», Mifroid «n'eût peut-être pas été si content de lui-même» s'il avait été plus habile. Officiellement, l'affaire ne sera pas résolue, mais classée «par les soins inintelligents» du juge d'instruction. Remarquons aussi que, en 2025, la littérature dite populaire a droit à un traitement aristocratique puisque aussi bien *la Double Vie de Théophraste Longuet* que *le Fantôme de l'Opéra* sont réédités avec grand soin, reliés et avec un marque-page en tissu (et un fac-similé de la couverture originale en jaquette pour *le Fantôme* qui bénéficie d'un élégant tout petit format).

C'est à un autre joyau du patrimoine français que passe Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de la Nox en quittant *Théophraste Longuet* pour l'Académie française, décor et sujet du *Fauteuil hanté* (qui paraît en feuilleton d'abord en 1909-1910). Dans *la Double Vie*, il est un spirite professionnel dont on attend grand secours (à tort) pour démêler Cartouche de Théophraste et dont le héros n'est pas fichu de prononcer correctement le nom singulier, l'appelant au fil de ses interventions: «*Eliphas de Taille-à-rebours*», «*cher Monsieur Feu-Saint-Elme*», «*M. d'Eliphraste de l'Equinoxe*», «*Eliphraste de la Boxe*». «*Avec un nom pareil, avoir osé se présenter à l'Académie française!*» dit un personnage du *Fauteuil hanté* car Eliphas de la Nox a tenté sa chance quai Conti mais n'a pas été élu, si bien qu'on soupçonne sa main ou son spiritisme dans le carnage qui frappe tous les nouveaux impétrants. Et d'autant plus que deux lettres sont signées «*EDSEDTLN*», à savoir «les initiales de ce fumiste d'Eliphas». Ne serait-il donc pas «celui qui a déchaîné la fatalité sur l'illustre et paisible compagnie»?

Dans son avant-propos à son roman, Gaston Leroux assure que le fantôme de l'Opéra n'est pas une invention: «*Oui, il a existé, en chair et en os, bien qu'il se donnât toutes les apparences d'un vrai fantôme, c'est-à-dire d'une ombre.*» Racontant un être multiple, bandit Cartouche et «*honnête marchand de timbres en caoutchouc*», *la Double Vie de Théophraste Longuet* est ainsi à la fois chair, os et ombre.

M.L.

LIVRES / POCHES

L'ange de la montagne suisse Premier roman de Sarah Elena Müller

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Elle a 5 ans, des lunettes, et passe beaucoup de temps seule. «L'enfant hors champ» de Sarah Elena Müller vit dans un monde parallèle à celui de ses parents. Le père pense essentiellement à son emploi – sauver les espèces en voie de disparition –, la mère est au foyer, déteste le travail domestique, et passe son temps à sculpter de la glaise, des écouteurs sur les oreilles. La télévision est interdite à la maison, les parents sont supposés être progressistes et aimants. Dès qu'elle le peut, l'enfant file chez les voisins: l'étrange Egon, philosophe des médias venu de Berlin, attelé à son «grand œuvre», et Gisèle, sa femme, atteinte de «névrose du voyage». On est dans un village de montagne suisse. A l'école, où la fillette finit par aller, les élèves portent des couvre-chefs, reflet de la profession des pères. Premier jour de scolarisation: «Tous les camarades de classe portent des casquettes floquées au nom des principaux fabricants de machines agricoles. Aussitôt une rivalité se déclenche entre le camp Aebi et le camp Metrac. L'enfant zigzague entre les deux, coiffée de sa casquette WWF.» Autant dire qu'elle souffre d'une impopularité record.

Le découpage chronologique suit le développement de la fillette dont on ne connaît pas le nom: «l'enfant», «la fille», «la jeune fille», «la jeune femme». Mais à tous les âges c'est toujours la même voix, celle d'une personne à part, qui essaye seule d'interpréter le monde des adultes avec les moyens du bord. Les parents semblent pourtant faire leur boulot éducatif. L'enfant pisse au lit, la mère l'emmène chez un guérisseur aux allures de psy, il la dote d'une culotte spéciale avec capteur d'humidité et alarme sonore. Mais l'enfant reste méfiante, ne se confie qu'à moitié. A l'inverse de sa relation avec le voisin. Egon fait des petits films où il la met en scène: là voilà en messager attendant Godot près d'un canal et un champ de patates ou en chérubine lascive.

Chez le philosophe, alcoolique et raté, l'enfant voit des images animées: à la télévision, sur l'écran plein de neige ou celui du vidéoprojecteur tri-tube. C'est ainsi qu'elle rencontre «l'ange» qu'elle est seule à voir. On dirait un garçon plus ou moins de son âge, il porte un gilet de cuir noir, se dit descendant d'une créature de l'Antiquité grecque, porte une fourche. Est-ce un simple succédané d'ours en peluche? Leur dialogue est une plongée dans un imaginaire enfantin, sauvage, âpre. Quand des soupçons naîtront au sujet des films d'Egon, l'ange est encore là, et se présente en entité protectrice, voire vengeresse. La confusion dans laquelle baigne l'héroïne est comme une matière proliférante. D'autres personnages sont tout aussi flottants: Gisèle la voyageuse, et surtout la grand-mère, spectatrice de «l'océan» depuis un coin aveugle de sa chambre. Mais dès le début, on ne pouvait que s'attacher à l'enfant. Plongeant dans la baignoire avec un tuba, elle s'était mise à sangloter, n'arrivant pas à capturer le sentiment qui la gagnait. Cette idée du «sentiment manquant» est l'une des choses saisissantes de ce premier roman. ➤

SARAH ELENA MÜLLER L'ENFANT HORS CHAMP traduit de l'allemand par Raphaëlle Lacord Zoe, 210 pp., 20 € (ebook: 12,99€).

PETER STAMM
LES ARCHIVES
DES SENTIMENTS
Traduit de l'allemand (Suisse)
par Pierre Deshusses
Christian Bourgois «Satellites»,
192 pp., 9 €.



«Avant qu'elle entre en scène, j'étais avec elle dans les coulisses, elle avait le trac comme si elle allait chanter à la télévision devant des millions de téléspectateurs et j'essayai de la tranquilliser. Je lui dis merde et elle me dit : tu es mon porte-bonheur.»

Grandeur des «crevards» Eclats d'humanité en plein Goulag, par Gueorgui Demidov

Par PHILIPPE LANÇON

La merveilleuse planète, c'est la Kolyma. L'ingénieur Gueorgui Demidov y fut déporté pendant treize ans, entre 1938 et 1951, donc à la pire époque: celle de Iejov puis de son successeur et liquidateur Beria, les deux grands fossoyeurs staliniens du Goulag. La Kolyma, au nord-est de la Sibérie, est bien une planète: à peu près aussi hostile à l'homme que doit l'être Mars. La température peut descendre, pendant neuf mois, jusqu'à moins 60 degrés. Contrairement à Mars, ces montagnes et vallées ne sont alors dépourvues ni d'esclaves ni de chiens tendance nazis. L'un de ces animaux a été baptisé, pendant la guerre, Hitler. Tous mordent volontiers dans les haillons des rares fuyards (à quoi bon fuir dans ce désert gelé?) et des multiples contrevenants aux intenables objectifs et règlements, dont la seule logique est d'anéantir corps et âme. Le lecteur français sera surpris de découvrir qu'un des pires camps s'appelle Beregovoi.

Qu'il soit étiqueté comme trotskiste, fasciste, terroriste ou simplement contre-révolutionnaire, le déporté devient ici un alpiniste himalayen dépourvu de combinaison, de nourriture et d'oxygène: «Les personnes plongées dans une atmosphère de malheur chronique, inextricable, sont parfois sauvées de la mort grâce à la mise en veilleuse de leurs réactions nerveuses et psychiques. Chez la plupart d'entre nous cette torpeur avait atteint un degré tel qu'elle atténua nos souffrances non seulement morales, mais également physiques. Les émotions torturantes et les incalculables signaux douloureux que le corps souffrant envoyait au cerveau avaient fini par s'éteindre purement et simplement: il existe des circonstances où ils ne sont même plus un luxe inutile, mais une complication dangereuse et nocive.» Ce dérèglement express de tous les sens conduit le plus souvent à leur extinction. Mais il permet à quelques survivants revenus du degré zéro de la sensation, comme chez certains poètes, de retrouver plus tard l'essence de l'être. Demidov en a fait partie.

Morts-vivants. Là-bas, il est interdit de porter ses mains au visage pour protéger celui-ci du gel. Rien n'est trop dur pour ces intellectuels «binoclards», artistes, scientifiques, médecins, ingénieurs. Sur la planète, on a transformé en «crevards», soumis aux truands et aux



A Oust-Omtchoug, une colonie sur la route de la Kolyma, dans le nord-est de la

kapos bolcheviks, l'élite d'une nation. Durée de vie moyenne: entre un et deux ans. Certains chefs de camp font preuve d'un peu de souplesse. Et il y a ceux, comme «accroche-bouilloire», dont le sadisme et la bêtise entretiennent l'absurdité. On l'appelle ainsi, car à toute requête d'un déporté, aussi justifiée et désespérée soit-elle, il répond immanquablement: «Accroche une bouilloire à ta quéquette!» Les gardes eux-mêmes sont gênés par la «débilité» de cette réponse, par les interdits qu'il déploie au-delà même de l'exigence, mais le chef, sur cette planète, a tout pouvoir sur ce qu'il reste des individus. Demidov conte sa vie de brute et sa chute, liée à l'alcool et à sa femme bat-

tue: un minable tient la forge des enfers. Les déportés arrivent dans le camp qu'il dirige depuis la «Vallée du diable», gisement gouverné par un satrape doublé d'un exploitateur, dans l'état de morts-vivants. Le chef du camp apparaît: «Un homme renfrogné portant une veste ouatinée kaki et une casquette d'officier», avec «un visage mal rasé et comme ensommeillé, il me parut même familier.» Il «promena sur nous, ou plutôt à travers nous, un regard indifférent, vide, comme s'il y avait eu deux trous à la place d'yeux sur son visage bouffi». Ils rappellent les yeux de Popeye dans *Sanctuaire* de Faulkner, «semblables à deux boutons de caoutchouc noir et souple». Il y a comme une absence au fond

RICHARD MORGIEVE
LA FÊTE DES MÈRES
Folio, 512 pp., 10 €.



«Ce type dans la glace qui était mon reflet, qui était moi, ressemblait plus à papa qu'à maman. C'était moi, j'étais lui. Cette face, la nôtre, la mienne, un jour fermerait les yeux pour toujours. Autant les ouvrir le plus possible en attendant.»



Sibérie. PHOTO EMILE DUCKE. NYT-REDUX-REA

de la violence. «*De nouveau*, écrit Demidov, *j'eus l'impression d'avoir déjà croisé à plusieurs reprises ce regard désagréable. Mais ma mémoire ramollie de dystrophique refusait de donner forme à ce vague souvenir. La mémoire du crevard, c'est quelque chose ! Il peine à reconnaître même le camarade avec lequel il a partagé le châlit pendant deux ans, s'il le rencontre un an plus tard.*» Il finira par se souvenir d'*«accroche-bouilloire»* : la mémoire a la survie dure. ►

GUEORGUI DEMIDOV
MERVEILLEUSE PLANÈTE
traduit du russe par Luba Jurgenson et Nicolas Werth, préface de Geneviève Piron, postface de Marietta Tchoudakova éditions des Syrtes, 270 pp., 22 €.

Censure. Les camps de la Kolyma ont, comme on sait, tué la plupart des millions d'hommes. Cette expérience a fait de Demidov, comme de Varlam Chalamov, lequel a fait un remarquable por-

LA VILLE DE NICE PRÉSENTE

NICE JAZZ FEST

24 • 27 JUILLET 2025

JEU. 24/07
**RAYE • POLO & PAN • EARTHGANG
 JOHN SCOFIELD • CHINA MOSES •
 SULLIVAN FORTNER TRIO • daoud**

VEN. 25/07
**MUSTARD • LAMOMALI •
 FREDDIE GIBBS & EL MICHELS AFFAIR
 JALEN NGONDA •
 OSCAR PETERSON CENTENNIAL
 (SULLIVAN FORTNER & JEFF HAMILTON
 & JOHN CLAYTON) •
 EDOUARD PENNES PRÉSENTE "BIRD LIVES!"
 feat. GIACOMO SMITH •
 STOCHELO & MOZES ROSENBERG**

SAM. 26/07
**JORJA SMITH • MASEGO • GOLDFLINK
 THE COOKERS • CHRISTIAN MCBRIDE •
 NUBYA GARCIA • TYREEK MCDOLE**

DIM. 27/07
**SANTA • FEU! CHATTERTON • MRCY
 JAZZ CELEBRATION
 feat. CHINA MOSES, HUGH COLTMAN,
 PABLO CAMPOS, ROBIN MCKELLE •
 AVISHAI COHEN •
 EKEP NKWELLE • MONSIEUR MĀLĀ**

RÉSIDENTS PERMANENTS
**JOEYSTARR & THE LIVESOLDIERS •
 GREENHIGH**

nicejazzfest.fr

©VILLE DE NICE | ST/PM | 03/2025

LIVRES / POCHES

L'Afghanistan par amour Charlotte Erlih retrace un coup de foudre

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Tandis que le livre d'Adèle Yon, *Mon vrai nom est Elisabeth* (Sous-Sol) connaît un grand succès en librairie, il est intéressant de découvrir la trajectoire d'une autre Elisabeth qui a vraiment existé elle aussi; elle était presque sa contemporaine. Elle est née une vingtaine d'années plus tôt, au début du XX^e siècle. Ces deux femmes françaises ont connu des destins tragiques, mais l'héroïne d'*Embrasser Kaboul* a réussi à s'émanciper de son origine. A sa manière, elle fut une bâtisseuse. Entrecoupé de passages dans lesquels l'autrice explique au lecteur comment elle a avancé dans la découverte de la biographie de son héroïne, le roman est haletant, conté de façon habile, sans mièvrerie et avec clarté. Pourtant les rebondissements sont nombreux.

Embrasser Kaboul a beau être inspiré d'une histoire vraie, Charlotte Erlih, l'autrice, note à la fin: «Même si je suis fidèle à l'esprit d'Elisabeth et à ses actions, la plupart des scènes et citations sont fictives.»

En 1926, Elisabeth habite à Saint-Malo. Elle semble heureuse de tempérament et aimée des siens. Travaillant dans la pharmacie de ses parents, elle tombe sous le charme d'un client au physique inhabituel en France. C'est un prince afghan, cousin du roi d'Afghanistan, le progressiste Amanullah Khan. Elisabeth revoit ce client, Naïm, quelques jours plus tard. Un coup de foudre les unit. Elisabeth Bellet annonce à son fiancé, un Britannique bien comme il faut, qu'elle renonce à lui pour épouser Naïm Khan. Les parents de la jeune femme tentent de l'en dissuader, non pas parce que Naïm est un étranger mais à cause du lieu dans lequel bientôt le couple partira: «L'Afghanistan n'est pas un pays, c'est un os entre plusieurs chiens, comme tous les Etats tampons!» affirme à Elisabeth un ami de son père. Elle persiste dans son choix, même si très vite après le mariage elle perd confiance en Amanullah Khan car il lui a menti par omission.

Trois ans plus tard, ils ont un fils et s'installent en Afghanistan. Le roi est renversé, des viols, des pillages, des assassinats transforment Kaboul. Elisabeth doit porter un tchadri lorsqu'elle sort, si bien qu'elle vit la plupart du temps en recluse. Les écoles qui accueillent des filles ferment leurs portes mais lorsqu'une école rouvre, Elisabeth tient à y enseigner. Elle met au point des solutions pour aider les femmes pauvres à gagner de l'argent. En 1932, elle rentre en France auprès de ses parents et avec son fils. Mais au lieu d'y demeurer, à l'abri, elle retourne en Afghanistan auprès de son mari. Ils ont une fille, Sophia, qui est en 1959 la première Afghane à ôter son tchadri dans l'espace public, profitant d'une parenthèse moderniste. Sophia est prise en photo. Le magazine *Elle* publie cette image dans le numéro qu'il consacre aux femmes afghanes en 2001, lors de l'arrivée au pouvoir des talibans. Elisabeth était décédée en 1994. C'est une amie d'amie qui a permis à Charlotte Erlih de rencontrer le petit-fils d'Elisabeth. Il a eu confiance en elle : elle avait déjà écrit un livre sur l'Afghanistan, il a reconnu en elle une personne loyale, alors il lui a confié le journal intime de sa grand-mère. ◀

CHARLOTTE ERLIH
EMBRASSER KABOUL
Julliard, 384 pp.
23 € (ebook : 15 €).

JAMES BALDWIN
SI BEALE STREET
POUVAIT PARLER
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Magali Berger, préface de
Geneviève Brisac. Le Livre de
poche, 256 pp., 8,90 €.



«J'ai rencontré Fanny dans les rues de cette ville. J'étais toute petite, lui un peu moins. Je devais avoir six ans, lui neuf. Ils habitaient de l'autre côté de la rue, sa famille et lui, la mère, deux sœurs plus âgées et son père qui tenait une échoppe de tailleur.»

Comment chat va, Nathalie Quintane ? Une satire en forme de monologue félin

Par ÉRIC LORET



FLORENCE BROCHOIRE. DIVERGENCE

Chez le poète Henri Michaux, Pon naquit d'un œuf. Ici, Chemoule, «un chat français» (à prononcer avec une intonation chauvine et de mauvaise haleine: «C'est français, madame!»), naquit d'un placard: «Mon cœur désire être loin de moi devant moi une fois ma cage cassée, mon cœur est le petit poisson rouge qui palpite dans l'univers noir du noir des aveugles ; ainsi je naîs du noir et du rouge comme tout le monde.»

Fusion jouissive. Voilà pour la première page du livre, récit de genèse en forme d'explosion symphonique, beau comme l'ouverture de la *Schöpfung* (1798) de Haydn: irrésolu, vacillant, chaos percé de lumière et absolument vivant. Chemoule est un chat qui pense et Nathalie Quintane en retranscrit l'endophasie. Il n'est pas le premier félin autofictif à s'exprimer: le Prussian Hoffmann avait inventé en 1821 le *Chat Murr*, qui déchirait un manuscrit de son maître pour griffonner sa vie au dos des feuillets de celui-ci. Nathalie Quintane n'est pas non plus la première écrivaine à sortir radicalement du champ où on l'attend (l'ironie politique) pour faire semblant de gâtier: William S. Burroughs avait quitté

en 1986 les orgies gays sous substances pour dire *The Cat Inside* (Entrechats en français), avec des illustrations de Brion Gysin. *Chemoule*, portrait d'un chat tout à fait «intérieur» est, lui aussi, orné de dessins, dus à Stephen Loyer: parfois simples silhouettes comme un point d'ironie dans la page, grippeminauds réalistes ou stylisés, en trait plein ou délié, version anatomique ou mythologique, gentils, en train de faire des conneries, expressionnistes feuillant, etc. Mention spéciale pour celui de la page 50, dont les vibrisses descendent jusqu'au bas de la feuille, tels de longs cheveux ou des larmes (à moins qu'ils ne s'agissent de rayons extraterrestres). En face on lit: «C'est par le trou là-bas que je passe, [...] je fais mon tour. Mais d'abord je sais pas que je le fais, c'est la règle. [...] Je suis chez moi nulle part, je suis dans le nul aux grandes senteurs, aux belles couleurs.» Les réseaux sociaux nous l'ont appris: les chats ont un point de vue sur nous, nous sommes leurs esclaves et, en plus, ils nous prennent pour d'autres chats, juste un peu plus gros et malcommodes à dealer avec: «Ils vont quand même pas mettre mon panier sous cette chaise?! Quelle horreur!» Pour donner la parole à Chemoule, Quintane a forcément un peu glissé sa voix dans la

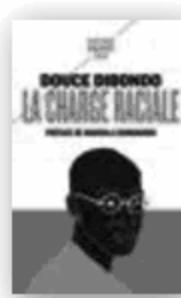
sienne comme Flaubert dans celle de Mme Bovary et vice-versa: «Vous (= moi) dit d'ailleurs le matou. On a ainsi une fusion jouissive entre animal et humain, chaque comportement (se lever, dormir, manger, gueuler en vibrant de la queue, etc.) étant décrit sur un fil indécidable. Et puis il y a ce tour de force poétique: raconter depuis une perspective étale, sans passé ni futur, «dans l'inchangé» d'une demi-conscience qui, on l'a vu, ignore ce qu'elle fait – «c'est la règle».

Interstices. Si vous avez déjà observé de près et longuement cet animal illisible qu'est le chat domestique, vous apprécierez la plongée proprioceptive que propose l'autrice dans les activités corporelles essentielles de la bestiole (vomir, uriner, déféquer). Et surtout des éclairs de vérité du type: «Une mouche! Salope! Elle me tourne autour et me cherche. Je l'avale. Je la passe au mixeur; c'est pas très bon.» Nul doute que ce texte fera avancer grandement les études félines : Quintane propose ainsi d'identifier le chat au point-virgule (entre autres remarques grammaticales à double fond sur le genre, les accords et les participes). Qui n'a jamais remarqué en effet que le mystère qui est dehors veut rentrer puis sortir, puis rentrer, etc.? Un être des interstices, ni ouvert ni fermé (contrairement à notre patience).

A part ça, *Chemoule, un chat français* est bien sûr également un texte satirique: l'autrice s'en est expliquée dans un entretien sur France Culture. Chemoule est un héros de l'anti-productivisme («Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre encore, ceux qui font toujours?»), un modèle pour ceux qui craquent devant l'absurdité politique du monde. «Plus personne ne désire être autrement que moi», constate-t-il. Couché-panier et qu'on nous fiche la paix. C'est la «valeur sommeil» contre la fausse monnaie de la «valeur travail». Mais comme lui, quand on se demande si «ça vaut le coup de sortir», on peut songer au motif du «trou», de la «tombe», «boîte en bois» qui parcourt tout le texte. Alors, est-ce que ça vaut le coup? On peut «répondre oui et non, la réponse est dans la question». ◀

CHEMOULE, UN CHAT FRANÇAIS
NATHALIE QUINTANE, P.O.L
128 pp., 15 € (ebook : 10,99 €).

DOUCE DIBONDO
LA CHARGE RACIALE
Préface de Maboula Soumahoro
Petite Biblio Payot
240 pp., 9 €.



«La charge raciale n'est pas le fruit d'une victimisation abstraite. Elle éclate depuis une histoire et une temporalité données. Et puisque je ne prétends pas expliquer un sujet, si impensé soit-il, sans rouvrir les portes du passé, un retour historique s'impose.»

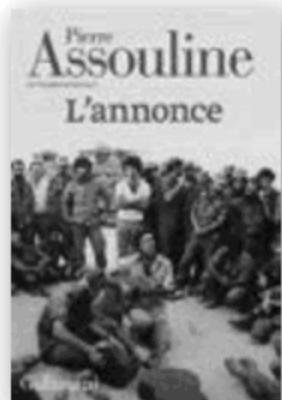
PIERRE ALFERI
CHERCHER UNE PHRASE
Préface de Jean-Christophe Bailly
P.O.L, 96 pp., 10 €.



«Pour éprouver le rythme et pour agir sur lui, il faut tenir la syntaxe en respect. Le langage courant baigne dans l'élément de la syntaxe, il se laisse bercer par son rythme ; il lui suffit donc de reprendre des formes de phrases éculées.»

ROMANS

PIERRE ASSOULINE
L'ANNONCE
Gallimard, 321 pp., 22 €
(ebook : 15,99 €).



Ce livre, il dit avoir «passé un demi-siècle à ne pas l'écrire». On le sent nourri d'expériences personnelles, de réflexions poussées sur le judaïsme ou la guerre, et c'est ce qui en fait un témoignage précieux. Mais c'est aussi un vrai roman avec un terrible twist final et surtout une intrigue follement romanesque. Le narrateur fait un parallèle entre octobre 1973 – la guerre du Kippour, déclenchée contre Israël par une coalition de pays arabes, et octobre 2023 – l'attaque terroriste du Hamas contre Israël. En 1973, il est étudiant à Paris, galvanisé par le soutien au jeune Etat hébreu, et se porte volontaire pour l'aider à lutter contre ses voisins. Là-bas, il rencontre une jeune fille prénommée Esther, dont la mission consiste à annoncer aux familles la mort de l'un des leurs au combat. Mais il rentrera à Paris à la fin de sa mission sans lui donner de nouvelles. En 2023, il repart en Israël pour témoigner de son sou-

tien. Et, par hasard, il va retrouver Esther. Cette *Annonce*, traversée par le souvenir inattendu de Leonard Cohen chantant pour les soldats de Tsahal, est une sorte d'hommage à l'écrivain israélien David Grossman et son formidable *Une femme fuyant l'annonce* (traduit par Sylvie Cohen, Seuil, 2011). **A.S.**

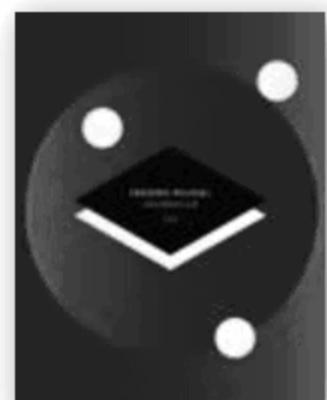
ALEXANDRE LASHERAS
LE MANÈGE DES ANDES
Le Bruit du monde, 322 pp., 21 € (ebook : 14,99 €).



En Amérique du Sud, les chemins de trois femmes courageuses qui n'ont rien en commun vont se croiser dans la tourmente d'une crise migratoire majeure. Yumina la Vénézuélienne franchit la cordillère des Andes dans l'espoir d'offrir une vie décrite à son petit garçon. Sol la Colombienne est ambitieuse et rêve de fonder sa propre entreprise. Gilda la sicilienne est en charge du dossier des migrations dans une antenne des Nations unies à Bogotá mais sa véritable quête est spirituelle. Comme motif indiquant la voie à suivre, sont intercalés entre ces récits des chapitres sur Simon Bolívar, l'icône des

droits de l'homme qui au début du XIX^e siècle voulut émanciper son peuple de la tutelle de Madrid avant l'effondrement de son rêve panaméricain. Un premier roman flamboyant sur les rêves d'une vie meilleure lorsqu'ils deviennent destins et épousent la grande histoire des peuples. **N.A.**

FRÉDÉRIC ROUSSEL
AMORMINA B
Hélice Hélia «Mycélium mésain», 328 pp., 22 €.



Léo Bakst, un astronaute mal à l'aise avec les autres et peu conformiste, se fait envoyer dans une mission de recherche dans la nouvelle station Princesse Inès, sur la planète Amormina B. D'abord heureux d'être seul, il s'aperçoit que la voix humaine lui manque et que la solitude loin de la Terre le déstabilise. «Les souvenirs imbibent comme une éponge/le moindre de mes actes. Je vis deux existences superposées/L'ancien et le terrestre se mêlent sans cesse/au présent extraterrestre.» En ramassant et analysant des spécimens, des poussières et des cailloux, Léo tente de trouver des traces de vie sur cette planète aride et sans oxygène. Ce très beau livre en

prose illustré de petits dessins en noir et blanc signé de l'auteur lui-même s'apparente à une quête de sens plutôt qu'à une revisitation du thème du dernier homme. Pendant des mois, son héros multiplie les rondes dans un paysage désolé et imperméable, aussi loin que ses réserves d'oxygène peuvent le mener, avant de découvrir qu'il peut simplement ralentir et se mettre au diapason de la planète. A force de regarder celle-ci sous un autre angle, il trouve un motif d'expédition, vers HCZ-408, un lointain cratère. Trouver le graal n'empêche pas les dommages collatéraux et des plus inattendus. **F.R.I.**

PHILOSOPHIE

ÉTIENNE BALIBAR
PATRICE MANIGLIER
LA TERRE OU LE MONDE.
DIVERGENCES
COSMOPOLITIQUES
Miallet-Barrault «Disputatio», 160 pp., 12 € (ebook : 8,49 €).



Une conversation épistolaire se noue entre deux philosophes, Etienne Balibar, grande figure contemporaine, professeur émérite de l'université Paris-Nanterre, et un cadet, Patrice Maniglier, maître

de conférences dans la même université, et collaborateur de *Libération*. La collection «Disputatio» des éditions Miallet-Barrault, dirigée par Sophie Nordmann et Mazarine Pingot, a pour objet des controverses argumentées entre deux spécialistes sur un thème de leur domaine de recherche. Ce sixième volume débat des contours de la définition de cosmopolitisme, au cœur du débat politique à la faveur de la tragédie des migrants, la généralisation des guerres et la crise climatique. «Tu mets en avant l'idée d'une politique de l'espèce humaine comme réponse aux questions cosmopolitiques alors que j'insisterais plutôt sur la nécessité d'une politique de la Terre (ce que j'appelle d'ailleurs une gaïapolitique)», dit Maniglier. «D'abord, répond Balibar un peu plus loin, je dirai un peu brutalement que nos méthodes respectives divergent d'emblée en ce que, pour parler le jargon des philosophes, la tienne est plutôt a priori, alors que la mienne est a posteriori.» Ainsi de suite, à fleurons mouchettés et constructifs. **F.R.I.**

ESSAI

HICHAM ABDEL GAWAD
L'ISLAM ENTRE FOI
ET RATIONALITÉ - UNE
PÉDAGOGIE PAR LA
SCIENCE HISTORIQUE
Cerf, 368 pp., 35 € (ebook : 24,99 €).

Docteur en sciences de religions, chargé de recherche en



prévention du radicalisme pour la Fédération Wallonie-Bruxelles, Hicham Abdel Gawad propose ici des outils «pédagogiques et didactiques» aptes à faire de l'«approche historico-critique de l'islam» un «moyen de générer chez les jeunes une conscience accrue de ce qui, dans l'islam, relève de l'histoire des Hommes», ou peut «faire concrètement l'objet d'un enseignement non confessionnel». L'ouvrage, issu d'une thèse de III^e cycle, étayé d'enquêtes de terrain, aborde avec rigueur la «question générale des productions de discours religieux islamiques à signature fondamentaliste», symptomatique d'une «religiosité qui n'est soumise ni à la critique ni à la remise en question» et qui, quand elle pénètre l'esprit de jeunes gens ou de jeunes femmes de confession musulmane, peuvent, dans certaines conditions et contextes, provoquer le basculement vers la «radicalisation violente». Le «dispositif didactique» et le «scénario pédagogique» mis en place par l'auteur fournissent des outils de déconstruction des préjugés ou des dogmatismes religieux, et peuvent être utiles pour une «initiation à une pensée scientifique sur l'islam». **R.M.**



LES GRANDS FAITS DIVERS QUI ONT SECOUÉ LA FRANCE

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE
8,30 €

**10
18**

Libération

MARINA VAN ZUYLEN
ÉLOGE DES VERTUS
MINUSCULES
Champs, 256 pp., 9,50 €.



«Si, comme l'a montré Max Weber, nous luttons tous pour la reconnaissance dans un espace très restreint, alors notre succès repose sur l'échec de quelqu'un d'autre. Le génie d'une personne implique la banalité d'une autre.»

LIVRES /

DISPARITION

Victor-Lévy Beaulieu, l'envers du rêve québécois

Par KEV LAMBERT

Kev Lambert (dernier ouvrage paru en France: *les Sentiers de neige*, Le Nouvel Attila), rend hommage à l'écrivain et éditeur, mort le 9 juin à 79 ans.

Avant de le lire, Victor-Lévy Beaulieu était pour moi une icône folklorique issue d'un obscur passé québécois. Je l'apercevais sur la télé d'enfance coiffé de son béret basque, avec sa barbe de marin hirsute, grognant dans sa pipe. Plus tard, lorsque j'ouvrirais ses romans sous les conseils d'un professeur de littérature, je serais époustouflée par la modernité de son style, sa syntaxe déglinguée et spiralée, ponctuée à l'intuition, ses carnavaux de mots et de monologues éthyliques, piqués de fulgurances.

Beaulieu demeure méconnu en France. Il fut pourtant l'un des premiers écrivains québécois à s'inscrire dans la littérature mondiale. Pour bon nombre de québécois, il reste ce bouledogue malavent qui jappait contre le moindre moineau, un polémiste vomissant ses logorrhées infâmes, un homme radicalement engagé pour l'indépendance du Québec. Quand il ne m'enchantait pas, il m'énervait ou m'exaspérait. J'ai pourtant fait ma maîtrise et une partie de ma thèse de doctorat sur ses romans. Je considère qu'il s'agit d'un des meilleurs écrivains à avoir œuvré au Québec.

Eclopés. Pour ses lecteurs et ses lectrices, VLB était l'héritier de Victor Hugo, dont il approfondit le grotesque en abandonnant le sublime, et de James Joyce, dont il actualise le monologue intérieur, moins flux de conscience que d'inconscience chez lui, tant il travaille à faire ressurgir les démons et les épouvantables pulsions de ses personnages. A 14 ans, il se rêve grand écrivain national. Il va jusqu'à décider du titre de son futur chef-d'œuvre, censé raconter l'histoire du Québec sous la forme d'une épopee: *la Grande Tribu*. Il se met à dévorer la littérature d'ici et d'ailleurs, mais aussi la «petite littérature»: des monographies de paroisse, des chansons populaires et d'abondants journaux jaunes. Dans ses recherches, il ne trouve nulle part le fier peuple que chante le récit colonial officiel, mais une multitude d'éclopés, d'exploités, d'Autochtones déshumanisés dans «une littérature souterraine pleine de fous, de névrosés, d'infirmités, d'ivrognes, de mystiques, de martyrs et de malades». (*Manuel de la petite littérature*). A l'encontre d'un nationalisme triomphal, qu'il défendra dans l'espace public, son œuvre présente un Québec qu'on ne veut pas voir: un territoire traversé par la violence, peuplé d'aliénés incestueux, de voleurs de terres, de batteurs de femmes, de petits fascistes de taverne, de prostituées se prenant la violence patriarcale en pleine gueule. En soixante ans de métier, son écriture ne s'embourgeoise jamais – pas même lorsqu'il passe au téléroman dans les années 80, signant un classique, *l'Héritage*. VLB demeure un écrivain du lumpenprolétariat, qu'il approche moins par la sociologie que par la



Victor-Lévy Beaulieu chez lui à Trois-Pistoles, vers 2012. JEAN-FRANÇOIS NADEAU

psychanalyse, donnant forme dans une cinquantaine de livres au plus ambitieux retour du refoulé. Comme Thomas Bernhard, il refusera de s'exiler, fera le choix de s'installer en plein cœur du pays natal pour y pourrir sur place. Ses romans de la faste période des années 70 (*les Grands-Pères, Don Quichotte de la Démarche, la Nuit de Malcomm Hudd*) pourraient avoir été écrits par un Antonin Artaud écumant les débits de boissons et les cabanes à patates frites.

Doutant de la possibilité de transformer le roman national en épopee, Beaulieu se donnera la tâche d'écrire l'envers du «rêve québécois». Dans l'ouvrage finalement publié sous le titre de *la Grande Tribu* en 2008 – et mal reçu par la critique – l'épopée est devenue une farce: un homme avec un trou dans la tête narre l'aventure d'une peuplade de cochons incestueux qui finissent par s'entredévorer. C'est cet écrivain qui a signé les

plus belles pages qu'il m'a été donné de lire sur l'acte d'écrire. Ses essais envoûtants et désespérés sur la création (*Monsieur Melville, N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*) parviennent, tour de vieux mage, à tirer des chefs-d'œuvre du sentiment de ratage littéraire.

Délires fondateurs. Le génie de VLB se loge là, dans sa manière, déconcertante d'honnêteté, d'embrasser la négativité. Il nous offre la plus salutaire plongée dans ce que la politicologue Dalie Giroux nomme «le Ça de la culture québécoise», s'y enfonce à plein élan pour faire ressortir les crimes oubliés, les délires fondateurs et les corps massacrés asseyant le projet de «nation». «Mais où ça mène toute cette merde?» peut-on lire dans *Jack Kerouac, essai-poulet. «Tout simplement à nous libérer de la merde, Jack.»* ◀

Helvète Paris

La librairie du Monte-en-l'air fait venir la littérature suisse à Ménilmontant (2, rue de la Mare, 75020) pour son festival De Guingois, jusqu'à dimanche avec la terrasse transformée en place de village pour l'occasion. Samedi à 17 heures, rencontre avec Karelle Ménine (*La vie en zigzag*, La Baconnière). Dimanche à 10 heures, enregistrement public du podcast *Les Parleuses* animé par Aurélie Olivier, autour de l'autrice oubliée puis redécouverte, Adelheid Duvanel (Corti).

Prix de saison

Sylvain Prudhomme (*Coyote*, Minuit) a reçu le Prix Nicolas Bouvier, Mathias Enard (*Mélancolie des Confins*, Actes Sud) le Prix Joseph Kessel, Minh Tran Huy (*Ma grand-mère et le pays de la poésie*, Flammarion) le Prix Ouest-France Etonnantes Voyageurs.

Omar Youssef Souleimane (*l'Arabe qui sourit*, Flammarion) a le prix du Quai d'Orsay. Nadia Kandrusevich et Dmitri Strotsev, éditeurs bélarusses en exil, ont le Prix Voltaire de l'Union internationale des éditeurs.

Rendez-vous

Samedi, David Teboul parle des *Filles de Birkenau* (Les Arènes) à 14h30 au Mémorial de la Shoah (17, rue Geoffroy l'Asnier, 75004). Même jour à 15 heures, Emmanuelle Favier présente *Ecouter les eaux vives* (Albin Michel) au festival Livr'à Vannes (56000). Mardi, rencontre avec deux auteurs publiés au Seuil, Camille Kouchner (*Immortels*) et Juliet Drouar (*Cui-Cui*) à 19h30, à la librairie les Nouveautés (45 bis, rue du Faubourg du Temple, 75010).

Animal lecteur La vie toute tracée d'un bibliothécaire dans le nouveau roman de Patrick deWitt

Par THOMAS STÉLANDRE

La sortie de *The Phoenician Scheme* et l'exposition à la Cinémathèque française consacrée au cinéaste n'y sont pas pour rien, mais s'il fallait porter à l'écran le dernier Patrick deWitt, célèbre notamment pour *les Frères Sisters* (adapté par Jacques Audiard en 2018), on pencherait bien ce coup-ci pour Wes Anderson. Scènes courtes et chapitrage serré, personnages secondaires beaux bizarres, situations loufoques, patine vintage, humour à froid: nous y sommes, et en particulier dans la troisième partie (il y en a quatre). On aura alors fait marche arrière vers l'enfance du héros, en 1945: «A l'âge de onze ans et demi, lit-on aussi sûrement que dans un roman pour la jeunesse, *Bob Comet fugua*.» Les surprises l'attendent: deux sœurs comédiennes un peu toquées croisées dans un train, des chiens savants, un hôtel abandonné, un gérant manchot et accueillant, un client passionné d'horticulture, un couple d'ados amoureux, un cuisinier disparu («Il y avait un mot tapé à la machine sur la porte d'entrée: "Le restaurant est fermé parce que le cuisinier s'est fait la malle. Nous ne savons pas où. Et vous? La direction"»). A l'échelle du texte, tout cela a pu arriver vraiment, ou n'être qu'un rêve, on ne sait pas trop et ce n'est pas le problème. L'important c'est d'y croire et de se laisser porter – car après tout, nous lisons un roman.

Survêtement rose. La troisième partie («1945») n'est à la vérité pas notre favorite, même si l'on comprend l'idée et qu'elle est fort sympathique (fuguer au même titre que la découverte de Mark Twain à 11 ans et demi peut représenter une échappée). On préfère la deuxième («1942-1960», laquelle se concentre sur le mariage de Bob avec Connie – union brève), la quatrième et dernière («2006», quand il s'agit de boucler la boucle ou de relier les points comme dans un jeu) et surtout la première («2005-2006», où tout commence). Le début de *l'Homme qui aimait les livres*, vraiment, est délicieux. On y fait la connaissance de Bob, un bibliothécaire à la retraite de 71 ans. Tout va bien dans la vie de Bob: il ne s'y passe pas grand-chose. Pas de famille, pas d'amis, pas de souci, des promenades journalières et beaucoup, beaucoup de livres. «Depuis l'enfance, Bob lisait exclusivement et assidûment des romans.» De Bob, on pourrait dire en le disant vite que c'est un homme sans histoire, mais le roman lui-même (qui aurait aussi pu s'intituler «Le roman de Bob») montrera le contraire – qu'il n'existe dans le fond et de fait rien de tel qu'un homme sans histoire,

puisque tout dépend de la manière dont on raconte les histoires (une femme quitte son mari pour le meilleur ami de ce dernier? C'est banal, et pourtant cela implique des rebondissements, de la tension, un final crève-coeur, et cela peut faire une deuxième partie).

Mais revenons à la première. Lors d'une de ses balades, et ce dès la troisième page, Bob croise sur sa route, dans un 7-Eleven, une dame âgée, en casquette et survêtement rose, visiblement perdue face au rayon des boissons énergétiques. Bob pose la main sur son épaule, elle se réveille «tel un robot s'animant» et se dirige vers la sortie. Bob entreprend de la suivre et c'est ainsi que peut commencer une aventure, sauf qu'on a connu meilleure île au trésor: nous voilà bientôt dans une maison de retraite (d'où la dame, Chip, s'était échappée). Bob découvre la poignée d'autres résidents et se voit proposer dans la foulée un poste de bénévole. «Je pourrai leur faire la lecture» suggère l'ancien bibliothécaire qui, après tout, s'y connaît en la matière. Réactions tièdes au départ: Edgar Allan Poe fait salle vide et Gogol, la semaine suivante, malgré une introduction enflammée, pas beaucoup mieux. Alors que faire? «J'aimerais vous proposer de continuer à venir, mais sans livres», lance la responsable des lieux. «Baladez-vous, c'est tout, circulez, lui dit Maria. Demandez à quelqu'un comment il s'appelle, et présentez-vous à votre tour. Imaginez-vous dans un cocktail, mais sans verre à la main.»

Calm et organisation. Peut-on être intéressant pour soi seul, paraît alors demander le livre. «Pourquoi lire au lieu de vivre?» s'interrogeait parfois Connie face à son lecteur compulsif de mari. Dans les années 60, jeune bibliothécaire à l'avenir tracé dans le calme et l'organisation, Bob se lie d'amitié avec un certain Ethan, jeune comme lui, débraillé, fêtard, insouciant, séduisant, tout son contraire. Ethan: «Je me dis tout le temps que je vais me mettre à lire, mais la vie m'en empêche.» Et Bob de répondre: «Tu vois, moi, c'est exactement le contraire.» Pourquoi vivre au lieu de lire? La question est posée sans drame, sans amertume, et Patrick deWitt, sans perdre son affection pour les éclopés, signe sans doute le plus doux de ses romans. ▶

PATRICK DEWITT

L'HOMME QUI AIMAIT LES LIVRES traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Emmanuelle et Philippe Aronson Actes Sud, 384 pp. 22,80 € (ebook : 16,99 €).

PLAINPICTURE, MAUD EVRARD



POURQUOI ÇA MARCHÉ

Crises et ados Virginie Grimaldi sur la pente pathos

Par MAÏA SIEURIN

La santé mentale en librairie, ça marche. L'enquête d'Adèle Yon sur son arrière-grand-mère schizophrène, *Mon vrai nom est Elisabeth* (Editions du sous-sol) et le témoignage de Nicolas Demorand sur sa bipolarité, *Intérieur nuit* (les Arènes) se maintiennent dans le top des ventes encore cette semaine. Dans un registre très différent, un roman portant sur ce thème s'est hissé au sommet du classement pendant quelques semaines: *les Heures fragiles* de Virginie Grimaldi, sorti le 7 mai. L'autrice à succès n'a pas peur d'évoquer le deuil d'un nourrisson dans *Et que ne durent que les moments doux*, la maladie d'Alzheimer dans *les Possibles* (Fayard, 2021) ou les cabinets de psy, point de départ de *Plus grand que le ciel* (Flammarion, 2024). Elle s'attelle cette fois aux souffrances et angoisses des adolescents, celles de Lou, la fille aînée de Diane. Mais tout s'arrange un jour, très facilement. «Une épopée d'humour et de larmes», clame Baptiste Beaulieu sur le bandeau rose, façon emballage bonbon.

1 Peut-on échapper à la banalité du quotidien?

«La réalité est encore plus petite que mes rêves», constate Diane, la quarantaine

et mère de Lou et Tom, de pères différents. Plutôt non, donc. Son couple avec Sébastien est au bord du précipice. Lui est en crise existentielle. «Je sais pas, Diane. J'étouffe. Je sais plus qui je suis.» Elle s'insurge. «L'appartement de soixante-sept mètres carrés au troisième étage avec vue sur le parking? Le canapé écru? L'ordinateur partagé dans un coin du salon?» La routine a tué l'amour mais Diane ne peut pas se laisser abattre: son rôle de mère ne l'autorise pas.

2 Pourquoi est-ce si dur d'être adolescent?

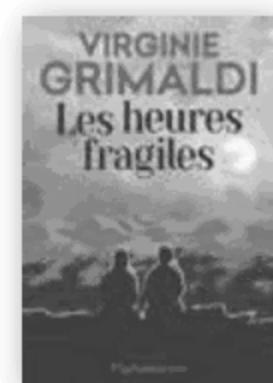
«En cours d'histoire, j'ai écrit son prénom à la chaîne pendant une heure. Hugo. Hugo. Hugo. Hugo. Ça a noirci plusieurs pages.» Amour de jeunesse et déception: l'histoire de la fille est aussi attendue que celle de la mère. Mais Lou souffre intensément.

Les crises d'angoisse se répètent et les idées noires l'envahissent. Après plusieurs rendez-vous chez la psy, la décision est prise d'un commun accord: la jeune fille est admise dans un centre pour adolescents en détresse psychique. Elle n'a accès à son téléphone qu'une fois par jour et reçoit des messages de sa mère du type: «Je t'aime jusqu'à Neptune et retour.» On y reconnaît une traduction assez littérale de l'expression «to the

moon and back». De son côté, Diane part chez ses parents, où elle n'est pas retournée depuis des années. «Si je veux l'aider, je dois affronter ce que j'ai mis tant de temps à oublier.»

3 Est-ce qu'on y croit?

En janvier, le Comité consultatif national d'éthique lançait une alerte sur la difficile prise en charge psychiatrique en France. Les délais d'attente peuvent aller jusqu'à dix-huit mois avant d'obtenir un rendez-vous. Il semble alors difficile de croire au suivi immédiat dont Lou bénéficie. De même, une guérison sans trop d'accrocs et en l'espace de quelques semaines est plutôt improbable, même si on l'espère toujours. *Les Heures fragiles* se déroulent dans le meilleur des mondes. ◀



VIRGINIE GRIMALDI
LES HEURES FRAGILES
Flammarion
336 pp.
20,90 € (ebook: 14,99 €).



Le 3 juin à Corpe (Vendée) chez Christian, agriculteur à la retraite et producteur de troussepинette, faite à partir de vin blanc ou rouge.

Par
MARINE DUMEURGER
 Envoyée spéciale en Vendée
 Photos CLAUDE PAUQUET

Derrière le comptoir, Cédric est catégorique. Impossible de trouver de la troussepинette dans un bar à moins d'être tombé dans un attrape-touriste. La mise en garde du patron du rade de Luçon (Vendée), carrière large, crâne aussi chauve qu'une boule de billard et étoile tatouée sur le cou, est sans appel. A côté de l'office notarial de la petite ville, nous nous sommes échoués Café du port, en référence à l'ancien canal qui menait à la mer, et risquons de faire chou blanc. «Le vin d'épines, ou ce que vous appelez la troussepинette, c'est un alcool de cave, poursuit-il, ses bouteilles de rhum arrangé en évidence derrière lui. D'ailleurs les clients ne nous en demandent jamais. Ils savent que ce n'est pas le lieu.»

A côté de lui, Michel, né en 1937, ne se souvient plus de son âge, mais opine, le nez dans son deuxième ballon de blanc. «J'en bois chez mon voisin. Il la sert au tonneau quand

Alcool En Vendée, la troussepинette ne compte pas pour des prunes

Dans la campagne vendéenne et les alentours, tout le monde connaît le vin d'épines préparé à partir des branches d'un prunier sauvage typique des haies bocagères. Une boisson sans appellation contrôlée dont chacun dans la région se targue d'avoir la meilleure recette.

un copain passe à la maison. C'est le petit verre avant de repartir.» On aura compris le message. Pour parler plus sérieusement de la troussepинette ou du vin d'épines, rien ne sert de courir les cafés ou les bars. Mieux vaut s'enfoncer dans le bocage vendéen et aller la chercher directement au cubi, chez le particulier. Bonjour à la Vendée agricole

et à son breuvage rendu célèbre le temps d'un shot par Bruno Retailleau, ministre de l'Intérieur Les Républicains. En janvier, celui qui a été pendant vingt ans sénateur de la Vendée, en bon défenseur de la tradition, offrait une bouteille de troussepинette à tous ses collègues du gouvernement. Sans doute n'a-t-il pas hé-

sité trop longtemps avec les autres spécialités du coin: mogettes, fion (ce flan tout rond) ou gâche (cette brioche crémeuse). En homme du bocage, il a jeté son dévolu sur la troussepинette, ou plutôt sur le vin d'épines, car en Vendée, tous les aficionados vous le diront: la troussepинette, c'est pour les touristes. Ou les ministres donc.

Mais revenons d'abord sur son nom atypique. «Troussepинète», «trousse-pinette» ou encore «troussepинette», les orthographies diffèrent selon les fabricants. A l'origine, bien loin de ce que les esprits mal tournés pourraient penser, cette appellation proviendrait du premier geste à effectuer quand on veut la confectionner. Celui de détrousser la pinette, c'est-à-dire cueillir les jeunes branches d'épinettes, ce *Prunus spinosa*. Typique du bocage, cet arbrisseau rustique et buissonnier possède des rameaux très épineux, d'où son nom. Pendant longtemps, il a servi à clôturer les pâturages, un barbelé naturel en quelque sorte pour empêcher que les bêtes ne désertent. Ecologique sans oublier d'être élégant, puisqu'il est un des premiers à fleurir, dès le mois de mars, avant même la belle saison.

Gout astringent et acide
 Avec ses délicates fleurs d'un blanc virginal au milieu des épines, il égaye alors joliment les bordures de chemin et les friches, avant de s'habiller de feuilles puis de fruits, des petites prunes bleutées et rondes au goût astringent et acide.

FOOD/



La distillerie Vrignaud prépare près de 10 000 litres de troussepinette par an.

Espèce ésotérique pour certains, on raconte que ses rameaux sombres servaient aux sorcières qui confectionnaient leurs balais avec. Pour les connasseurs, son sortilège est tout autre : sa fleur et sa feuille dégagent un arôme puissant d'amande.

Décimé avec le remembrement et l'arrachage des haies, le prunellier tient bon. Même si son petit vin s'est également résorbé. Il y a peu, il était produit un peu partout dans les fermes vendéennes. Sa recette à portée de tous, aussi modeste qu'une potée de chou : des jeunes pousses d'épine laissées à macérer dans de l'eau-de-vie avec du sucre et du vin, blanc ou rouge. Une liqueur de début de repas, même si la plupart rétorquent que pour le vin d'épines, il n'y a pas de règle : tu le bois quand ça te plaît. A Corpe, à côté de Luçon, nous sommes à la limite du bocage, là où l'on trouve «des haies, des caves, des animaux et des gens qui parlent peu»,



selon Bruno Berthomé, qui en connaît un rayon sur le sujet. Son père agriculteur était un habitué du vin d'épines qu'il préparait lui-même. Lui est devenu maître de chai chez Vrignaud, la distillerie qui a fait parvenir la quarantaine de bouteilles à l'autre Bruno, ministre celui-ci. Pas sûr que ça ait augmenté les ventes, estime Michaël Rouleau, qui dirige l'entreprise chiffrant à 3,2 millions d'euros (en 2024), mais «c'est bon pour l'image du produit, et de la Vendée bien sûr. Ici, on est un peu chauvins», ajoute-t-il en rigolant. On le savait déjà. D'ailleurs, quand la distillerie Vrignaud en difficulté a dû être rachetée à la fin des années 1990, le souvenrainiste Philippe de Villiers, alors député et président du département, a tout fait afin qu'elle reste aux mains de Vendéens. Passée à la famille Mourat en 2018, grand producteur de vin de la région, elle prépare aujourd'hui près de 10 000 litres de troussepinette par an et fournit les nombreuses ta-

ernes et boutiques du Puy du Fou. Une poignée d'autres fabricants existent sur le marché, notamment Lise Baccara, qui la commercialise sous le nom de troussepinète.

«Odeur d'amande»

Ce mardi de début juin, les équipes s'affairent justement à la cueillette et Bruno Berthomé est parti les rejoindre. Devant lui, la plaine n'a pas encore viré bocagère. A l'horizon, une brise balaie les épis d'orge. Vigoureux, ils font la ola comme au stade, en vaguelettes dorées sous le soleil. Sur le bord du chemin, Bruno détache une petite feuille de prunellier avant de la rouler pour l'écraser entre ses doigts. «C'est fou cette odeur d'amande si forte, partage-t-il. Ça me rappelle la colle Cléopâtre.» Une fois que l'épine sera plongée dans la cuve de macération, le lendemain, le maître de chai devra laisser passer une dizaine de jours au moins et trouver le «bon équilibre entre le fruité et l'amer-tume» avant de la retirer. Même si plutôt humble, il en relativise la difficulté : «Après il n'y a pas vraiment de règle, la troussepinette c'est surtout un alcool festif, assez libre.» Preuve de sa modestie, l'apé-

ritif ne prétend à aucune appellation contrôlée. Ni AOC, ni IGP, et en conséquence pas de zone de production – on le prépare d'ailleurs au-delà de la Vendée – ni de nom officiel ou de recette bien établie. Le vin d'épines reste sauvage, au bon vouloir de chacun, notamment chez les particuliers dont les deux seules difficultés semblent être de ne pas passer en dessous des 18 degrés d'alcool pour une bonne conservation, et surtout de se procurer la précieuse eau-de-vie. «Avant les agriculteurs du coin étaient tous en polyculture élevage et possédaient quelques pieds de vigne, détaille Bruno. Ce n'est plus le cas.»

La concurrence s'est donc restreinte et, dans les villages, les faiseurs de vin d'épines revendent tous détenir le meilleur breuvage. A les écouter, leur vin d'épines serait moins acré et moins sucré que celui du voisin ou, pire, de la distillerie commerciale. «Chacun sa recette mais nous, on préfère la nôtre», glisse à ce sujet l'un d'entre eux, qui refuse néanmoins de nous recevoir dans sa cave pour en discuter davantage. Pas le temps ce jour-ci, et puis il y a ces posters de femmes pas très catholiques sur les murs. «Vous

voyez de quoi je parle?» Christian, lui, a moins de réticences. Même si au départ, il n'a pas trop le temps non plus.

A quelques pas de la distillerie Vrignaud, un de ses copains nous a glissé son nom et nous sommes venus le chercher directement à sa ferme. Il est 13h30 et l'agriculteur en polyculture élevage pas vraiment à la retraite – pour preuve, il a un veau à sevrer le jour même – finit son déjeuner, attablé devant la télé. Après avoir d'abord refusé – il doute fort qu'avec nos têtes de touristes, on sache réellement différencier une branche d'épine d'un quelconque roncier –, il nous entraîne finalement dans sa cave, un lieu aussi intime que le smartphone d'un ado.

Bord de pré

Dans son antre à peine enterrée, plus proche d'une remise, le mélange des genres détonne, une foule d'objets hétéroclites et bavards. L'ancien pressoir relégué dans un coin, une vieille rangée de chaises de cinéma en bois, une carte d'identité datée en papier jaune-brun, celle d'un copain égarée pendant une virée cave et retrouvée sept ans après. Le bidon de produit corrosif est posé à côté de celui de vin d'épines. La jeune femme dénudée du calendrier Fioul Services 2011 pose à côté du cliché du taureau fétiche parti à la ferme d'insémination. Christian aussi a fini la cueillette d'épines il y a quelques semaines. Il est allé en bord de pré avec une règle d'or : passer avant les phyto et éviter les bordures de champ de colza, pour la même raison. Il nous montre son panier d'épines, les branches qu'il vient de retirer après macération, avant de nous en servir un verre. Enfin deux, car il faut goûter autant le vin d'épines préparé avec du blanc que du rouge. Lui préfère le premier, «plus délicat». C'est vrai qu'il sucre généralement le palais, vite inondé par la saveur de l'amande. Pas de quoi en faire tout un plat, juste un petit vin de cave qui sublime nonchalamment une épine en douceur. ♦



CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis

RADAR/

Stanley Cup La gourde qui boit grand

Après avoir conquis les Etats-Unis avec un marketing aussi agressif qu'efficace, la marque de gourdes réutilisables s'attaque aux marchés français et européen. Mais son modèle de surconsommation butte sur les enjeux écologiques.

Par
BALLA FOFANA
Photo **SAGA**

Quoi de mieux que de s'associer à une pop star au style musical multigenres (rock, hip-hop ou encore country) pour conquérir le globe ? Stanley, la marque étonnante de gourde (appelée «Quencher» ou «Cup») en acier inoxydable recyclé lance une nouvelle collection le 16 juin en collaboration avec Post Malone, l'interprète des tubes *Rockstar* et *White Iverson*. En s'appuyant sur la passion obsédante de «Posty» pour le camouflage et le style texan, le partenariat revisite les classiques de la marque qui a glamourisé les gourdes. La collection comprend le gobelet «Quencher H2.0 Flow-State» accompagné d'une ceinture marron (65 euros), la bouteille «Legendary Classic» et sa lunch box (150 euros) ou le gobelet «Stacking Beer Pint» (21 euros). Six mois plus tôt, Stanley s'associait au footballeur superstar Leo Messi avec une collection intitulée sobrement «GOAT» («greatest of all time», «le meilleur de tous les temps»).

Une étape de plus dans la stratégie de déploiement d'une marque dont les produits sont parmi les plus populaires au monde. Entre 2020 et 2021, l'entreprise a ainsi enregistré une hausse de ses ventes de 275%. En 2023, son chiffre d'affaires a atteint 750 millions de dollars ; il s'élevait à 73 millions de dollars en 2019. Si le «Quencher» est devenu un accessoire et un phénomène de mode, c'est grâce au suc-

cès viral qu'il a rencontré sur les réseaux sociaux. Il a été aperçu entre les mains de nombreuses célébrités comme Justin Bieber, Jennifer Lopez ou Olivia Rodrigo. Après avoir inondé le continent américain du Nord au Sud – en devenant un symbole de la surconsommation – la Stanley Cup vise aujourd'hui le marché français, et l'Europe plus largement. Si l'engouement autour des Stanley Cup peut paraître relativement nouveau, la marque, elle, ne l'est pas. Elle est fondée en 1913 par William Stanley Jr. qui dépose cette année-là un brevet sur une bouteille isotherme, «vacuum flask», essentiellement destinée aux ouvriers, bûcherons et autres amateurs d'aventure en plein air. Mais ce n'est qu'en 2019 que l'entreprise a explosé, lorsqu'elle s'est mise à orienter ses stratégies marketing vers les femmes avec de nouvelles palettes de couleurs et de nouveaux designs.

Daronnes mormones

«Je découvre les Stanley Cup sur Instagram pendant le confinement avec la hype autour des «Utah moms», ces mères de famille mormones influentes devenues un phénomène mondial», détaille Stéphanie Laporte, fondatrice de l'agence de conseil et formation en stratégie numérique Otta. «Au départ, j'avais un peu de mal à comprendre la raison, même si j'ai la même problématique que les autres mères de famille, à savoir boire assez d'eau dans la journée», poursuit celle qui est directrice du master en communication digitale à l'école

de commerce Inseec. En 2019, trois daronnes mormones, qui tiennent le blog «The Buy Guide», expliquent à la marque qu'elle se plante. Selon elles, les Quenchers ne sont pas destinés aux hommes, mais aux femmes. Et que leur modèle de gourde original kaki est tout sauf sexy. Opportuniste, le fabricant de contenants liquides les prend aux mots. Il les met au défi d'écouler un stock de 10000 cups. Les housewives friquées s'organisent. En quelques jours, elles écoulent la moitié du stock. Viralité. Le reste disparaît en quelques heures. La compagnie centenaire opère alors un revirement stratégique en renouvelant sa gamme de produits, soit jusqu'à quatre tailles de gourdes comprenant environ 45 couleurs différentes. Le produit phare a une capacité de 40 onces, soit près de 1,2 litre. Le cœur de cible devient la femme active de 25 à 50 ans qui souhaite conserver sa boisson chaude ou froide toute la journée pour rester hydratée. Pour mieux répondre aux injonctions de bien-être et minceur qui pèsent sur elles. Avec son partenariat avec «The Buy Guide», la marque développe ce que l'on appelle «le système d'affiliation marketing». «C'est un réseau d'ambassadrices - influenceuses ou pas - qui touchent 10% des ventes. Une pratique remet au goût du jour les réunions Tupperware, mais en plus cool», détaille Stéphanie Laporte. Autre technique marketing qui découle de ce partenariat : le «social listening», qui consiste à suivre en continu les réseaux sociaux pour s'adapter aux tendances et aux de-

mandes des consommatrices. La marque surfe aussi sur un effet d'UGC («user generated content»), de contenus spontanément créés par les utilisateurs que la marque va repartager de temps en temps, des contenus de personnes anonymes qui se sentent alors valorisées et starifiées. Novembre 2023 marque le point culminant de ce marketing numérique offensif, bien aidé par une vidéo postée en novembre sur TikTok. Une femme a retrouvé sa voiture calcinée, avec à l'intérieur un seul objet resté intact : sa Quencher. Quand elle secoue sa gourde, on entend le bruit des glaçons qui s'entrechoquent. La vidéo aux 97 millions de vues a fait le tour du

monde. Une aubaine pour le président de Stanley, Terence Reilly, qui a offert à la victime des gourdes... et une voiture. Une pub énorme (et quasi gratuite) pour la marque dont le slogan n'est autre que «built for life» («construit pour la vie»). De quoi lui permettre de surfer sur le marketing de l'indestructible déjà incarné par le Nokia 3310 ou les montres G-Shock. C'est tout sauf un hasard si le média en *Highsnobiety* baptise la stratégie de commercialisation de Stanley «Crocsification». Terence Reilly, à la tête de Stanley 1913 depuis 2020, est un transfuge de Crocs, qui a popularisé les mules en résine. L'ancien directeur marketing de la marque de chaus-

sures applique les mêmes recettes : forte présence sur les réseaux sociaux, collab avec Starbucks, des drops (technique de vente basée sur l'absence de marketing, des quantités limitées de marchandises et une fenêtre d'achat très courte) de gourdes de différentes couleurs avec des clients qui pioncent devant les magasins et en viennent aux mains pour être les premiers servis. Résultat des courses : les clients collectionnent les gourdes à la manière de sneakers. Certains vont jusqu'à en posséder une vingtaine, faisant de la Stanley un outil de distinction et de réussite sociale. Ce signe extérieur de richesse est d'ailleurs de plus en plus





Adoubé par *Vogue*, l'ustensile mise sur la mode pour séduire un public d'urbains actifs.

être en proie au «fomo» (*fear of missing out*) ou «peur de passer à côté de quelque chose»). «L'édition limitée repose sur une stratégie de pression temporelle», précise Sandrine Heitz-Spahn, maître de conférences en science de gestion à l'université de Lorraine. Saisi par une sensation d'urgence, le client achète un produit sans en avoir besoin. C'est ainsi que l'on crée de la surconsommation. Le fomo nous invite à nous interroger sur les conséquences psychologiques que cela peut avoir d'être constamment stimulé par ces techniques de marketing qui génèrent stress et anxiété pour des choses non essentielles.»

Le fournisseur basé aux Pays-Bas PF Concept, qui exploite le filon de la licence Stanley sur le marché nord-américain, possède l'exclusivité pour l'Europe. Introduites au début de la décennie sur le Vieux Continent, les gourdes suscitent une forte adhésion en Allemagne, au Benelux ou au Royaume-Uni. En France, l'engouement débute à l'été 2024, avec un pic vers les fêtes de fin d'année. En novembre dernier, dans la griseaille parisienne, le Citadium (l'enseigne de mode urbaine du groupe Printemps) devient la boutique référence des 15-25 ans, propose un pop-up de plusieurs jours après le lancement d'un stand de vente éphémère. Tout juste présente en France, la marque Stanley 1913 lance la «Cross Bottle», une gourde à 85 euros, véritable accessoire de mode déclinable en trois coloris (rose quartz, crème ou noir). Elle en jette, fait l'effet de la gourde d'Astérix avec un design tendance et se porte en bandoulière, comme un sac à main. Les Stanley se retrouvent chez Decathlon, Urban Outfitters et autres concept stores branchés. Les premiers acheteurs peuvent bénéficier d'un atelier de personnalisation, faire broder une gourde par un artisan.

Adoubé par *Vogue*, l'ustensile mise sur la mode pour séduire un public d'urbains actifs. Tout en espérant que la fièvre Stanley s'empare de l'Europe. Reste à savoir si le marché français sera perméable à la communication agressive de l'ogre étasunien. 2500 dollars.

«Pression temporelle»

Des excès qui pointent une des limites de ce cas d'école marketing. La clientèle la plus réactive de Stanley peut

La chercheuse Sandrine Heitz-Spahn, qui a passé une partie de sa vie aux Etats-Unis, pointe quelques différences culturelles: «En termes de généralisation de la gourde, nous avons vingt ans d'écart avec les Etats-Unis. Quand les gens rentrent dans un commerce qui vend des boissons, ils ont tendance à venir avec leur propre gourde. Dans le même temps, en Europe, nous sommes plus orientés vers le développement durable. Les injonctions sociétales, environnementales sont plus fortes. Nous disposons de tous les ingrédients pour que l'usage de la gourde fasse partie de notre quotidien mais ce n'est paradoxalement pas le cas. On a encore la culture du contenant en carton pour prendre une boisson à emporter.» En effet, en plus des entreprises de restauration, les compagnies, les administrations publiques ou privées ou les établissements d'enseignement encouragent la fin de la mise à disposition de contenants en plastique. «Malgré tout cela, je n'ai pas encore le réflexe de venir avec ma gourde quand je vais au McDo ou chez Starbucks», admet Stéphanie Laporte, qui entrevoit un autre frein au développement de Stanley en France: le prix. «Bien que l'injonction à bien manger, bien bouger et boire assez d'eau soit forte ces dernières années, je ne sais pas si une masse de Français sont prêts à mettre 45 voire 85 euros dans une gourde haut de gamme», s'interroge-t-elle.

Autre défi de taille pour la firme étasunienne: va-t-elle réussir à créer un lien de proximité aussi fort avec les consommateurs français, malgré la barrière de la langue, sur les réseaux sociaux? Et quid de son système de mesure en onces qui marque une autre différence culturelle notable? Enfin, la frénésie consumériste que promeut Stanley semble en totale contradiction avec leur slogan (*«construit pour la vie»*) et les qualités écologiques mises en avant. Posant ainsi les bases d'un procès en greenwashing et de vives inquiétudes sur l'empreinte écologique du fabricant de gourdes globalisé dopé aux éditions limitées. ◀

CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.



FESTIVAL - Jazz à Vienne

Jazz à Vienne vous propose seize jours de musique avec 190 concerts dont les trois quarts sont gratuits ! Avec Ben Harper, Meshell Ndegeocello, Michael Kiwanuka, Madeleine Peyroux, Kamasi Washington, Thee Sacred Souls, Dee Dee Bridgewater...

5 × 2 places à gagner pour la soirée hip-hop du 9 juillet avec GoldLink et Rejjie Snow, à Vienne (38)



FESTIVAL - La Nuit De l'Erdre

Portée depuis vingt-cinq ans par des équipes débordantes d'énergie, la Nuit De l'Erdre s'impose comme l'un des festivals les plus importants du Grand Ouest. C'est durant quatre jours à guichet fermé que les 100 000 festivaliers peuvent aussi bien savourer le dernier artiste français à la mode que les têtes d'affiches internationales et nationales.

1 × 2 place à gagner les 3, 4, 5 et 6 juillet, à Nort-sur-Erdre (44)



FESTIVAL - Marseille Jazz des cinq continents 2025 - Jocelyne Béroard & Tony Chausseur / Alune Wade

Le Marseille Jazz des Cinq Continents célèbre la diversité du genre dans les lieux phares de la cité phocéenne. Le 13 juillet au Théâtre Silvain, clap de fin 2025 avec Jocelyne Béroard & Tony Chausseur pour un show caribéen festif, précédés par Alune Wade et son jazz aux racines africaines.

3 × 2 places à gagner le 13 juillet, Théâtre Silvain, Marseille (13)



ALBUM - «More», le nouvel album de Pulp

Après vingt-quatre ans d'absence, le groupe culte anglais Pulp, emmené par l'incontournable Jarvis Cocker, fait son grand retour avec «More», un nouvel album déjà acclamé par la critique. Produit par James Ford (Fontaines D.C., Arctic Monkeys, Depeche Mode...), ce nouveau chapitre musical sera présenté en exclusivité en France sur la scène de la Route du Rock à Saint-Malo — un rendez-vous unique et immanquable.

5 CD et 5 LP à gagner

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/



Les produits réels sont très loin de correspondre à leur description lors de l'achat.

Promus via des photos et vidéos générées par intelligence artificielle, des habits et objets de piètre qualité inondent les plateformes comme Vinted ou Amazon, soulignant l'urgence de revoir nos modes de consommation.

Par
JULIEN MARSAUT
Illustration **ANNE HOREL**

Une couche de plastique en recouvre une autre. En déballant ce colis en provenance de Vinted, on ne s'attendait pas à un miracle. Mais ce pull sans manches acheté une vingtaine d'euros, d'un beige quelconque, n'a vraiment rien pour plaire. Ni la coupe, ni les détails de confection. Pire, aucune étiquette n'en détaille l'origine ou la composition, et l'objet empeste le synthétique. Il fallait s'en douter. En y regardant de plus près, l'annonce a de quoi interroger. Sur les photos, on distingue un jeune homme aux traits irréels, tout droit sorti d'un musée de cire. Sur lui, un pull aux contours approximatifs, comme si les coutures avaient fusionné avec son porteur. Et parmi les avis dithyrambiques laissés au vendeur – faux, assurément – quelques acheteurs déçus, suspectent du *dropshipping*, une pratique de vente en ligne dans laquelle le vendeur ne possède pas de marchandises en stock.

Supercherie. Avec la démocratisation des outils d'IA générative, les plateformes comme Etsy, Vinted, Instagram ou Amazon sont envahies de produits du genre. Une drôle de lampe en forme de chat faite de vitraux multicolores, une bague d'une finesse extrême, digne d'un film de science-fiction, soi-disant fabriquée de manière «éthique». Et une fois dans les mains des consommateurs, des produits d'une qualité exécable, très loin de correspondre à leur description. Outre-Atlantique, la journaliste Kolina Koltai, du site d'investigation Bel-

lingcat, s'est intéressée au raz-de-marée de ces produits générés par IA, dont certains peuvent s'avérer dangereux. C'est le cas d'un livre que s'est procuré son père sur Amazon : un bouquin de recettes dédié aux personnes atteintes de troubles rénaux, entièrement rédigé par une IA. «Mon père a complètement changé son régime pour prendre soin de sa santé», explique-t-elle dans une vidéo. En y jetant un coup d'œil, Kolina Koltai se rend compte de la supercherie. «Heureusement, cela n'a duré qu'un mois mais les conséquences auraient pu être bien plus sérieuses», s'alarme-t-elle. Ses recommandations pour éviter l'arnaque? «Ça se voit. Il suffit de regarder un tas d'images que l'on sait générées par IA et petit à petit, on

entraîne son regard.» Apprendre à reconnaître d'un coup d'œil l'aspect lisse voire flou de ces créations, leurs incohérences (lumière, texture, détails...) Kolina Koltai prend l'exemple d'une invraisemblable tasse, comme taillée dans une agate bleue et grise, vendue pour une vingtaine de dollars. Sur l'image du produit, certains endroits semblent incohérents, les détails grossiers.

Vraisemblance. Mais celles et ceux qui s'intéressent de près à cette technologie le savent bien : si développer de tels réflexes est crucial, il devient de plus en plus difficile de distinguer les images générées par IA des autres. D'autant plus lorsque notre attention est submergée par un flot d'images ininterrompu. Il est

même désormais possible de créer des vidéos d'une vraisemblance impressionnante, comme en témoigne Veo 3, la dernière création d'intelligence artificielle de Google. Vous hésitez à acheter un produit dont l'image vous semble incohérente? Le vendeur n'aura qu'à vous envoyer une fausse vidéo pour vous pousser à sortir votre CB. Heureusement, il existe en France un cadre juridique pour encadrer ces pratiques. Du moins, en théorie. «Cela s'apparente à de la publicité trompeuse au sens du code de la consommation puisque l'on va vous vendre un produit dont on ne vous dit pas que l'image a été réalisée par une intelligence artificielle», explique Jonathan Elkaim, avocat spécialisé en propriété intellectuelle. Alors même

que cela pourrait être constitutif d'une information essentielle pour votre décision d'achat.» Mais c'est loin d'être suffisant au vu de l'ampleur du phénomène. Si la législation évolue, notamment avec l'entrée en vigueur du règlement européen «AI Act» en août 2024, encore faut-il que les mastodontes de l'e-commerce y mettent du leur. Et que les consommateurs soient capables de faire valoir leurs droits. Pour Jonathan Elkaim, «il ne faut pas être dupé. Aujourd'hui, [ces entreprises] n'ont ni le temps ni l'envie d'être obligées de surveiller tous ceux qu'elles hébergent. Cela va plutôt passer par des conditions générales d'utilisation strictes, où il est par exemple dit que tout contenu généré par une IA doit être indiqué.»

Champignon. En témoigne le traitement au cas par cas de Vinted. Si le vendeur du pull sans manches évoqué plus tôt a été bloqué par la plateforme quelques jours après la réception du produit, ce n'est pas le cas de tous. Un autre, actif depuis plus de deux ans et cumulant de nombreux avis négatifs, est toujours opérationnel. On trouve sur son compte des shorts en denim baggy, des mailles brodées ou encore des lampes champignon 70's. Bref, des objets tendance appréciés des entrepreneurs du *dropshipping* ou de l'achat-revente. Le comble? Cette boutique Vinted serait tenue par un jeune homme basé au Luxembourg, employé par une entreprise engagée dans la lutte contre la criminalité financière et diplômé d'un master en éthique des affaires. Contacté par Libé, le vendeur n'a pas donné suite.

Et si, pour éviter de tomber dans le panneau, le plus simple était de changer notre manière de consommer? C'est l'avis de Victoire Satto, créatrice du média The Good Goods, spécialisé dans la mode responsable: «Ce type de pratiques, c'est le mal de l'époque, c'est-à-dire une absence totale de conscience et de conscientisation de nos processus d'achat, de consommation.» Pas réfractaire à l'utilisation de l'IA dans le secteur de la mode, celle-ci invite à s'informer sur son fonctionnement mais surtout à questionner nos habitudes. «La question, ce n'est pas de savoir comment acheter mieux ou ne pas me faire avoir par de l'IA. C'est : "pourquoi est-ce que j'achète?" Parce que j'en ai besoin, que j'en ai envie ou que c'est une pièce avec laquelle je peux me projeter très longtemps?» En cas de doute, mieux vaut donc éviter d'acheter un énième pull beige à la coupe hasardeuse. Surtout quand ça sent le plastique. ◆

Sur l'image du produit, certains endroits semblent incohérents, les détails grossiers.

RADAR

«Nudify apps» : Meta porte plainte

C'est un fléau qui sévit sur les réseaux sociaux auquel Meta entend visiblement mettre fin. Jeudi, le géant du web californien a annoncé qu'il lançait une action en justice contre Joy Timeline HK Limited, société qui héberge l'appli CrushAI. Cette dernière permet, grâce à l'intelligence artificielle, de déshabiller sans leur consentement des personnes présentes sur une image pour créer du contenu à caractère sexuel. Un procédé qui touche aussi bien les célébrités que les anonymes. Le grief de Meta ? La multiplication des annonces publicitaires de cette appli sur Facebook ou Instagram, qui vont à l'encontre de sa politique de sécurité. En revanche, TikTok est très loin de s'être saisi de la question et Grok, l'IA générative de X, permet désormais de dévêter virtuellement des femmes à partir de selfies accompagnant leurs publications. **K.D.-T.**

Office butt chair

Ou, en français, syndrôme des «fesses de bureau», qui affole TikTok depuis un an. A rester assis plus de huit heures par jour, des internautes redoutent en effet, vidéos à l'appui, d'avoir le séant tout aplati. Des inquiétudes peu fondées, qui ont toutefois le mérite d'alerter sur les effets néfastes de la sédentarité.

COMMENT soulager les cuisses qui frottent ?

C'est-à-dire, «les cuisses qui frottent»? La moitié de la population passe à côté de cet enfer estival. Avec les températures qui explosent et la transpiration accrue, se pose un problème très pragmatique quand on porte des jupes ou des shorts courts: les cuisses frottent, provoquant à minima rougeurs, voire de douloureuses brûlures. Plutôt que de limiter ses déplacements, examinons les solutions. Il y a bien le shorty couvrant les cuisses

à placer sous la jupe, ou bien les bandes anti-frictions avec adhésif en silicone. Mais gare à la surchauffe de ces matières synthétiques... La solution prisée des sportifs ? La crème isolante réparatrice, aussi appelée crème barrière, à apposer avant de se déplacer. Elle limite les frictions, comme un fin pansement invisible. Mise à rude épreuve, la zone peut être soulagée en la nettoyant au savon avant de l'hydrater. **M.G.**



A Benidorm, en Espagne, en 2023. PHOTO JOSE JORDAN. AFP

Les séjours en 24 heures chrono, nouveau fléau atmosphérique

Sur les réseaux sociaux, on n'est jamais à l'abri d'une tendance inconséquente. Une des dernières en date, venue du Royaume-Uni, affole depuis l'an passé au-delà des seuls «travel addicts». Son principe: rejoindre une ville d'un coup d'avion en mode 24 heures chrono, trajet aller-retour inclus. Sans se soucier de son bilan carbone ou de l'intérêt, autre que de cocher une case dépayante, de cette virée express. Mais en chouchoutant son porte-monnaie.

C'est par exemple ce couple d'influenceurs britanniques, Ryan & Jade, 506 000 followers sur TikTok, qui se vantent d'escapades de moins de 12 heures à Reykjavik ou Marrakech pour une bouclée de pain: 200 livres (environ 235 euros) par personne, grâce aux prix cassés des vols Ryanair tôt le matin

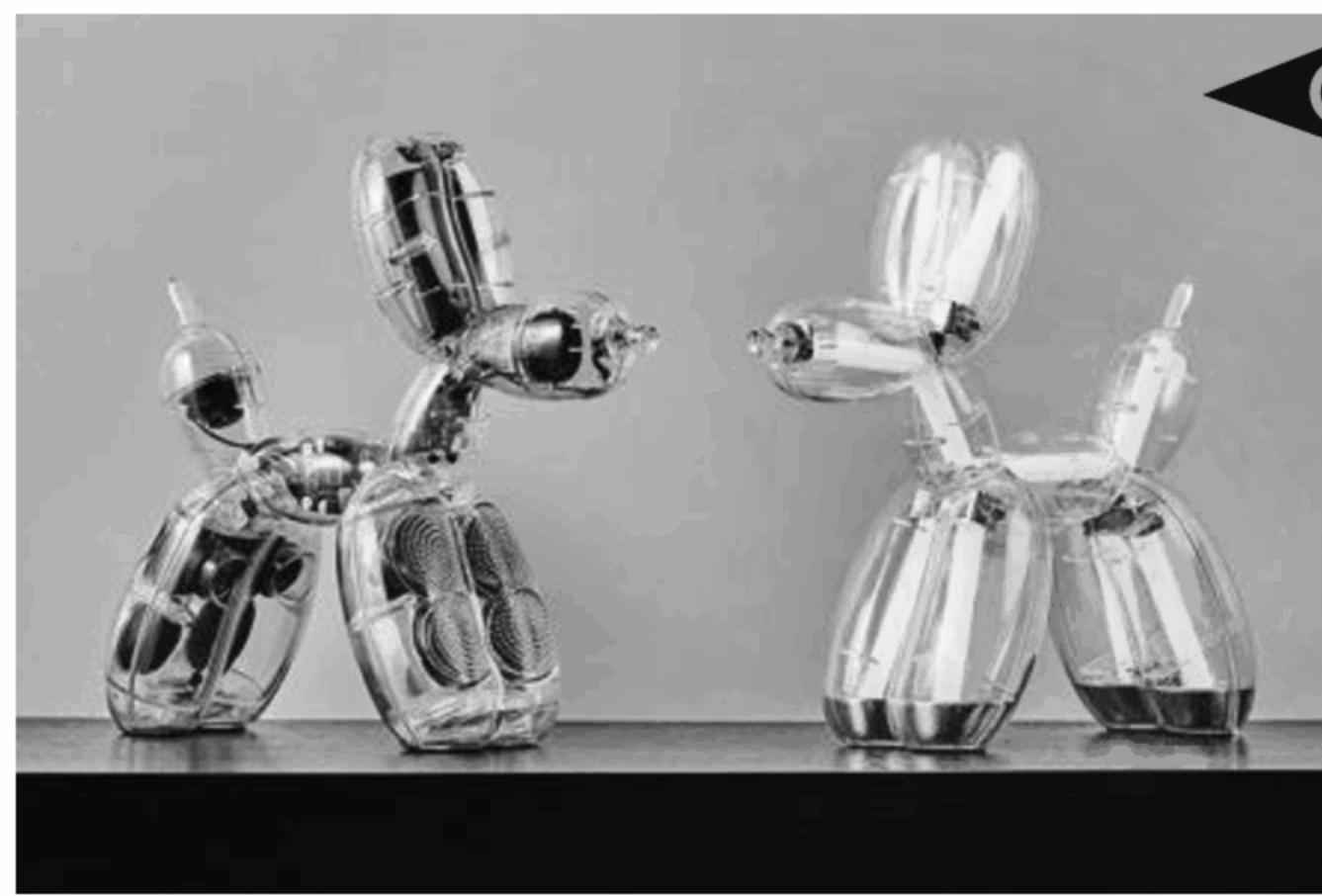
et tard le soir. Ou l'instagrammeur anglais Robbie Watson, adepte de ces «extreme day trip» vers les marges de l'Europe à trois ou quatre heures de vol, comme Lanzarote aux Canaries ou Tbilissi en Géorgie. Ils rejoignent dans cette course frénétique aux likes et à la pollution l'influenceuse américaine Maddie Smith, promotrice de voyages contre-la-montre à l'étranger (Paris par exemple) depuis les Etats-Unis en 48 heures pour moins de 1000 dollars. Certains deviennent même presque des agences de voyages, à l'instar de la plateforme Extreme Day Trips, fondée par l'ingénieur Alex Choi. Rien de neuf sous le soleil, direz-vous, depuis le boom des compagnies low-cost au début des années 2000 en Europe.

Pour quelques dizaines d'euros, ces vols ont permis à la génération «EasyJet» de rallier Berlin, Barcelone ou Budapest le temps d'un week-end festif ou en amoureux. Mais depuis, voyager en avion pour un oui ou pour un non est devenu synonyme de gabegie climatique, à faire rougir de honte les Suédois, qui ont inventé un mot pour ça, *flygskam*. L'aviation est responsable de 4% à 6% des émissions de gaz à effet de serre mondiales. D'où le renouveau du voyage à vélo, en train de nuit sur de longues distances, ou la microaventure non loin de chez soi, qui a eu ses heures de gloire pendant le Covid. On a d'ailleurs pu croire que prendre l'avion à tout va sur de courtes et moyennes distances était même devenu ringard ou in-

BILLET

suffisait une dose de culpabilité verte. Erreur ! Les statistiques démontrent les belles promesses: en 2024, le trafic aérien était sur le point de dépasser le niveau pré-pandémie. Ce mode de transport reste souvent moins cher et plus rapide que le train. Certains rétorqueront que cette façon de voyager remplit des coucous qui de toute façon décolleront et que ce n'est pas si différent d'un aller-retour pour un week-end à Rome ou Lisbonne. Mais cet ultra fast tourisme, qui n'a pour guide que la rentabilité et l'assouvissement d'un besoin immédiat, n'est-il pas, au-delà de l'aberration écologique et économique pour les hôteliers, l'ultime dévoilement de l'idée de voyage qui suppose, aussi, de se perdre ou de perdre son temps ?

FLORIAN BARDOU



Les fans absous de Jeff Koons applaudiront quand ceux qui l'exècrent bondiront. Car, une fois n'est pas coutume, Lexon s'acoquine avec une figure mainstream de l'art. Cette collaboration donne une lampe LED et une enceinte translucides sous les traits miniaturisés du célèbre Balloon Dog, une des œuvres les plus connues de Koons. Comptez 750 euros l'unité pour ces deux produits tech en édition limitée qui prétendent faire entrer le design dans les foyers. **F.Ba.** DR

Entre deux fauteuils

Sébastien Peytavie Le député de Dordogne s'est plongé dans les sujets liés au handicap, malgré lui.



Il reparaît au bout d'un quart d'heure, l'humour taquine. «*Cette fois, je suis vraiment Sébastien Peytamort.*» Drôle de situation que d'avoir rendez-vous à l'Assemblée pour tirer le portrait d'un député en plein vote des lois fin de vie. De parler revenu universel (il est pour), congé menstruel (il est pour) et foie gras (ses papilles sont pour) dans le calme d'un bureau sombre quand, au rez-de-chaussée, c'est l'effervescence des grands jours. Après une bonne heure et demie d'échanges, Sébastien Peytavie s'éclipse: il doit voter. Pour les soins palliatifs. Pour l'aide à mourir. Résolument pour. Une position qui lui vaut son lot d'insultes depuis des mois. S'il salue le trait d'esprit dans le surnom «Sébastien Peytamort», que ses contemporains lui ont dégoté, «*il y a des choses assez violentes*, admet l'élu Génération-s, qui siège avec les écos. *Etre traité d'eugéniste ou que certains me disent que je vais mettre en place une Aktion T4 [le programme nazi d'extermination des adultes handicapés, ndlr] renouvelée, alors que j'ai été menacé de mort avec référence à l'Aktion T4...*» Le Périgourdin de 43 ans pourrait être un parlementaire parmi d'autres. Il le

LE PORTRAIT

devrait. Mais, dans la France de 2025, siéger en fauteuil roulant, une première depuis la Révolution, n'ouvre pas droit à la banalité. Lorsqu'il fait campagne dans la 4^e circonscription de Dordogne en 2022, le psychologue clinicien, tombé dans la marmite politique grâce au revenu universel de Benoît Hamon, ne parle pas de handicap. Son sujet, c'est le système de santé. Les déserts médicaux, les services publics en carafe. Mais une fois élu, les messages pleuvent. Des personnes handicapées, des aidants, qui projettent sur lui leurs espoirs d'une société meilleure. Alors, il s'y colle. Participe à des tables rondes sur le sujet, obtient le remboursement intégral des fauteuils roulants, la fin du vote «par assis et levé» à l'Assemblée. Seulement voilà: «les personnes handicapées» sont un bloc aussi peu monolithique que «les Français». La question de l'aide à mourir achève de cliver les camps. Alors que des militants antivalidistes tentent d'alerter depuis des mois sur ce qu'ils considèrent être une loi eugéniste, Sébastien Peytavie et son soutien indéfectible au texte sont une cible de choix. «*Tu*

*porteras une lourde responsabilité dans les morts à venir», «de personne handie à personne handie, je vous déteste», «token des valides» et autres «*tu as pactisé avec les valides sur le dos des handis*», affluent dans ses mentions sur les réseaux sociaux. «*Il y a, je crois, un sentiment de trahison de leur part et que j'en-tends*, concède-t-il. Mais je ne vais pas renoncer à mes convictions pour porter [leur] voix.»*

Sébastien Peytavie n'est pourtant «pas doctrinaire», assure le député Horizons Paul Christophe. «C'est quelqu'un de très ouvert à la discussion, qui sait apporter sa pierre, mais aussi prendre en considération l'expression des autres, loue cet opposant politique. Il est direct, franc et honnête, il n'a pas de faux-semblants.» D'ailleurs, Sébastien Peytavie a, au gré des auditions menées sur le sujet et de son propre aveu, «énormément bougé» sur la question des directives anticipées. Pour depuis toujours, il s'y oppose désormais. En cause, «un biais validiste» qui fait qu'une personne en bonne santé aura tendance à fixer comme seuil de vie intolérable le fait de se retrouver en fauteuil. Lui vit avec depuis ses 3 ans, et une opération à cœur ouvert visant à rectifier cette malformation cardiaque qui aurait, sinon, pu lui coûter la vie. Une enfance «heureuse» à Borrèze (Dordogne), «en plein milieu des bois», à faire des cabanes et s'inventer mille histoires avec son frangin, trois ans de moins, aujourd'hui maître de conférences en informatique. «On pouvait passer des heures à jouer sans avoir les parents derrière le dos.» Le contraste avec le monde qui l'entoure désormais le saisit. «Nos villes ont été construites pour des hommes, en bonne santé, résume-t-il. On n'a pas pensé à l'espace pour les enfants, comme on n'a pas pensé à l'espace pour les personnes en situation de handicap ou vieillissantes.»

Sébastien Peytavie grandit dans «un milieu assez précaire», un père aide à tout faire dans la ferme des grands-parents, une mère à la tête d'un lieu de vie pour gamins placés, aménagé dans la grange attenante à la maison, et que le paternel rejoindra en tant qu'éducateur. Sa vocation de psy n'est pas sans lien avec ces jeunes cabossés auprès de qui il a grandi. Sa sœur, sept ans de moins, a repris les rênes de la structure. Voilà pour le côté respectable. Le ton change à l'évocation de son oncle magnétiseur. «Je pense qu'il fait partie des gourous. Ça doit faire vingt ans qu'on ne se parle pas. On n'a pas la même conception du soin», euphémise-t-il. On charrie en demandant s'il faut prévenir la Miviludes. «Oh, ils sont bien au courant.» Dont acte.

Avant de devenir député, Sébastien Peytavie, bel homme à la barbe soignée, un petit anneau à l'oreille, partageait son activité de psychologue entre l'hôpital de Sarlat et son cabinet. «Il avait un contrat de quinze heures à l'hôpital, il en faisait quarante. On le chambrait «c'est bien, on a un psychologue bénévole», se marre son amie Marion Lachaize, responsable d'une structure pour femmes victimes de violences conjugales. Malgré la densité de son emploi du temps et ses responsabilités, il demeure d'une attention inébranlable, de ceux qui savent s'enquérir sincèrement de l'autre.» Elle en veut pour preuve cet accident de vélo qui l'a laissée la clavicule fracturée l'an passé. «C'était pile poil pendant la dissolution de l'Assemblée et il n'y a pas un jour où je n'ai pas reçu un message de Sébastien», pourtant en lutte pour sa réélection sur une terre RNisée. «Tous les quatre matins, il arrive à la maison en m'offrant un bouquin. Le dernier, c'est Dors ton sommeil de brute, de Carole Martinez, d'une beauté saisissante, à la fois poétique et traversé d'humanité, poursuit-elle. Il a cette capacité rare à offrir des livres qui nous parlent profondément.» Des livres, et du gin. Pas cette piquette de supermarché qu'il chambre lorsque l'on évoque nos regrettables cuites, non: une production de leur coin, de la distillerie de l'Ort, dont l'un comme l'autre nous font la retape.

Sa vie parlementaire lui a coûté sa dernière relation amoureuse, l'empêche d'en imaginer une nouvelle. Elle l'a aussi éloigné de ce rugby qu'il chérit. Peut-être lui ôtera-t-elle également son boulot. «Après avoir été une personnalité publique, politique, les gens ne s'adresseraient pas forcément qu'au psychologue, mais viendraient peut-être aussi reprocher ou attendre je ne sais quoi. Je ne suis pas sûr que ce serait très pertinent.» Dès lors, que faire si la vie politique s'arrête? Il l'ignore. Sa grand-mère, elle, lui demande de signer tous les bouquins qu'il lui offre. Pour frimer le jour où il sera ministre. ♦

Par **ELSA MAUDET**
Photo **RÉMY ARTIGES**

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH**ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES****Achète comptant**
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobiliers, laques, paravents...

Décorations asiatiques : corail, jade...

MAISON ALEXANDRA**06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Vous voulez passer
une annonce dans

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne
<http://petites-annonces.libération.fr>

Liberation
**est
habileté
pour
toutes
vos
annonces
légales
sur les
départements**

75 93 94

de 9h à 18h au
01 87 39 84 00
ou par mail
legales-libe@teamedia.fr

Liberation

www.libération.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @libération.fr

Édité par la SARL
Liberation
SARL au capital de
23 243 662 €
113, av. de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris:
382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Hamdam Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site:
abo.libération.fr
abonnement
@libération.fr
tarif abonnement
1 an France métropolitaine :
384€
tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, av. de Choisy,
75013 Paris
publicité @libération.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces @teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print
(Gallargues), POP
(La Courneuve),
Nancy Print
(Jarville), CILA
(Héric)
Imprimé en France
Membre de l'ACP
CPPAP : 1125 C
80064 ISSN :
0335-1793.

ACPM

Origine du papier :

France
Taux de fibres recyclées : 100%
Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	
15									16					
17									18					
19					20				21					
			22					23						
24	25	26						27						
28					29				30	31	32			
33					34					35				
36			37						38					
		39						40						
41	42							43						
44								45				46	47	48
49					50					51				
52					53									
54					55									

CASE TOUJOURS

Par ANTOINE HINGE

N°141: Sports et loisirs

HORizontalement 1. Derniers de la famille
10. Petites voitures pour adulte 15. Plus capable
16. «Beurk» 17. Foot US pour foot US 18. Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde sa lunule
19. Fin de thème 20. Passion de philopin 21. Faciles à choper 22. Parquets ou moquettes 23. Fines 24. Devenu viral 27. Huile du tiaré tahiti 28. Câbles de mines 29. Le Nerf optique 33. Whiskies canadiens 34. I'm Gonna Be (500...) (The Proclaimers) 35. Moment sombre 36. Cocktail (sans alcool) 38. Laissez saplace 39. Elles font vibrer 40. Tom de tous les Impossibles 41. Coûts de l'ardoise 43. Un dieu au lancer de marteau 44. Direction: Rome 45. Avec pertes et fracas 46. Gaz à effet de serre, en bref 49. Offensive citoyenne contre la mondialisation 50. Un de ses épisodes s'appelle «Les Simpson l'ont déjà fait» 52. Page de pub 53. Méthode pour détecter la séropositivité 54. Chemin d'effort maximum 55. Chargées, pour une pile.

Verticalement 1. Elle est là pour le soutien 2. Seum qui remue - passions non moins fortes 3. Punaise de lit à eau 4. Jolie, une fois sur deux 5. Apple les vend par deux 6. Suspendu au-dessus du berceau 7. Nous n'_ plus au bois (comptine) 8. Des nouvelles des Etats-Unis 9. Cristal, pour ceux qui ont du goût 10. Cette gril (le) vous est présentée par Weber 11. Jackpot! Cette grosse pince pourrait quand même vous ouvrir des portes 12. Volume de maçonnerie 13. Derniers soupirs 14. Feuilles de Chine 21. Pour prendre la mesure 22. Mode de paiement moderne 23. Elles donnent des boutons 24. A cheval donné (regardez les dents) 25. Dans le Trône de fer, héroïte de la maison Stark 26. Réponse à «Où?» et «Qu'est-ce qu'on mange?» 27. Genres de prises 29. Déchiffres 30. OOOO 31. Amourees 32. Auxiliaire de vie 34. Vieil OS de Bill Gates (teaser de la grille de l'été) 37. 3-, par exemple 38. En mesure de conservatoire 40. Eut un gros coup de bol 41. Petit bateau à double foc 42. Moitié de primat 43. Accord de non-concurrence 44. Rentre Avec Tes Pieds, pour les râleurs 45. Deux frères, au ciné 46. D 47. Verset sans queue ni tête 48. Musiques de Madness 50. Femme du jour 51. Posture, en mauvaise posture.

Solutions du week-end dernier

V	I	S	L	E	A	N	M	A	M	B	O	
U	N	E	S	U	N	P	O	U	T	O	U	S
A	S	P	E	S	T	R	I	P	T	E	S	E
L	O	U	S	T	R	E	E	L	L	D	R	A
A	L	E	G	E	T	E	T	E	E	R	A	S
T	I	C	T	A	C	T	A	N	C	T	E	C
E	T	R	E	R	I	E	L	D	R	A	P	S
L	E	E	B	U	R	R	I	O	T	C	E	A
E	S	S	A	I	A	R	M	E	A	C	T	U
P	O	C	K	Y	R	E	V	O	I	T		
C	L	O	S	E	I	M	P	A	R	T		
T	R	I	C	R	E	C	R	I	S	D	L	
Z	E	R	O	D	E	C	H	E	T	D	E	
A	L	A	P	I	S	C	I	N	E	E	O	
R	E	S	E	T	O	P	E	S	S	N	E	

ON DONNE CET ESPACE POUR RAPPELER QUE DONNER DE L'ARGENT N'EST PAS LA SEULE FORME DE SOLIDARITÉ



DECOUVREZ TOUTES LES FAÇONS DE DONNER

CARNET D'ÉCHECS

Par PIERRE GRAVAGNA



Nikolaï Krogiouss vs Viktor Zheliandinov (1959).
Trait aux blancs.

Savoir contrôler ses émotions est une qualité indispensable à tout joueur de compétition. Pros comme amateurs. Si l'on veut progresser, il est crucial d'apprendre à les contrôler. Les émotions peuvent avoir des impacts sur la concentration. La joie, par exemple, fait souvent perdre la vigilance. Ne dit-on pas qu'une partie se gagne deux fois? Quand on prend un avantage significatif et quand on le concrétise. Deux phases souvent aussi difficiles l'une que l'autre. Nombre de grands maîtres suivent les conseils de psychologues du sport. Dans la victoire comme dans la défaite, ils apprennent à gérer la pression, à rester calmes et concentrés. Même sous le regard de leurs fans. Rares sont les amateurs inscrits dans cette même démarche, alors qu'ils auraient beaucoup à y gagner. Lire à ce propos la *Psychologie au jeu d'échecs*, ouvrage de référence, écrit en 1963 par Nikolaï Krogiou, sept fois finaliste au championnat d'URSS! ←

Solution de la semaine dernière: Cc4! 1/0

chaillot
théâtre national
de la danse

saison 25→26

Lia Rodrigues
Nederlands Dans Theater –
Crystal Pite & Simon McBurney
Compagnie X
Fanny de Chaillé
François Chaignaud
Sharon Eyal
Biennale d'art flamenco
Damien Jalet & Le Ballet
du Grand Théâtre de Genève
Marlene Monteiro Freitas
Maguy Marin
LA HORDE
William Forsythe
Rachid Ouramadane...

chaillot danse

theatre-chaillo.fr

SAMEDI 14
ET DIMANCHE 15
JUIN 2025

PLACE À DEMAIN libé

LA JEUNESSE OUVRE LA VOIX

Une journée d'échanges ce samedi à Paris, au Palais de la Porte Dorée.



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE France Travail

GHETT'UP
make_sense

POISSON LUNE

BANLIEUES LA CITÉ RÊVEUSE

A travers son livre «la Banlieue du Turfu», Makan Fofana nourrit une réflexion sur la conception du futur dans les quartiers populaires. Un imaginaire qui anime de nombreux artistes et designers.

Par
LUCAS ZAÏ-GILLOT

Des tours de verre colorées au crayon de couleur, des rues remplies d'arbres, des formes architecturales assez inédites. Après avoir découvert ou redécouvert les histoires plurielles des banlieues françaises au musée de l'Histoire de l'immigration, c'est au bout de l'exposition *Banlieues chéries* - installée depuis la mi-avril au Palais de la Porte Dorée, à Paris - que des milliers d'enfants ont consigné sur des post-it leurs aspirations pour les futurs des banlieues, leurs banlieues rêvées. Si quelques souhaits ont déjà été exaucés lors du match PSG-Inter Milan, d'autres ne peuvent se régler sur un terrain de foot. Au milieu des très nombreux appels à la paix en Palestine, les enfants rêvent de changements sociaux et matériels : «*Circuler sans me faire contrôler*»; «*un plan d'urgence pour l'école publique du 93*»; «*profiter de l'espace public comme les hommes*»; «*voir des vaches et des moutons*» ou encore «*avoir des habitants heureux, ambitieux, rêveurs, sans craindre la police, les fins de mois ou des galères de logement*».

«Les galères ont toujours été les mêmes. On les retrouve d'un quartier à l'autre, d'une banlieue à l'autre», décrit Hind Ayadi, designeuse d'intérieur résident à Garges-lès-Gonesse (Val-d'Oise) et fondatrice de l'association Espoir et création, avant de lister quelques-unes des problématiques vécues par les jeunes : «*Décrochage scolaire, inégalités sociales, délinquance, racisme systémique et décomplexé, chômage*

et, bien évidemment, les violences policières.» Pour s'en sortir, il faut lutter deux fois plus et, souvent, imaginer qu'un futur passe par une obligation : «*Pour beaucoup de jeunes, pour réussir, il faut quitter le quartier*, poursuit Hind Ayadi. *Venir d'un quartier de banlieue aujourd'hui, c'est un frein pour trouver du boulot, un appartement...*» Ce constat, Makan Fofana en a fait la base d'une réflexion entamée il y a cinq ans. Alors âgé de 27 ans, ce fils d'éboueur ayant grandi dans le quartier du Bois de l'Etang à La Verrière (Yvelines), sort d'une dépression survenue après une remise en question de sa foi musulmane, une carrière de photographe et de modèle. Il découvre alors la «Terre du Milieu» de J.R.R. Tolkien, le monde des sorciers de J.K. Rowling et les imaginaires associés à ces mondes fictifs, et se «prend une claque», tant ils sont éloignés de son «quartier désenchanté». Couplant cette découverte à son intérêt pour la question philosophique et à sa réflexion sur la «nécessité de quitter la banlieue pour réussir», Makan Fofana s'intéresse alors à l'imaginaire de son lieu de vie, à l'imaginaire des banlieues. «*Tout le monde a un imaginaire constitué sur la banlieue, qu'on y habite ou pas.*»

«*Si tu habites en Bretagne, mais que tu regardes la télé et que tu écoutes du rap, tu as une préconception de la banlieue*», rappelle Makan Fofana, avant de définir ce terme comme un «*mode de vie, une culture, des traditions, des pratiques et une marge qui ne se limite pas seulement aux bâtiments*». L'imaginaire des banlieues s'est construit, selon lui, en parallèle des grands ensembles,

à coups de reportages reprenant des lieux communs aux 20 heures et de productions culturelles mettant en avant la dure réalité de la vie dans ces quartiers marginalisés par les pouvoirs publics.

«Un futur désirable et émancipateur»

«La Haine comme les Misérables sont de super films, note le philosophe. Mais peut-être qu'ils nous ont enfermés dans un récit pessimiste, négatif, un petit peu passif.» Là où Hind Ayadi voit un «militantisme politique» à raconter la réalité des banlieues, «*car trente ans après la Haine, c'est toujours pareil*», Makan Fofana veut «réenchanter cet imaginaire». Il veut le faire sans attendre qu'un auteur extérieur ne le fasse. Cela permettrait de créer «*un futur désirable et émancipateur*» : la «banlieue du Turfu». Revendiquant une inspiration auprès de la chanson du rappeur Booba, le «turfu» (verlan de futur), «*c'est un putain de futur*», explique Makan Fofana avec un grand sourire. *Un futur qui naît en banlieue, dans les marges, contrairement aux récits qui créent des futurs dans la ville plus bourgeoise d'à côté.* Pour illustrer sa conception du turf, le philosophe des imaginaires n'hésite pas à citer le pays qui a vu naître le Black Panther dans les pages des comics Marvel et porté à l'écran par le réalisateur Ryan Coogler en 2018 : le Wakanda. Ce pays (science) fictif, alliant à la perfection écologie, traditions et technologie, est une utopie qui s'inscrit pleinement dans la culture afrofuturiste.

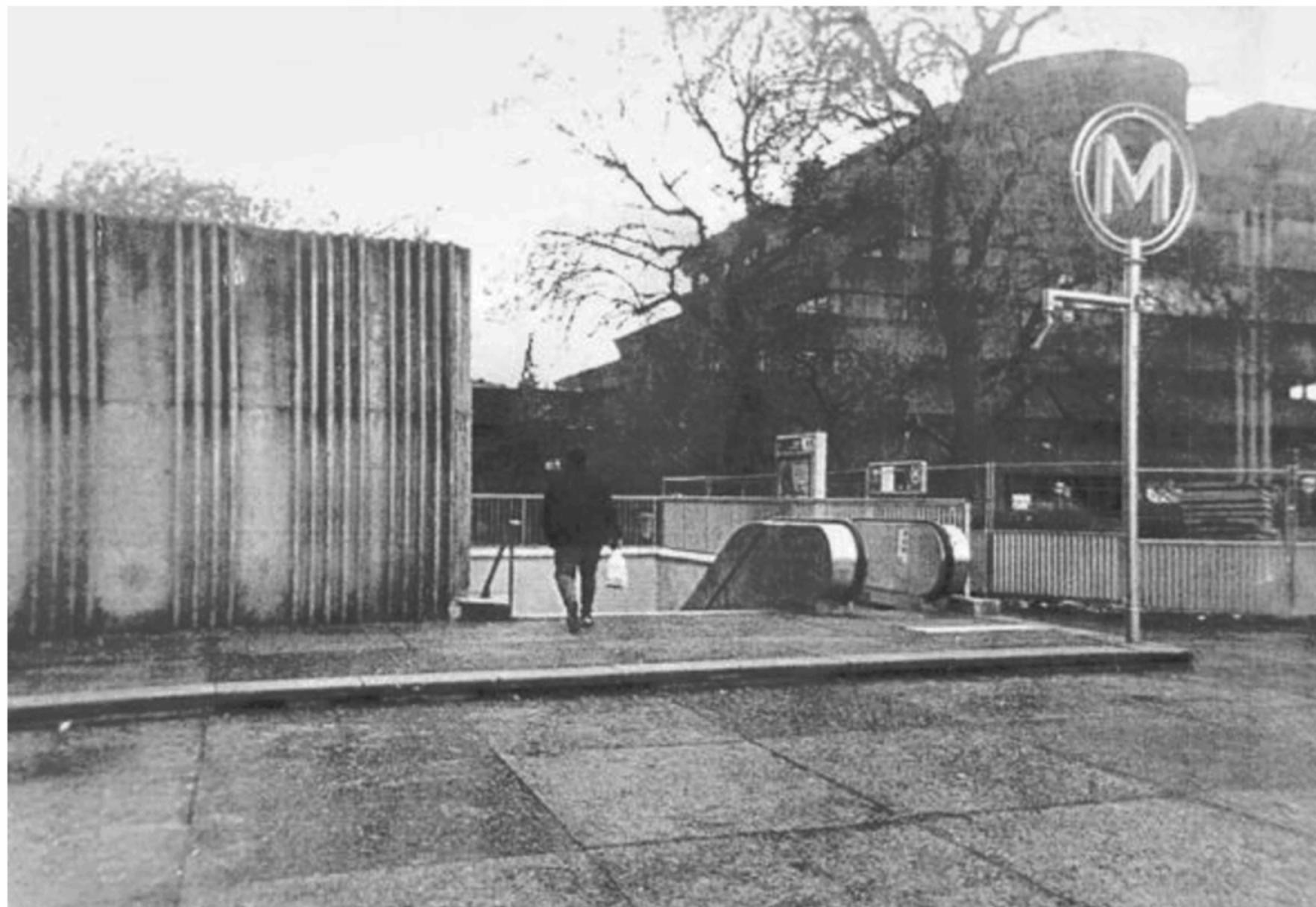
Théorisé par Mark Dery dans les années 1990, ce courant artistique est



La ville de Bobigny, en région Seine-Saint-Denis, photographiée par les

pour le rédacteur en chef d'*Usbek et Rica*, Blaise Mao, interrogé sur France Culture, une «*constellation d'imaginaires avant-gardistes et afro-centrés, qui permet d'articuler l'identité noire, la technologie et le futur, et qui transfigure le passé en gisement d'avenir.*» Puisant dans «*l'oasis culturelle*» qu'est le Wakanda dans la culture populaire, ou encore d'autres imaginaires comme le solarpunk – courant de science-fiction positive, où la technologie et la civilisation humaine alimentée par les énergies renouvelables ne détruisent pas la nature mais s'y lient, comme dans *le Château dans le Ciel*, d'Hayao Miyazaki, Makan Fofana rêve de banlieues du turf, «*où les habitants sont heureux et n'ont pas besoin de partir pour*

s'accomplir», à rebours des imaginaires lorgnant sur la collapsologie ou le transhumanisme. Après avoir consigné sa pensée dans le livre «*la Banlieue du Turfu*», publié en 2021 aux éditions Tana, l'écrivain a fait de son concept une «*boîte à outils*», pour que chaque habitant de banlieue puisse se saisir de son concept, «*ouvrir et créer son imaginaire*», mettre en commun son «Turfu». Car Makan Fofana en est persuadé, «*les plus grands changements ce sont tout d'abord des rêves*». Mais l'ouverture de cet imaginaire ne se fait pas sans obstacle, Makan Fofana le reconnaît, et il s'est plusieurs fois heurté au pragmatisme de ses interlocuteurs. Comment penser et imaginer le futur quand il faut trouver un emploi,



élèves de 5^e du collège Pierre Semard. PHOTOS METROPOP! ET LES COLLÉGIENS

payer son loyer ou régler la galère quotidienne ?

Afin de déconstruire cette «vision socio-gisante du monde et de la banlieue» et «faire apparaître les turfus», Makan Fofana a collaboré avec le designer Hugo Pilate pour créer un espace numérique de réflexion permettant de redessiner les contours du futur de la banlieue lors d'ateliers de discussions et création numérique sur le jeu vidéo *Fortnite*: l'Hypercube. Crée à la Gaîté Lyrique, ce laboratoire est devenu une boîte à outils que Makan Fofana a diffusé en Europe et qui a infusé dans des programmes scolaires d'établissements, comme en Seine-Saint-Denis, ou dans des programmes d'instituts de recherches. En 2020, Riwad Salim,

designer de 26 ans travaillant au sein de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI) intègre une expérimentation lancée en prévision des gigantesques chantiers prévus en Seine-Saint-Denis pour construire les infrastructures des Jeux olympiques de Paris 2024: le projet Urbanités numériques en Jeux. «Notre but était d'accompagner les élèves dans la conception de leur quartier en pleine mutation en raison des JO», explique aujourd'hui le designer. Pour cela, c'est encore le jeu vidéo qui a été choisi comme moyen d'expression de ces élèves de huit collèges et deux lycées du 93.

Si Makan Fofana et Hugo Pilate avaient choisi le mode créatif de *Fortnite*, Riwad Salim et son équipe

ont opté pour *Luanti* (jeu anciennement appelé *Minetest*). «C'est une version libre et complètement modifiable de Minecraft, décrit le designer de l'IRI. On y a créé un serveur de jeu à partir des données IGN du 93.» Dans cette map, les élèves ont pu construire bloc par bloc

«Tout le monde à un imaginaire constitué sur la banlieue, qu'on y habite ou pas.»

Makan Fofana
Philosophe et auteur

leur cour de récré, un square ou un espace public du village olympique (alors pas encore sorti de terre). Mais comme Makan Fofana, Riwad Salim s'est rendu compte que la créativité des collégiens était «bloquée» dans leur quotidien. «De prime abord, ils ne proposaient que des kebabs, un city-stade ou un centre commercial... Un imaginaire très capitaliste, se souvient Riwad Salim. C'est en allant chercher des connexions avec la culture pop que de nouvelles idées émergent.» Riwad Salim se souvient particulièrement d'un atelier organisé dans un lycée à la Courneuve. «Il fallait repenser un square», détaille-t-il. Après sa rencontre avec Makan Fofana – le projet Turfu est partenaire du programme de l'IRI –, Riwad Salim a

demandé aux lycéens de raconter «ce qu'est la ville à travers la pop culture». Les élèves ont ramené des photos de mangas, des captures écrans de jeux-vidéos. «Ils ont compris qu'on accorde de la valeur à ces imaginaires donc ils prennent le projet au sérieux et des idées émergent.» «Ces ateliers sont toujours organisés en binôme avec un architecte ou un urbaniste, explique Yanis Ratbi, artiste travaillant aussi pour l'IRI. Ils donnent aux maîtres d'œuvre des inspirations.»

Parfois, les blocs numériques traversent l'écran pour s'ancrer dans la réalité, comme dans le collège Dora Maar à Saint-Denis. Au cœur du village olympique, les collégiens participants aux ateliers ont voulu changer l'agencement de leur cour de récréation. «Les garçons jouaient au foot au milieu de la cour, s'appropriait l'espace», raconte Riwad Salim. Alors, les collégiens ont envisagé un immense arbre, placé au milieu de l'espace. «Ils se sont inspirés des arbres à palabres, des grands arbres sous lesquels on s'assoit pour discuter, se raconter des histoires dans la tradition ouest-africaine», précise le designer. Finalement, l'architecte a changé son projet.

Questionnement écologique

Ayant poursuivi le projet de l'IRI, Yanis Ratbi ajoute que «la création des imaginaires sur Luanti permet d'intégrer à la réflexion chez les jeunes, des matériaux non polluants», et de voir émerger des structures mêlant bois et récupération. Car le questionnement écologique déjà «infusé» chez les plus jeunes, rappelle à leur mission tant Makan Fofana que Yanis Ratbi. «L'écologie mainstream ne présente juste pas leurs actes du quotidien, souvent lié à leur condition sociale, comme étant écolo, note ce dernier. Il suffit de les légitimer, par la fiction ou des politiques, pour que ces jeunes prennent conscience qu'ils ont une démarche écologique.»

Reprenant les univers low-tech comme illustrant le mieux cette démarche, Makan Fofana avance que le futur écologique des banlieues ne pourra pas advenir sans «redistribution des richesses par et pour nous-même». «Il ne faut pas miser que sur le bâti, abonde Hind Ayadi, s'appuyant sur les rénovations enclenchées pas l'Agence nationale pour la rénovation urbaine, avant d'ajouter. Il faut miser sur le social. Tant que notre identité ne sera pas respectée, qu'il y aura du racisme décomplexé, dans les médias, la police, ça ne changera rien.» L'avènement des «banlieues Turfu» est un long processus, «une réflexion sur dix, vingt ou trente ans, concède Makan Fofana, qui appelle à la création de nouveaux récits. On manque de récits de science-fiction sur la banlieue par exemple.»

SARA DESPRÉS ET CLAIRE HÉDON

«Ecouter un enfant n'est pas une faveur, c'est un devoir»

L'avocate et la Défenseure des droits dénoncent la dégradation de la protection de l'enfance et les manquements du système judiciaire pour accompagner les mineurs dans leurs démarches.

Il y a vingt ans déjà. Le 27 octobre 2005, Zyed Benna, 17 ans et Bouna Traoré, 15 ans, sont électrocutés dans un transformateur EDF. Ils tentaient d'échapper à un contrôle de police. Vingt ans déjà pour ces deux mineurs qui profitaient quelques minutes auparavant de leur entraînement de foot à Clichy-sous-Bois en Seine-Saint-Denis. Depuis, quel rapport la police entretient-elle avec les ados ? Un lien de confiance s'est-il reconstruit ? Leur mort a-t-elle abouti à des changements structurels dans les services de sécurité français ? En 2005, Sara Després a 9 ans. À sa naissance, elle est confiée avec sa sœur jumelle à l'Aide sociale à l'enfance (ASE), anciennement Direction départementale des affaires sanitaires et sociales (Ddass). Jusqu'à leur majorité elles sont placées dans une famille d'accueil aimante dans le Cher. Depuis, Sara Després est devenue avocate. Elle a l'accès au droit des enfants chevillé au corps. Tout comme Claire

Hédon, Défenseure des droits. L'ancienne journaliste et ex-présidente du mouvement ATD Quart Monde porte, depuis 2020, cette institution créée en complément de la justice pour celles et ceux qui ont le plus de mal à faire valoir leurs droits.

Dans son dernier rapport, elle y dénonce la dégradation de plus en plus préoccupante de la protection de l'enfance, qui porte atteinte à l'intérêt supérieur de l'enfant et à leurs droits fondamentaux. Droits d'avoir une identité, de vivre en famille, à l'éducation, aux loisirs, à une justice adaptée à son âge, à la protection en temps de guerre etc. Autant de droits inscrits dans la Convention internationale des droits de l'enfant (Cide), adoptée par l'ONU en 1989. Qu'en est-il du respect des droits de l'enfant en France ? Comment sont accompagnés les mineurs devant la justice ?

Peut-on dire que les enfants français sont moins bien protégés que les adultes ?

Sara Després : En France, l'éducation aux droits fondamentaux est un angle mort des programmes scolaires. Or, ce sont des connaissances auxquelles tout citoyen devrait avoir accès : quel que soit son niveau d'étude, son origine géographique ou sociale. Avec mon association Sur les bancs, nous sommes sur le point de monter un accès direct à la justice dans un lycée à Paris. Si les enfants ne viennent pas à nous, allons à leur rencontre comme le fait la culture.

Claire Hédon : C'est pour cette raison qu'on a créé les Jeunes

ambassadeurs des droits. Agés de 16 à 25 ans, ces jeunes en service civique interviennent dans des établissements scolaires, des structures de l'ASE, des associations etc. Malheureusement, nous n'avons que 82 services civiques. Ils ne peuvent pas se déplacer auprès de l'ensemble des jeunes français.

Peut-on dire que les enfants sont discriminés de par leur âge ?

C.H. : Toutes les enquêtes actuelles montrent une augmentation générale des discriminations en France, pas que sur l'âge. La dernière enquête dite de «victimisation» du ministère de l'Intérieur, qui «*mesure l'insécurité ressentie et les faits de délinquance dont les individus ont pu être victimes au cours de leur vie*», montre qu'entre 2021 et 2022, il y a eu une augmentation de 50% de ces discriminations. En 2020, 18 % des personnes de 18 à 45 ans disent avoir été victimes de discrimination, contre 14 % en 2008. Selon le quatorzième baromètre sur la perception des discriminations dans l'emploi, que nous avons mené avec l'Organisation internationale du travail, c'est un jeune sur trois soit 30 % d'entre eux qui disent avoir été victimes de discrimination. C'est plutôt une personne sur cinq en population générale.

Les jeunes sont donc plus discriminés que la population générale...

C.H. : Ce que l'on constate, c'est que les jeunes sont surexposés aux atteintes aux droits et aux discriminations dans l'emploi, mais aussi dans les relations avec les forces de



L'avocate Sara Després (à gauche) et la Défenseure des droits, Claire



Hédon, à Paris le 4 juin. PHOTO CHRISTOPHE MAOUT

l'ordre. Les contrôles d'identité discriminatoires à l'égard des jeunes persistent. Nous recommandons depuis plusieurs années la traçabilité de ces contrôles, afin de permettre à ces jeunes d'exercer un recours. On a énormément de mal à avancer. Ce constat se retrouve aussi dans la verbalisation. Je suis alertée par des jeunes qui disent être sur verbalisés et endettés jusqu'à 30 000 euros. Je renvoie vers l'enquête «amendes, évictions, contrôles» qu'ont menés deux chercheuses de Sciences Po sur les «indésirables». C'est le terme qui est utilisé par la police nationale dans son référentiel, celui inscrit dans son logiciel de main courante. Le critère est «*eviction d'indésirables*». Dans les années 1930, ce terme était utilisé pour les juifs de l'Europe de l'Est. Dans les années 1960 pour les Algériens. C'est totalement effrayant. L'une de nos premières batailles est que ce terme soit supprimé du logiciel de la police nationale.

En avril, un rapport d'une commission d'enquête parlementaire pointait les manquements des politiques publiques de protection de l'enfance. A la suite de cette publication, vous avez décidé de déposer une plainte contre la France auprès du Comité des droits de l'enfant de l'ONU et demandé l'ouverture d'une enquête internationale. Sara Després, souhaitez-vous faire condamner la France?

S.D.: L'objectif de cette plainte est d'aboutir à des recommandations précises émises à l'encontre de la France. Je souhaite mettre la lumière sur le fait que les défaillances structurelles portent atteinte aux droits fondamentaux des enfants et que la France devrait être plus ambitieuse sur les moyens alloués à la protection de l'enfance.

C.H.: Le comité des droits de l'enfant se prononce régulièrement sur le respect des droits de l'enfant par la France. Je pense qu'il a conscience des difficultés françaises. Créer une plainte comme celle de Maître Després, c'est aussi rappeler que lorsque la France signe une convention internationale comme la Cide, elle s'engage. C'est un droit qui est directement applicable. Utiliser le droit et les recours qui existent est utile. Le monde associatif s'empare régulièrement du système juridique pour faire valoir les droits.

Très jeune, vous avez été confrontée à la justice, Sara Després. Que vous en reste-t-il?

S.D.: Je me rappelle, à 8 ou 10 ans, aller au tribunal de Paris alors que j'habitais dans le centre de la France. Je voyais des robes noires partout et je disais à mes parents d'accueil «pourquoi, nous, on n'en a pas?» Pour un enfant, un palais de justice n'est absolument pas le

«En France, l'éducation aux droits fondamentaux est un angle mort des programmes scolaires. Or, [...] tout citoyen devrait y avoir accès.»

Sara Després
avocate

palais des rêves. Il a envie de fuir. Il en va de même pour les commissariats et les gendarmeries. Avant les audiences répétées presque chaque année, nos parents d'accueil nous préparaient ma soeur jumelle et moi comme un avocat le fait avec ses clients. Mais ce n'est pas le cas de tous les enfants et puis, nos parents n'avaient pas le droit de pénétrer dans le cabinet des juges des enfants. On était donc seules. Nous étions uniquement accompagnées par nos éducateurs qui n'étaient pas de notre côté.

La présence d'un avocat n'est-elle pas obligatoire dans les procédures de l'ASE?

S.D.: La loi Taquet a inscrit la faculté pour le juge des enfants de désigner un avocat pour représenter et défendre les intérêts de l'enfant. Toutefois, la présence d'un avocat n'est pas systématique, puisque le budget du ministère de la Justice est limité. L'aide juridictionnelle représente un coût significatif.

Vous auriez un cas concret?

C.H.: On a été très frappé du cas d'une jeune de 12 ans accusée de harcèlement, et qui a été entendue au commissariat. Le policier lui demande si elle a un avocat. La réponse est non. Le policier lui propose d'avoir un avocat commis d'office. Sans explication. Mais la jeune fille, de façon assez prévisible, ne sait pas ce qu'est un avocat commis d'office! Elle a été entendue sans un adulte, sans ses parents, sans avocat, alors qu'elle était mise en cause. Ce n'est absolument pas normal.

S'il n'y a pas d'avocat, il y a tout de même des professionnels de la justice, de l'éducation, de l'assistance sociale qui travaillent au quotidien avec les enfants.

C.H.: Ce qui me marque le plus en ce moment, dans les histoires de harcèlement scolaire ou de violence éducative auxquelles nous sommes beaucoup confrontés, c'est le manque d'écoute: l'enfant veut parler, mais il n'est pas entendu. Ses parents non plus et les autres élèves ne sont même pas interrogés.

S.D.: Je regardais le projet d'observation général du comité des droits de l'enfant ouvert en 2024 et qui va se clôturer en juin 2025. Il y a trois entraves essentiellement qui sont dessinées autour de l'accès à la justice des mineurs: le fait d'être considéré comme incapable, le fait d'être dépendant des adultes et le troisième est de manquer de connaissances pour faire valoir ses droits.

Pourtant, depuis plusieurs années, les enfants sont incités à prendre la parole. Une fois la parole récoltée, que se passe-t-il?

C.H.: Ecouter un enfant, c'est aussi prendre en compte sa parole. Là-dessus, l'article 12 de la Cide dit qu'écouter un enfant n'est pas une faveur, mais un devoir. Pourtant, ce droit reste l'un des plus difficiles à rendre effectif. En 2017, nous avons mené une enquête en demandant aux adultes de citer les droits des enfants, le droit d'être entendu a seulement été cité par 2% des interrogés.

S.D.: Pour beaucoup, l'enfant est un *infans*, une personne non discernante, qui ne parle pas. Tant qu'on ne sort pas entièrement de ce paradigme intellectuel, on n'arrivera pas à considérer comme pleinement audible la parole de l'enfant.

La France est-elle en retard?

S.D.: Il n'y a qu'une seule mention de l'enfant dans le bloc constitutionnel français, dans le préambule de 1946. Une seule.

C.H.: La Finlande, la Belgique, l'Autriche, l'Irlande ont inscrit ce droit d'être entendu dans la Constitution. En France, j'ai l'impression qu'on a plus de mal à aller dans cette direction. En tant que Défenseure des droits, je peux être saisie gratuitement par des mineurs sans l'accord d'un adulte, pas même celui des parents. On peut nous saisir par tous les moyens: le site internet, nos délégués, par téléphone, par courrier non timbré. On fait aussi un travail en continu de clarification. On a énormément amélioré le formulaire de saisine pour qu'il soit plus accessible, et évidemment pour les enfants. En réalité, peu d'enfants nous saisissent directement. On reste mal connu du grand public, particulièrement d'un public qui aurait besoin de nous. Par ailleurs, pour chacun de nos rapports annuels sur les enfants, nous organisons la consultation nationale auprès de plus de 3 000 enfants. Dans les rapports, vous voyez les préconisations des enfants et les nôtres. Je suis convaincue que nos rapports ne seraient pas les mêmes si on ne consultait pas les premiers concernés. Mais tant qu'on n'a pas cette conviction-là, on ne fait pas bouger les choses.

*Propos recueillis par
MAUD BENAKCHA*

Le journalisme est l'une des professions les plus endogames

Nassim Kashkooli

Etudiante en école de journalisme, membre de Prenons la une junior et de l'Association pour la diversité et l'inclusion dans les médias

Dans les salles de rédaction comme sur les plateaux télé, la France qui s'exprime est encore trop souvent blanche, diplômée, parisienne, valide, hétéro. Le manque de diversité dans les médias est criant. En 2023, selon l'Arcom, seules 15% des personnes perçues comme non blanches apparaissaient à la télévision. Les femmes sont sous-représentées parmi les experts invités, les personnes handicapées sont invisibilisées, les journalistes ouvertement LGBTQIA+ restent rares. Pour changer cela, il faut agir à la racine : dans les écoles de journalisme. Car la plupart des journalistes en sont issus.

La diversité dans les médias ne se limite pas à une question de repré-

sentation. Elle permet d'élargir les regards, de mieux comprendre la complexité des enjeux sociaux, de poser des questions que d'autres ne poseraient pas. Elle garantit une information plus juste, plus complète, plus proche du réel. Il ne s'agit pas d'ajouter une «caution diversité» pour se donner bonne conscience, mais de reconnaître la plus-value que représente un journaliste issu d'une minorité, par son vécu, ses références, sa sensibilité, ses réseaux.

Le journalisme est l'une des professions les plus endogames de France. Dès 2004, une étude de Géraud Lafarge et Dominique Marchetti révélait que les élèves des écoles de journalisme étaient très majoritairement issus des classes moyennes et supérieures.

Cette homogénéité sociale perdure. Les données sur les étudiants racisés, LGBTQIA+ ou en situation de handicap sont rares, faute de statistiques ethniques ou d'enquêtes institutionnelles. Mais les témoignages concordent : l'entre-soi est la norme. Les femmes représentent 48% des titulaires de la carte de presse, mais seulement 20% d'entre elles occupent des postes de direction. Selon l'Arcom, elles ne constituent que 40% des personnes visibles à la télévision. Certes, quelques dispositifs ont vu le jour. L'ESJ Lille, en partenariat avec le *Bondy Blog*, propose une prépa égalité des chances pour les boursiers. L'association La Chance forme chaque année des étudiants précaires aux concours des écoles reconnues. Radio France a signé des partenariats avec Mozaïk RH pour recruter plus d'alternants issus de la diversité sociale. Mais ces initiatives restent trop peu nombreuses, trop ponctuelles et reposent souvent sur l'engagement de quelques individus. Il n'existe pas, en France, de politique nationale de diversité dans les écoles de journalisme.

Pourtant, les pistes existent : financements publics pour les prépas égalité des chances, réforme des concours, collecte de données sur

la composition sociale et raciale des promotions, renforcement des aides sociales... Il est aussi indispensable de former les enseignants à traiter avec rigueur, sensibilité et sans préjugés des violences envers les femmes, des questions d'identité, des discriminations raciales, des réalités du handicap, des migrations, ainsi que des enjeux liés à la précarité sociale. Un féminicide n'est pas un crime passionnel, tous les migrants ne sont pas des réfugiés, et un Arabe n'est pas forcément musulman. Sans cela, on perpétue des stéréotypes au lieu d'informer.

Si les écoles de journalisme n'ouvrent pas grand les portes à toutes les jeunesse de ce pays, alors les médias continueront

de raconter une France partielle, incomplète, biaisée. Il ne s'agit plus seulement d'alerter, mais d'agir. Vous, directions d'écoles et responsables de formations, avez la responsabilité de réduire les barrières à l'entrée, de diversifier vos jurys et de former vos équipes aux enjeux de diversité. Et vous, pouvoirs publics, devez soutenir une véritable politique nationale en dotant les établissements des moyens nécessaires. Ce n'est qu'à ce prix que les médias pourront enfin refléter toutes les voix de la société. ➤



DR

Faire confiance à la jeunesse, c'est une politique culturelle

Constance Rivière

Directrice générale du Palais de la Porte Dorée

Al'heure où s'ouvre au Palais de la Porte Dorée, Place à demain, le forum de *Libération* dédié à la jeunesse ; et quelques jours après l'annonce par la ministre de la Culture de la création de conseils de jeunes dans les établissements culturels, une conviction se renforce : reconnaître notre jeunesse comme détentrice d'une légitimité, d'une pensée, d'une force d'imagination dont notre époque a besoin, voilà peut-être le rôle le plus vital des institutions culturelles aujourd'hui.

Depuis deux mois, plus de 80 000 personnes sont venues découvrir l'exposition *Banlieues chères* au Palais de la Porte Dorée. La moitié avait entre 18 et 25 ans. Seuls, en couple, entre amis, sans parents ni enseignants, ils ont

franchi les portes d'un musée qu'ils ne connaissaient pas toujours, pour voir des œuvres, écouter des récits, danser dans le studio de musique, ou écrire sur le mur des «banlieues rêvées». Soyons honnêtes, même si le musée national de l'histoire de l'immigration est traditionnellement assez jeune et divers dans sa fréquentation, nous n'avons jamais observé un tel afflux de public ni un tel enthousiasme de la jeunesse. Comment l'expliquer ? Depuis vingt ans, la même question revient dans les politiques culturelles : comment faire venir les jeunes ? La gratuité n'y suffit pas – tous les musées nationaux sont gratuits pour les moins de 26 ans, et bien d'autres pratiques musicales ou sportives attirent massivement

malgré leur coût. L'accessibilité non plus – les établissements culturels sont plus accueillants qu'ils ne l'ont jamais été. Peut-être faut-il alors se poser une autre question, plus simple : de quoi parle-t-on ? Pour qui ? Et avec qui ?

Banlieues chères propose un récit polyphonique qui, comme l'écrit un visiteur, «transforme le béton en poésie, l'ombre en lumière, le regard en espoir». Le pari des commissaires a été de raconter les banlieues non comme des marges, mais comme des coeurs battants, riches de cultures plurielles et d'élans collectifs. Et pour cela, de construire avec des artistes – souvent jeunes –, des collectifs, des associations, des médias, des élus locaux aussi, qui ont per-

mis à cette exposition de se déployer en constellation sur plus de quinze villes partenaires...

Sur les murs du musée, les mots laissés par les visiteurs, «liberté», «même chance», «réver», «vivre», dessinent une cartographie sensible du désir de justice, de sécurité, d'égalité, des mots qui sont

ceux de notre promesse républicaine. Ils témoignent d'une volonté de participer, de créer, de se projeter. Ce ne sont pas des mots de colère, ce sont des mots d'espérance.

A l'heure où les discours se durcissent et où les replis identitaires gagnent du terrain, nos institutions culturelles ont un rôle à jouer : celui de faire entendre d'autres récits,

parfois en acceptant d'être mis au défi par ceux-là mêmes qui y trouvent un nouvel espace d'expression. Un musée d'histoire et de société est une sorte de métier à tisser, pour fixer ensemble le fil d'histoires diverses, et que chacune, chacun y trouve place et reconnaissance. Cela suppose de partager le musée, en acceptant que la posture de savoir descendant ne peut, à elle seule, attirer des publics éloignés des institutions, défiant et fatigués qu'on leur fasse la leçon ou qu'on leur raconte une histoire qui n'est pas la leur.

Faire confiance à la jeunesse, ce n'est pas un slogan. C'est une politique culturelle. Et c'est sans doute la plus urgente de toutes si nous voulons jouer un rôle pour préparer demain. ➤



EDITION STOCK

Réactionnaires, vous n'aurez pas nos rêves

Hélène Binet
Porte-parole
de makesense

Le était une fois des fleuves engloutisseurs de villes, des tempêtes polaires glaceuses de sang, des forêts allumettes inflammables, des glaciers pulvériseurs de vies. Il était une fois le dérèglement climatique, histoire prémonitoire écrite depuis cinquante ans par les scientifiques, dont on peine aujourd'hui à imaginer comment elle pourrait bien se terminer. Si on connaît déjà l'épitaphe, à quoi bon se démener ? Depuis quelques années, le fond de l'air est résigné. Notre société saturée de courbes rouges et de seuils dépassés, semble dicter une seule posture à adopter : celle de la lucidité sans espoir, de la raison désenchantée. On nous intime de «regarder

les choses en face», et ce regard-là ne tolère ni les détours de l'imaginaire ni les circonvolutions du cœur. Mais faut-il vraiment choisir entre la vérité du présent et le rêve du futur ? Entre l'urgence et l'espérance ? Nous refusons ces fausses alternatives. «Personne ne peut nous empêcher d'imaginer un autre avenir, un avenir qui s'éloigne du désastreux cataclysme des conflits violents, des divisions

haineuses, de la pauvreté et de la souffrance, écrivait, il y a quelques années, l'activiste Rob Hopkins. Imaginons dès aujourd'hui les mondes que nous voudrions habiter, la longue vie que nous voulons partager et les nombreux futurs qui sont entre nos mains.»

Rêver n'est pas fuir. Bien au contraire. C'est tracer des lignes de crête au-dessus de l'abîme. C'est matérialiser l'objectif à atteindre en attendant de défricher les voies pour y parvenir. C'est réapprendre à lever les yeux, non pas pour oublier le réel, mais pour mieux le réinventer. C'est opposer à la mécanique des catastrophes la force tranquille d'un désir tenace : celui de rallumer

notre humanité, de bâtir des mondes où l'on ne piétine pas le vivant, de faire la paix avec l'altérité, de prendre soin du beau, du sensible, du fragile. L'écologie ne doit pas devenir un lexique de pénitence, un sablier retourné, où chaque grain compte comme un

reproche. Elle peut – elle doit – redevenir une promesse. Une invitation à habiter la Terre avec élégance.

Alors de grâce, ne laissons pas l'imaginaire aux mains des publicitaires, des réactionnaires ou des collapso- logues. Reprenons ce droit fondamental : celui de rêver à haute voix. De dire que oui, demain les forêts seront nourricières, l'habitat énergétiquement sobre et socialement éclatant,



DR

L'écologie ne doit pas devenir un lexique de pénitence, un sablier retourné.

qu'il y aura des cours de futur donnés dans la nature, des maraîchers municipaux dans chaque ville et village de France, qu'un jour on écrira une «Déclaration des droits du vivant», que l'on travaillera moins pour prendre soin des autres et du monde... Nous avons besoin

d'utopies concrètes, de récits joyeux, d'horizons fertiles, de prophéties autoréalisatrices.

Nous avons besoin de dire, sans honte et sans cynisme : oui, un autre monde est possible. Et même s'il est tard, il est encore temps. Le droit de rêver n'est pas un luxe, c'est une forme de résistance, le moteur discret de toutes les révolutions justes. Sans lui, l'écologie restera un constat ; avec lui, elle peut redevenir un élan. Chiche ?

Il faut impliquer les citoyens et la société civile dans la justice

Simon Clémenceau
Avocat au barreau de Paris

C' est désormais un lieu commun : la plupart des Français, en particulier les plus jeunes, ont perdu confiance dans l'institution judiciaire. Comment s'en étonner ? La réponse politique actuelle est à la fois hypocrite et aveugle. Hypocrite, car ceux-là mêmes qui crient chaque jour au prétendu laxisme de la justice, se comportent en adolescents irresponsables quand ils doivent répondre de leurs actes à la barre d'un tribunal.

Certains préfèrent jeter le discrédit sur leurs juges plutôt que d'engager le minimum d'intros-

pection personnelle attendue lorsqu'on commet des actes répréhensibles. Il n'est, dès lors, guère surprenant que les mêmes souhaitent voir juger les mineurs comme des majeurs. Réponse aveugle aussi. A la crise de confiance dans l'institution judiciaire, répondent les mêmes discours éculés et rebattus : toujours plus de répression et de soi-disant fermeté, la fin du sursis, la fin de l'excuse de minorité, réflexe préhistorique du tout carcéral, régimes d'exception, disparition progressive des jurés d'assises jugés trop coûteux, peines planchers et autres Guantánamo à la française, sans compter la dissimulation de pièces de la procédure aux avocats de la défense, considérés par principe comme des gêneurs...

Cette logique délétère conduit au ressentiment, à l'injustice, à la violence et en un mot : à l'échec. Pourtant, d'échecs en échecs, ceux qui prônent le tout répressif diront qu'il faut aller encore plus loin : si ça ne marche pas, c'est que la dose n'était pas assez forte. Et pour finir, ils trouveront que l'état de droit est le problème, et non la solution. C'est pourtant tout l'inverse qui permettra de retrouver la confiance. Chacun le sait, mais il est bon de le répéter : la justice française manque de moyens. La justice pénale en particulier est plus que jamais au bord de l'asphyxie et toute la chaîne est touchée : délais de traitement des plaintes, défaillance de l'accueil des victimes d'infractions, cabinets d'instructions surchargés, audiences

de comparutions immédiates nocturnes, état scandaleux des prisons, justice des mineurs en lambeaux.

Le tableau ne serait pas complet sans mentionner les conditions de travail infernales des greffiers, des personnels de l'administration pénitentiaire, des éducateurs et des enquêteurs de personnalité et ? bien sûr, de nombre de magistrats et d'avocats. Une seule visite dans un tribunal suffit à s'en convaincre : le système pénal est au bord de l'implosion. Et la conséquence est évidente :

manque de temps pour juger, manque d'accompagnement, manque d'écoute, manque de contradictoire.

Pourtant, donner les moyens à la justice est une condition nécessaire, mais pas suffisante pour sortir de la crise de confiance. La justice ne doit pas avoir peur d'impliquer les citoyens et la société civile.

Les pistes concrètes ne manquent pas. Faire participer les citoyens à l'élaboration des lois, faire effectivement entrer le public dans les salles d'audience, étendre et non réduire les jurés d'assises, multiplier les expériences de justice restaurative, sensibiliser dès l'école au droit, faire entrer chercheurs, scientifiques dans les pré-

toires, organiser des événements et des dialogues dans les universités, impliquer les associations qui luttent contre les discriminations, celles qui accompagnent la prise en charge du mal-logement, des addictions ou des questions de santé mentale, celles qui viennent au secours des mineurs victimes de violences ou isolés, s'appuyer sur les éducateurs et l'aide sociale à l'enfance, sortir du tout carcéral...

Les citoyens qui ont été jurés d'assises racontent comment



cette expérience les a transformés. Lorsqu'un citoyen, quelles que soient ses idées, se trouve investi, au nom de tous, du rôle de juge un homme, il n'est plus jeune ou moins jeune, riche ou pauvre, partisan de tel ou tel parti : il devient cet homme libre qui a devant lui l'immense responsabilité de juger, de douter et de choisir.

C'est ainsi que nous permettrons de sortir des débats stériles sur la justice pour qu'elle redédevienne notre bien commun, le sol sur lequel poser notre pied, qui que l'on soit, où que l'on soit, quel que soit notre âge ou notre condition, notre genre, nos opinions ou nos origines, et que nous nous en donnerons les moyens. ◀

A Saint-Ouen, des photos pour dépasser les clichés

Au collège Joséphine-Baker, des élèves photographient leur quartier pour déconstruire les stéréotypes. Avec une vision personnelle de leur lieu de vie.

La sonnerie retentit. Les couloirs grondent. A peine rentrée dans la salle 108 du collège Joséphine-Baker de Saint-Ouen, une élève lance : «Madame, vous avez développé les photos ?» Une autre répète la question, puis un autre. Les 23 élèves de 5^e A trépignent. Ils veulent découvrir les photos qu'ils ont prises lors de leur balade dans les rues de la ville de Seine-Saint-Denis, il y a deux semaines. «On est parti avec le prof de sport. Chaque élève devait photographier son Saint-Ouen», raconte Tanaquil Dirand, salariée de l'association Métropop'. Avec ces clichés et ceux pris par des élèves de Bobigny, on va organiser une exposition.»

Mardi, les jeunes Audoniens doivent choisir et légendier les photos qui vont être diffusées dans l'exposition commune organisée avec leurs camarades du collège Angela-Davis de Bobigny dans le cadre du programme «banlieue sous clichés». Depuis septembre, Tanaquil Dirand accompagne ces deux classes pour analyser et déconstruire les stéréotypes associés aux quartiers populaires de banlieues franciliennes. «Ces stéréotypes provoquent des discriminations, rappelle Tanaquil Dirand. C'est souvent dû à un racisme primaire, mais le simple fait de venir de banlieue complique la recherche de travail, d'appartement. Et les adolescents en sont conscients.» Avec ses ateliers, l'association Métropop' cherche à changer ces représentations et permettre à chaque élève de «montrer ce qu'ils veulent de leurs quartiers».

Lumières éteintes, vidéoprojecteur allumé, le diaporama peut commencer. Si quelques grimaces de camarades ou une photo du professeur d'EPS, Bandiougou Sissoko, provoque l'hilarité dans la classe, les élèves choisissent un par un quelle photo ils veulent légender.

Fierté. Au fil des clichés, le portrait de Saint-Ouen se dessine avec quelques incontournables : le Red Star football club, fierté des Audoniens, la mairie, la médiathèque Persépolis «où on fait nos exposés et on prend des BD», l'ancienne patinoire avec «paix» écrit au milieu d'un drapeau couleurs arc-en-ciel ou encore le centre nautique Auguste-Delaune. Assis au premier rang, Yanis a choisi de légander une photo de la façade de ce centre qui est «devenu une deuxième maison», tant il passe de temps dans le bassin «avant/ses compétitions». «Cette classe a une option natation», précise Bandiougou Sissoko avec le sourire. «C'est important le sport», ajoute le collégien de 13 ans, qui voulait «montrer autre chose que la malbouffe».

Sport toujours, la pelouse bien verte du stade Bauer apparaît sur une dizaine de photos. Pour Assitane et Acetou, 12 ans, c'est une fierté d'avoir son équipe en Ligue 2 et de faire du foot en portant les couleurs du club local. «Ils n'ont pas ça à Bobigny !» lance la première avec malice. Selma a choisi une fresque colorée, peinte sur un mur menant au stade, «avec des enfants

différents qui jouent ensemble». Parce que le foot, c'est aussi «l'humanisme». «On est bien loin d'un reportage sur les quartiers, l'insécurité, la drogue qui a encore été diffusé il y a quelques semaines», commente Tanaquil.

Stylo-bille en main, Ramy écrit sa légende au dos d'une photo d'un chantier. «J'aimerais bien faire ça, imagine l'ado de 13 ans. Etre maçon.» Après quelques blagues avec ses potes sur les meilleurs fast-foods de Saint-Ouen, il ajoute : «Les chantiers, c'est aussi la rénovation. C'est important. C'est ce qui fait qu'on se sent bien.» Une qualité de vie qui passe aussi par les espaces verts pour Sirile. Légendant une photo d'un bosquet devant un Burger King, cette collégienne se réjouit car il y a «beaucoup d'arbres» dans sa ville. «C'est la beauté naturelle de Saint-Ouen.» «Ils sont très attachés à leur ville, note Bandiougou Sissoko. Mais ils ont une vision assez édulco-

rée de Paris. La capitale, c'est les monuments, les Champs, les musées.»

Pointus. Et cette perception crée des envies de départ. C'est pour cela que Victoria a choisi de présenter la bouche de métro de la mairie. «C'est important d'avoir ces transports, utile pour aller à Paris», là où elle préfère aller. «Les collégiens sont hyper pointus. Dans les ateliers précédents, ils ont évoqué les problèmes de gentrification», relève Tanaquil Dirand. Alors, quand Nahyl choisit une photo des puces de Saint-Ouen, il s'écarte de la carte postale. Assez timide, l'ado de 12 ans présente une rue vide, qu'on voit depuis l'entrée d'une boutique à l'allure de «château fort». Les puces, il n'aime plus y aller. «Il y a trop de monde, de touristes». Et peut-être trop de Parisiens.

LUCAS ZAÏ-GILLOT



Saint-Ouen photographié par des élèves de 5^e. PHOTO METROPO! ET LES COLLÉGIENS



Le Red Star, en Ligue 2, fait la fierté des Audoniens.

PROGRAMME

SAMEDI 14 JUIN PALAIS DE LA PORTE DORÉE, À PARIS

«Madame, il faut un sujet sur la justice.»

Entretien avec Claire Hédon, Défenseure des droits. Suivi d'une discussion avec Sara Després, avocate et ancienne enfant placée, Réda Ghilaci et Simon Clémenceau, avocats, Safya Akorri, avocate et directrice pédagogique de l'Ecole de la défense pénale. De 10 h 30 à 12 heures.

Comment éviter le backlash féministe ?

Avec Isa, du compte Abrège soeur, Hanna Assouline, réalisatrice, Latifa Ibn Ziaten, présidente de l'association Imad pour la jeunesse et la paix. De 12 heures à 13 h 30.

«Pour les médias, nous sommes des citoyens de seconde zone ?»

Avec Antonin Marin, cofondateur du média le Crayon, Nassim Kashkooli, étudiante en journalisme, Sam Zirah, producteur, animateur et Anna N'Diaye, journaliste. De 14 heures à 15 h 30.

A qui appartient la rue ?

Avec Thomas Legrand, éditorialiste à Libération, Fabien Truong, sociologue et Lucile Cornet-Richard, designer et doctorante. De 15 h 30 à 17 heures.

Comment continuer de rêver ?

Avec Rania Daki, Vipulan Puvaneswaran, militants écologistes et anti-racistes, Clovis Daguerre, militant écologiste, Hélène Binet, porte-parole de Makesense, Makan Fofana, philosophe et auteur de la Banlieue du turfu. De 17 heures à 18 h 30.

Lecture (en) chantée

Autour de l'ouvrage sur les contes de la cité Le Retour du roi Jibril. Avec Ramsès Kéfi, Salomé Kiner et Maïram Guissé, journalistes, l'auteur Saïd de l'Arbre et Coumba, griotte. De 18 h 30 à 19 h 30.

EN SOIRÉE

Live d'Asfar Shamsi.

De 20 heures à 21 heures.

Live de Lémofil

De 21 heures à 22 heures.